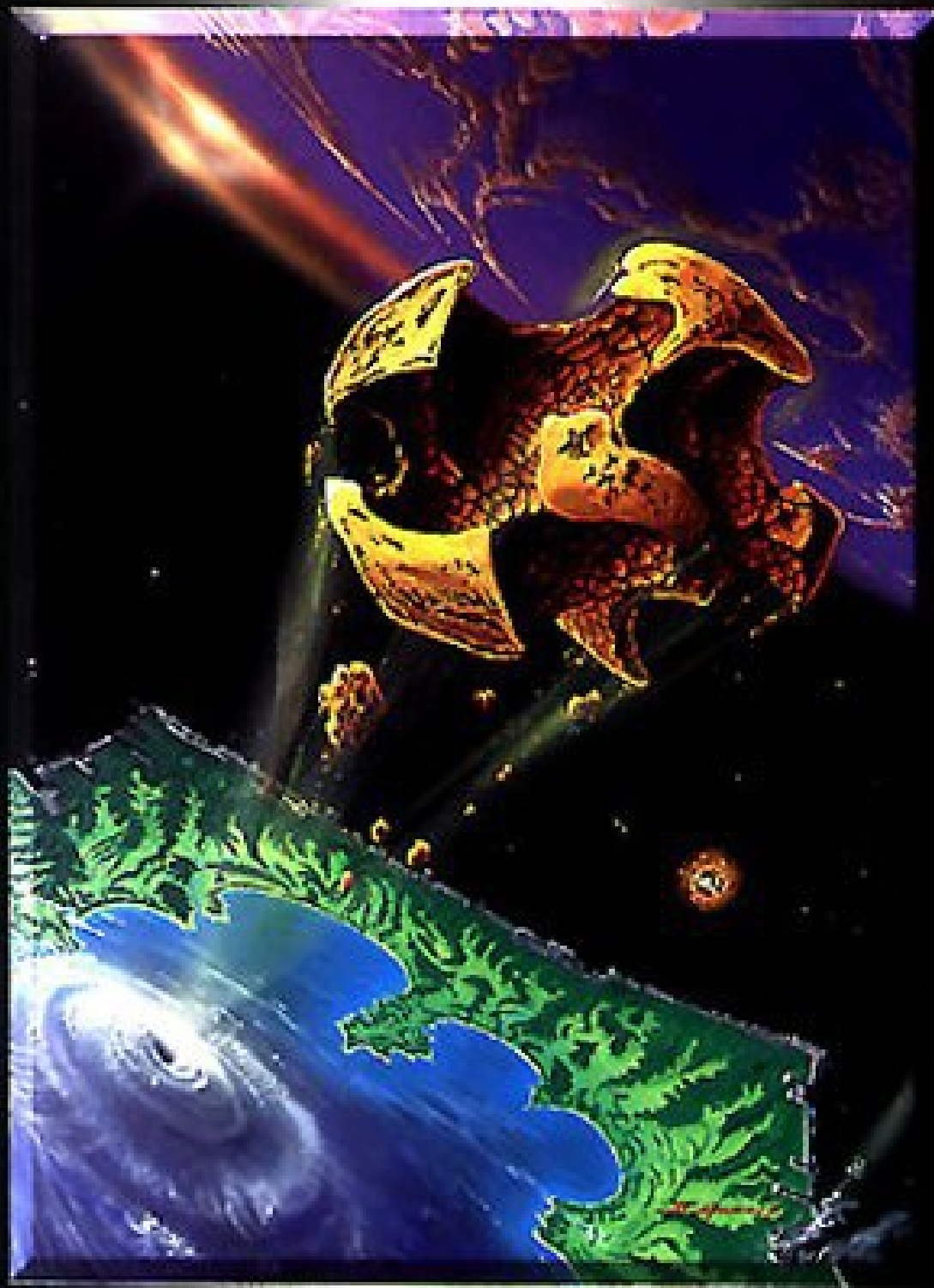


SF SPACE

LAURENT GENEFORT



Le continent déchiqueté

FLEUVE NOIR

*Collection dirigée
par Marie-Claire Boucault*

FLEUVE NOIR

STF

Bagne des ténèbres

Le Monde blanc

Elaiï

Les Peaux-épaisses

RÉZO

Arago

Haute-Enclave

Les Chasseurs de sève

La Troisième lune

L'Homme qui n'existait plus

Le Labyrinthe de chair

De chair et de fer

Lyane

*La Compagnie des fous (L'Opéra de l'espace *)*

*Les Voies du ciel (L'Opéra de l'espace **)*

Le Sang des Immortels

LAURENT GENEFORT

LE CONTINENT DÉCHIQUETÉ

SF SPACE

Fleuve Noir

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1997, Éditions Fleuve Noir
ISBN : 2-265-06340-1

Portes de Vangk (subst. Comp.) :

Artefacts spatiaux créés il y a cent mille ans par une espèce disparue, les Vangk, permettant de voyager instantanément entre les mondes. Les Portes, sortes d'anneaux de 1,6 kilomètre de diamètre, gravitent au large des masses planétaires. Elles se comptent par milliers, mais leur nombre n'a jamais été déterminé avec précision. Les Portes de Vangk servent également de relais aux téléthèques yuweh, le réseau informatique inter-mondes.

[*Ywh-lexikon*, ptdvk 1.2.1]

Yuweh (subst.)

adj. : yuweh, yuwehsi :

Caste technicienne très fermée ne traitant qu'avec les États constitués et les multimondiales, qui s'est donné pour fonction la terraformation des planètes découvertes grâce aux Portes de Vangk. (La terraformation est l'action de créer un milieu favorable à la vie sur une planète qui en est dépourvue.) Les Yuweh sont humains, mais se livrent souvent à des altérations sur eux-mêmes. Adeptes de la philosophie de la Panstructure, ils ont tenté en vain de percer les origines et le fonctionnement des Portes de Vangk. Ils ont également mis en place le réseau de téléthèques permettant l'échange de données numériques entre les mondes. Les Yuweh voyagent dans des vaisseaux vivants, doués d'un haut degré de conscience. On ne leur connaît pas de planète d'origine.

[Ywh-lexikon, Ywhl. 1.2-5]

Spatiocénose (subst.)

Désigne toute communauté d'êtres vivants organisée pour séjourner en habitat spatial autonome. Sont regroupés sous ce terme les arcologies ou mondes-astéroïdes, les stations orbitales, certains orbiteurs parmi les plus vastes. Les vaisseaux yuwehsi sont probablement des spatiocénoses, toutefois nul n'a jamais été autorisé à y pénétrer pour les étudier.

[Ywh-lexikon, sptcnsl.0.1-3]

PROLOGUE

Les étoiles clignotèrent dans la Porte de Vangk, avant de disparaître. Le plan singulaire se formait, ouvrant une faille de néant à l'intérieur de la construction spatiale en forme d'anneau. Cet anneau mesurait un peu plus d'un kilomètre et demi de diamètre. Durant une période estimable en millisecondes, un vaisseau se matérialisa, fonçant à six kilomètres par seconde vers Ophius, une étoile avortée autour de laquelle orbitait la Porte de Vangk.

La Porte se referma, pour se rouvrir douze secondes plus tard. Au bout d'une minute et demie, elle avait régurgité sept navires, de tailles, de formes et de fonctions différentes. Aucun d'entre eux ne portait de pavillon, ni de signe distinctif. Leurs transmissions étaient codées selon des protocoles sécurisés de haut niveau.

Six vaisseaux commencèrent aussitôt à décélérer, tout en déployant leurs trajectoires tactiques vers Ophius.

La forme du septième vaisseau évoquait un tronçon de tube. Un tube évidé, mais qui contenait cinq noyaux d'astéroïdes, chapelet de billes en ferro-nickel grossièrement sphériques insérées au fond d'une sarbacane de quatre cents mètres de longueur pour cent quatre-vingts mètres de diamètre. Pendant des semaines, des faisceaux GHF avaient désagrégé la couche rocheuse de cinq astéroïdes, afin d'en produire des projectiles adaptés à l'ampleur de la cible.

À l'aide de petits réacteurs à plasma placés le long de son enveloppe, le tube dirigea son extrémité avant vers son objectif, objet de toute cette opération militaire : un spatio-artefact géologique, si vaste qu'il était visible même de l'orbite éloignée de la Porte de Vangk.

Le projectile grossièrement sphérique, creusé d'alvéoles, jaillit du tube et fonça à travers l'espace, accéléré par la gravité même de la géante gazeuse, vers l'artefact géant. D'un autre vaisseau jaillit un rayon laser infrarouge, qui enflamma le gel d'ergols tapissant les alvéoles du noyau ferreux. La sublimation explosive accrut sa vitesse jusqu'à soixante kilomètres seconde, tout en le prolongeant d'un long panache gazeux. Il ne lui fallut que six heures pour atteindre le géo-artefact. Dans l'intervalle, tous les autres projectiles avaient été tirés.

Le premier atteignit l'artefact au milieu de sa structure rectangulaire. Il traversa son épaisseur, de la minceur d'une feuille de papier par rapport à sa superficie. La face orientée vers la naine brune contenait de l'atmosphère, retenue par des champs de confinement en bordure. D'où ils se trouvaient, les vaisseaux ne pouvaient voir les dégâts opérés par le projectile.

Une demi-heure plus tard, le deuxième perfora la cible à plusieurs centaines de kilomètres du premier point d'impact. Le troisième écorna une bordure. Les deux derniers se perdirent dans la sphère gazeuse de l'étoile avortée.

L'opération, néanmoins, obtiendrait le résultat escompté. La destruction du géo-artefact était la phase préliminaire, mais pas l'enjeu du commando. L'enjeu était d'attirer un vaisseau-fleur yuweh, et de s'en emparer. Quelque chose qui tenait moins d'un instrument que d'un organisme pensant, pourvu d'un degré supérieur de conscience. Les Yuweh avaient édifié cette mégastructure cinq cents ans auparavant, l'avaient terraformée et peuplée de multiples formes de vie. Conjointement à l'attaque

militaire, un autre raid avait eu lieu dans l'espace informatique qui liait les satellites locaux au reste du réseau de téléthèques yuweh. Les Yuweh ne pouvaient pas savoir ce qui se passait avec leur jouet démesuré. Un de leurs vaisseaux-fleurs viendrait vérifier. Et le piège se refermerait sur lui.

Le commandement tactique se tenait à bord de l'un des orbiteurs, un usinier promu navire de guerre par l'adjonction d'une centrale à fusion fournissant quelques milliards de joules à un générateur laser. Jadis, les Yuweh utilisaient ce genre d'instrument pour l'ionisation de couches atmosphériques externes. Il n'y avait eu qu'à resserrer son faisceau pour le transformer en arme.

Il donna l'ordre de disposer le piège.

Pendant ce temps, un lance-missiles, ancien remorqueur-câblé, accomplissait l'une des phases du raid : l'élimination des témoins. Trois arcologies, des astéroïdes habités, orbitaient entre l'artefact et la première lune d'Ophius, liées par contrat aux Yuweh pour la surveillance et l'approvisionnement de l'artefact en produits organiques. Leur destruction compliquerait l'enquête, tout en démontrant aux Yuweh la détermination de l'assaut.

Les vaisseaux agresseurs avaient accompagné Ophius dans sa rotation sur elle-même. Certains profitèrent de la haute atmosphère de l'étoile avortée pour freiner leur course, d'autres repartirent vers la Porte de Vangk. Arrivé à proximité de cette dernière, un cargo déploya une cage métallique de trois cents mètres d'arête, qui répandit un nuage d'hydrogène à dix kilomètres de son embouchure, de sorte que le vaisseau yuweh, même en décélérant au maximum ou en incurvant sa course, n'aurait d'autre choix que de le traverser. Le laser de l'usinier balaya de rayons X le nuage d'hydrogène, le transformant en plasma super-chaud. Ce stratagème constituait le seul moyen de prendre possession du vaisseau organique sans que celui-ci ne se détruise... ne se suicide, car il devait être considéré comme une entité vivante et consciente. Le plasma l'assommerait, en sursaturant ses senseurs. Il ne pourrait réagir, et le commando de choc n'aurait qu'à pénétrer à l'intérieur et éliminer tous les Yuweh présents à bord.

Le lance-missiles pulvérisa l'arcologie la plus proche d'Ophius lors de son premier tour d'orbite, en la bombardant de charges thermonucléaires classiques. Un bref soleil illumina les nuages brun-rouge pâle de l'étoile avortée qui, à cette distance, mangeait la moitié du ciel. Puis il s'éteignit. Une traînée de débris s'égreña sur des orbites proches, d'autres s'abîmèrent bientôt dans les hautes couches gazeuses de la géante.

Quarante minutes plus tard, la deuxième arcologie subit le même sort. Ses morceaux s'éparpillèrent le long du plan de l'écliptique.

La troisième ne tarderait pas à être détruite, ce n'était qu'une question d'heures. Les agresseurs connaissaient son nom : Elikale.

CHAPITRE PREMIER

La silhouette en combinaison dérivait à sa rencontre, poussée par des jets d'air diffusés des parois préalablement désinfectées. À ses côtés flottait un sac de voyage enfermé dans une pellicule transparente, et une boîte en plastique, transparente elle aussi.

Accroché par la cheville, Lemuel tendit la main vers le visiteur. Une barre de lumière verte, contre la porte du sas, vira au jaune, puis au rouge.

— Salutations, Shuro Mavrin-Chell vhan Dough ! fit-il avec chaleur. Bienvenue sur Elikale.

— Salutations.

Lemuel avait l'ossature frêle et la chair bien remplie des arcologiens. Ses yeux bleus, légèrement exorbités comme s'ils avaient été conçus pour l'impesanteur, pétillaient dans un visage agréable, un peu poupin. Des sourcils en accent circonflexe lui conféraient un air perpétuellement étonné. Deux fossettes, de chaque côté de son nez rond, faisaient comme les cicatrices d'un sourire plus large.

L'arrivée prématurée, par un transport orbiteur, de Shuro Mavrin-Chell l'avait arraché de la joute de *capt* qu'il disputait avec Asmine. Lemuel n'avait pas eu le temps de prendre une douche. Il s'était seulement débarbouillé et habillé, avant de filer au débarcadère de l'arcologie, puits 7. Bien qu'il s'agisse d'un invité de marque, l'homme avait requis un protocole réduit au minimum.

Lemuel l'attrapa par le poignet, stoppant net sa dérive. L'idée qu'il se faisait des planétaires, êtres massifs et courtauds, ne correspondait en rien à l'apparence de Shuro qui mesurait environ un mètre soixante-quinze, pour une corpulence peu élevée – le poids ne signifiant rien ici. Ses cheveux étaient plus ras que ceux de Lemuel, se réduisant presque à un duvet. Il avait un visage allongé, des pommettes peu prononcées, un nez pincé et des yeux rapprochés, d'un noir profond, comme si ses traits avaient été conçus pour être contenus, sans véritable nécessité, dans un visage plus petit. Des boutons piquetaient son visage, réaction commune des planétaires aux injections de vaccins, au changement de flore intestinale et autres traitements germicides qui bouleversaient leur métabolisme. Cela aurait passé dans une ou deux semaines. Sa peau était rouge d'avoir subi une douche anti-bactéries quelques minutes auparavant.

Seul signe d'appartenance à un culte, qui aurait pu passer pour un indice de coquetterie, une écharpe bleu foncé, mince comme un cordon, était retenue au col par deux agrafes. Il pouvait avoir trente ans, comme quarante ou même plus. Son sac de voyage en vrai cuir, aux armes du Triconsortium (un motif abstrait comprenant les deux lettres TC, une rose transgénique et quelque chose dont la forme s'apparentait à une pièce de moteur à ions), continua sa course sur un mètre avant d'être stoppé par un fil relié à la ceinture du visiteur.

Au même instant, le dégagement de purge du sas chuinta du fond du puits d'accès, indiquant que le transport désengageait. Néanmoins, il resterait à l'accostage jusqu'au départ du visiteur, une semaine plus tard.

— Mon nom est Lemuel Fazzah, fit-il en glissant sa main dans celle du visiteur, à la manière des planétaires.⁽¹⁾ C'est moi qui ai l'honneur de vous mener pendant les premières heures que vous passerez ici. Avez-vous déjeuné ?

L'homme eut le geste de rajuster le corset de contention.

— J'ai siroté une gourde de soupe tiède. Il me reste dix heures de veille devant moi.

— Il faudra une petite semaine pour vous synchroniser. Ici, le jour dure vingt-cinq heures, en conformité avec le cycle circadien. Il est quatorze heures.

— Je sais, fit Shuro.

Il parut trouver le ton de sa voix trop sec pour un premier contact, car il ajouta, en lui tendant sa boîte transparente :

— Vous pouvez m'appeler Sureau. Voici un cadeau du Triconsortium.

Le ton restait froid, mat comme s'il parlait une main devant la bouche, et Lemuel s'inquiéta de leurs relations à venir. Il saisit la boîte au couvercle percé de trous, et regarda à l'intérieur. Un superbe bonsaï-écume, spécimen rare de lichen arboriforme dont les branches bariolées avaient la délicatesse d'abstractions fractales.

— Merci infiniment, au nom du Directoire. On est en train d'ajuster des paravents mobiles dans votre chambre, ainsi qu'un rack de commodités. Je vais vous y conduire. Sur le chemin, vous apercevrez quelques-unes de nos installations... la raison pour laquelle les Yuweh nous ont autorisés à demeurer au large de Firmajo Fluganta Ophii. Puis-je vous offrir un chalumneau de thé ?

— Mais il vous est interdit d'y atterrir, n'est-ce pas ? fit son interlocuteur, ignorant l'invitation. Moi-même, j'ai dû recevoir leur aval.

Lemuel fixa ses propres jambes en guise de commentaire. Dépourvues de rotules aux genoux, les attaches de ligaments modifiées, elles pouvaient plier en avant et en arrière. Mais pas latéralement, comme put le constater Sureau quand ils remontèrent vers l'embouchure du puits et les quartiers habités de la spatiocénose. Il aurait fallu des muscles supplémentaires ou aux gènes altérés pour cette fonction. Le planétaire avait étudié les rapports qui existaient sur Elikale, principalement des études commerciales sur ses bio-usines concentrées dans le Complexe. Sa taille était inférieure au seuil des vingt kilomètres d'épaisseur qui lui aurait octroyé une forme sphérique, mais était assez vaste pour abriter une douzaine de milliers d'individus.

— Atterrir sur Firmajo ? Nul ne le peut, les Yuweh l'utilisent comme modèle d'expérimentations biologiques. C'est là qu'ils testent grandeur nature leurs écosystèmes, qu'ils introduisent sur de nouvelles planètes terraformées. Il y a bien un groupe humain témoin et des installations de survie, mais ces gens, s'ils existent encore, ne communiquent pas avec l'extérieur. Personne ne sait à quoi ils ressemblent, car les Yuweh les ont implantés avant notre arrivée. Et puis, nous vivons dans l'espace hors-gravité depuis de si nombreuses générations que retourner en gravité nous serait sûrement fatal.

Ils traversèrent plusieurs niveaux, de plus en plus peuplés, gagnèrent un puits principal vivement éclairé, d'une trentaine de mètres de diamètre. Les voies se ramifiaient, présentant une disposition stratifiée, un empilement de labyrinthes de milliers de salles connectées entre elles par des puits et des galeries transversales. Sureau comprenait mieux la raison pour laquelle on l'avait confié à un guide qui s'occuperait de lui tout au long de son séjour ici.

Des arcologiens s'inclinèrent sur leur passage – tout en restant à l'écart. Lemuel espéra que le visiteur ne s'en offusquerait pas. Elikale formait un village immunitaire global mais confiné, au sein duquel toute intrusion représentait un danger potentiel. Sureau répondit sans vigueur à leur salut. Lemuel avait revêtu des habits couvrant l'essentiel de son corps, afin de ne pas choquer les

convictions religieuses de son visiteur. Celui-ci appartenait au culte nomi – ainsi que son écharpe bleue et son surnom de Sureau, une plante de la Terre, l'indiquaient. Mais surtout, c'était un planétaire dont le monde n'était pas climat-contrôlé. Les autres arcologiens n'avaient pas pris cette peine et certains se baladaient presque nus.

Il y avait des modes, bien sûr. Les vêtements servaient surtout pour les poches, les attaches à mousquetons et les bandes velcros. Ce qui avait tendance à vous transformer en porte-outils... Le Panislam n'avait jamais très bien marché dans les spatiocénoses pour cette raison. Ou bien il avait dû composer avec le port du voile, l'exposition à la lumière étant nécessaire à la synthèse de la vitamine D indispensable à la minéralisation des os.

Sureau voulait se rendre directement aux bacs cryologiques d'élevage. Il ne semblait guère à l'aise en impesanteur. Elikale fournissait les planétologues yuweh en extrémozymes produites par des bactéries qui ne se développaient que dans des liquides en surfusion, à des températures biologiquement très basses. Les Yuweh lui achetaient ces molécules par tonnes, pour l'entretien de leurs lacs glaciaires, sur Firmajo Ophii. C'était ce qui intéressait Sureau, représentant d'une planète obscure envahie par les glaciers. Son Triconsortium avait entrepris l'ensemencement des océans polaires, et cet ensemencement commençait par l'introduction massive de micro-organismes adaptés au froid ; même en tenant compte du coût spatial (le transport restait hors de prix), le rendement de l'arcologie restait plus avantageux qu'une installation locale.

Celle-ci parvenait tout juste à écouler sa production aux Yuweh, mais aucun client n'était à dédaigner. Rien ne les empêchait de construire de nouveaux incubateurs pour s'adapter à de nouveaux marchés. Elikale avait même deux établissements bancaires, sans compte anonyme accessible aux étrangers, mais qui pouvaient chacun se révéler des partenaires intéressants.

— Le Complexe de bio-usines se situe dans le cœur évidé de l'astéroïde, expliqua Lemuel. En périphérie s'exerce une microgravité de quelques centièmes de g, due à l'inertie d'Elikale, et surtout aux marées gravifiques d'Ophius et de ses lunes. Nous tenons à conserver des conditions optimales de production, pour la pureté de nos molécules...

Il se débrouilla pour rallonger le trajet jusqu'au centre de production, afin d'impressionner Sureau par la répartition harmonieuse des équipements communs et des domaines privés de l'arcologie. L'absence de vie individuelle conduisait souvent à une diminution de la dynamique collective, tandis que l'hypertrophie de la propriété, dans un milieu totalement fermé, amenait à des psychoses sociales graves. Elikale ne souffrait pas de tels dysfonctionnements en offrant un compromis entre ces deux extrêmes. En conséquence, il constituait un partenaire fiable.

Il y avait une autre raison : la curiosité. Le système ophiusien n'avait aucune planète écoformée, de sorte que les rapports commerciaux se limitaient au strict minimum. Les visiteurs étaient rares. Tout en donnant des explications sur le fonctionnement de l'arcologie, il posait des questions anodines, auxquelles Sureau répondait trop laconiquement à son gré.

— Voici l'entrée de notre stade de *capt*, expliqua Lemuel en désignant un portail sculpté dans la pierre de l'astéroïde, saillant des panneaux vitrocéramiques qui recouvraient l'ensemble des parois internes. Nous sommes presque au cœur d'Elikale.

— Du capt ? répéta Sureau en fronçant les sourcils.

— Un jeu de balle, qui se pratique à deux ou en équipe. Les joutes consistent à essayer de toucher l'adversaire avec une balle de mousse imprégnée de peinture noire. Certaines zones corporelles

correspondent à des points à marquer. La balle est gluante sur une moitié, attachante de l'autre. À cela s'ajoutent des contraintes telles que des aires interdites, ou des ballons-obstacles.

Une variante peu élaborée de balle-folle que Sureau avait vue sur des enregistrements effectués sur d'autres spatiocénoses. Le sport le laissait indifférent, aussi s'abstint-il de tout commentaire et se contenta de suivre son guide à travers les tunnels aux noms d'avenues, les places et les squares aux perspectives surprenantes, où ondulaient des palmogyres, bosquets mobiles chargés de contrebalancer l'absence de convection en créant des courants d'air.

Il apprécia le fait que Lemuel se gardait d'aller vite, estimant qu'il ne pouvait le suivre à la vitesse ordinaire d'un Elikalien. Ici, parmi ces post-humains, il était comme un handicapé. Une fois, il manqua un étrier et aurait été projeté contre la paroi opposée de la galerie qu'ils traversaient si son guide ne l'avait retenu par le mollet et tiré doucement en arrière.

Il détailla Lemuel à la dérobée, cherchant instinctivement des traits collectifs permettant d'isoler une lignée génétique – comme s'il essayait de découvrir un quelconque signe de dégénérescence. Selon les statistiques, les deux tiers des spatiocénoses montraient une tendance au nanisme sur cinq générations.

Ses yeux étaient invinciblement attirés par la conformation anormale de ses jambes. Au moins deux habitants sur trois présentaient une silhouette modifiée, aux coudes ou aux genoux. La plupart avaient en outre une colonne vertébrale singulièrement allongée, comme s'ils avaient deux ou trois vertèbres surnuméraires. La religion nomi avait ses fanatiques, qui refusaient toute altération de l'intégrité corporelle. L'homme devait rester à l'image que Dieu lui avait donnée, en changer était un péché mortel. Sureau désapprouvait cette position extrême, mais le spectacle d'une jeune femme passant à proximité, dont le gros orteil avait été transplanté pour devenir opposable, le mit mal à l'aise. Lemuel s'aperçut de son trouble et commenta le trajet.

— Tout ce niveau du Complexe est dévolu à la culture d'agrumes. Nous en sommes très fiers, car le terreau est une denrée rare. Vous voyez ces petites niches, disposées à intervalle régulier ? Chacune contient un pin miniature, purement décoratif, ou un jardin de lichens. Votre généreux cadeau – le, heu... bonsaï-écume – prendra bientôt place dans une niche d'honneur. Les arbustes sont minutieusement taillés, vous en compteriez plus de dix espèces rien que dans ce niveau. Le jardinage est une fonction de prestige, ici.

« Nous arrivons à l'unité de raffinement, qui constitue la dernière étape de production avant le conditionnement final à cinq degrés Kelvin. Un puits sous vide relie le Complexe à la surface, où est établi un lanceur linéaire. Les Yuweh récupèrent les containers que nous expédions en orbite géosynchrone. Nos rapports se limitent à cela. Nous ne les voyons jamais.

Sureau hocha une tête dubitative.

— Ils n'aiment guère se montrer. Leurs vaisseaux-fleurs leur servent de planètes... d'arcologies, en ce qui vous concerne. En avez-vous déjà vu un ?

Les souvenirs firent flamboyer les yeux saillants de Lemuel.

— Quatre fois au cours de ma vie. Ce sont des drones qui récupèrent nos containers. La dernière apparition yuweh a eu lieu à l'occasion de l'envasement d'un système de barays sur Firmajo, des réservoirs artificiels. La biosphère était menacée sur des centaines de kilomètres. Ils sont restés quelque temps, pour réparer le problème puis sans doute par curiosité. J'ai pu observer un vaisseau-fleur d'assez près. Un spectacle inoubliable – comme à chaque fois.

— Ressemblent-ils vraiment à une fleur ?

— À une fleur, bien que je n'en aie jamais vue pour de vrai... et à une cathédrale. Ils ont...

— Lemuel !

Le jeune homme se tourna, l'étonnement plissant sa large bouche. Asmine... Que fichait-elle ici ? Elle n'ignorait pas sa tâche officielle. Mécontent, il s'apprêta à la présenter à Sureau, un peu confus de la situation. Elle ne lui en laissa pas le loisir.

— Lemuel, quelque chose d'étrange est arrivé.

— Cela concerne-t-il notre hôte ?

— Pas directement, mais...

— Dans ce cas, je suis à toi dans une minute.

D'un regard, il lui enjoignit de l'attendre à l'écart.

Elle s'éloigna d'un coup de pied, flotta à une dizaine de mètres de l'entrée du Complexe, jusqu'à une paroi où elle s'agrippa négligemment par les orteils à une barre piétonnière.

Les techniciens avaient été prévenus. Lemuel confia à deux d'entre eux son visiteur, l'informant qu'il reviendrait une heure plus tard, pour le mener au siège du Directoire.

Il se propulsa vers la jeune femme qui attendait, face à la voie de circulation.

— Qu'y a-t-il ? Tout se passe bien jusqu'à maintenant. Il faut que ce soit grave, pour me déranger dans un moment pareil. C'est le Directoire qui t'envoie ?

Elle pressa ses lèvres l'une contre l'autre, en cette moue qu'il trouvait si attirante. Il était son amant occasionnel – mais pas en ce moment, car elle s'était amourachée d'un gamin de seize ans avec qui il avait eu le malheur de jouer au capt, et qui l'avait battu à plate couture. Ce n'était pas une garce, elle tombait réellement amoureuse des hommes avec lesquels elle couchait. Seulement, cela ne durait jamais plus d'une semaine. Lemuel avait accepté cet état de fait. C'est pourquoi ils continuaient à se voir. Il aimait le réconfort de ses bras blancs, cette manière de ramener les jambes sous elle après l'amour... et elle se défendait rudement bien au capt.

Du coin de l'œil, il remarqua que Sureau détournait ostensiblement la tête, s'efforçant de ne pas la regarder. Une manière d'éviter de choquer son hôte, ou éprouvait-il une gêne extrême à regarder les femmes, à la manière de certains pratiquants religieux ? Sans doute pas, car sans cesse ses yeux revenaient à la jeune femme. Lemuel ne pouvait l'en blâmer. Asmine était l'une des plus belles filles de l'arcologie. L'on pouvait détailler sa silhouette durant des heures, sans parvenir à en isoler un défaut.

— Il s'est passé quelque chose d'incompréhensible, dit-elle. Il y a deux heures, tous les contacts avec le relais de la Porte de Vangk ont été coupés. Les canaux des téléthèques sont obturés, on ne peut ni émettre ni recevoir quoi que ce soit.

— Eh bien, le satellite relais est tombé en panne, voilà tout.

— Une panne n'affecterait pas les deux mille canaux des téléthèques en même temps. Et ce n'est pas tout. Cinquante minutes plus tard, la Porte s'est réactivée.

— Un vaisseau se dirige vers Ophiüs ? Mais personne n'est attendu. Ast Galipé et Elvérig nous auraient avertis, comme il est de rigueur...

Asmine secoua la tête, laissant sa chevelure noire s'épanouir autour d'elle comme une bouffée de suie.

— Pas un vaisseau... Le radar de masse a repéré sept sautes gravifiques en quelques minutes.

— Sept sautes... Bon sang, la Porte s'est activée sept fois !

Une idée lui passa par la tête, mais Asmine anticipa sa question.

— Ce ne sont pas des Yuweh. Les vaisseaux-fleurs sont plus massifs que ce qui a émergé de la Porte.

— Quoi alors ? Serait-ce lié à l'arrivée de Shuro ?

Mais ils ne le pensaient ni l'un ni l'autre. Ce qui était en train de se passer n'appartenait à aucune procédure normale. Seul un État ou une multimondiale avait les moyens d'affréter un vaisseau. Celui-ci devait rapporter de l'argent ou une somme considérable de connaissances, aussi son voyage était-il toujours précédé de contacts de prospection ou de négociations. Il se préparait quelque chose... Un sombre pressentiment l'effleura.

— Le Directoire a-t-il contacté Ast Galipé et Elvérig ?

— C'est ce que nous sommes en train de faire. D'habitude, nous passons par les téléthèques, il nous faut rétablir les vieux canaux directs, par pulsions laser.

Lemuel réfléchit à toute vitesse.

— Je vais tout de même interroger Shuro Mavrin-Chell à ce sujet. J'en doute, mais peut-être sait-il quelque chose que nous ignorons.

Asmine repartit aux nouvelles. Lemuel appela quelqu'un par une borne publique, pour se débarrasser de la boîte à bonsaï-écume. Puis il rongea son frein jusqu'à la fin de la visite du centre d'extraction chimique. Il lui demanda s'il avait connaissance d'une incursion étrangère dans l'espace d'Ophiüs.

Le planétaire se gratta le torse, au niveau du rebord supérieur de son corset de contention.

— Que voulez-vous dire ? Un interorbiteur a passé la Porte de Vangk ?

Lemuel opina du chef.

— Cela n'a rien à voir avec moi, je vous l'assure.

— Je m'en doutais. Mais ce n'est pas un vaisseau chargé de colons, ni un pirate...

Sureau haussa un sourcil, signifiant qu'il ne portait aucun crédit à l'existence de pirates – un mythe de spatiocénose, à ranger aux côtés des stations spatiales fantômes ou des Portes cachées, que nulle personne sensée ne prenait au sérieux.

— Pourrions-nous revenir vers la périphérie ? sollicita Sureau. J'aimerais voir Ophiüs.

Lemuel lui fit signe de l'accompagner.

— Firmajo est visible trois heures par jour.

Question d'orbite. On peut la voir par les baies extérieures. Allons à l'observatoire. Nous aurons peut-être la chance d'apercevoir nos mystérieux visiteurs.

À cause de la malhabileté du planétaire, il leur fallut un quart d'heure pour atteindre l'observatoire. Sureau demanda s'il n'existait pas de moyens de transport à moteur. Lemuel s'en

étonna.

— On se sert parfois des bennes captives, surtout pour le jeu. Mais pour quoi faire ? Elikale n'est pas si grand. Le traitement Kavine ne nous protège pas de tous les désagréments de la microgravité. Il faut faire fonctionner ses muscles autant que possible.

Il avait prononcé ces mots avec prudence. Shuro venait d'un monde gouverné par une église. Les religions des planétaires avaient une idée restrictive de l'humanité. Celle-ci devait demeurer inchangée. Les altérations corporelles, telles les jambes modifiées, ou intérieures comme le génoreinforcement Kavine ou les calcibactéries, ne pouvaient qu'épouvanter un homme d'église. Le fait que Sureau accepte de faire des affaires avec les arcologiens démontrait une certaine ouverture d'esprit, mais il ne pourrait changer sa vision du monde. Tout comme Lemuel, il était convaincu de détenir la vérité. Mais ils continueraient de s'entendre si aucun d'eux ne tentait de persuader l'autre.

Une centaine de personnes encombraient le passage menant à l'observatoire. Lemuel usa de son droit de chargé de mission pour fendre la foule et pénétrer dans l'enceinte.

Ils traversèrent deux salles pleines de monde, avant de déboucher dans la salle d'observation.

Il s'agissait d'une coupole transparente de deux mètres de rayon ouvrant sur la surface, à l'intérieur de laquelle pivotait une caméra télescopique montée sur un rail circulaire, et reliée à l'ordinateur de l'arcologie. Ce dernier servait essentiellement à la gestion des communications internes et à la surveillance des paramètres de sécurité : composition et circulation de l'air ambiant, taux moyen de radiations enregistrées par les senseurs de surface, etc. À part cela, les Elikaliens tâchaient de ne pas se laisser gouverner par la technologie. Par exemple, aucun ne disposait de prothèses ou d'implants cybernétiques.

Aujourd'hui, il devenait nécessaire d'utiliser son système d'analyse d'images.

Lemuel repéra un représentant du Directoire. Plongé dans une discussion à bâtons rompus avec le responsable de l'observatoire, celui-ci ne prêta aucune attention à Sureau qui s'approchait de la bulle transparente.

Ophiüs lui parut effroyablement proche. L'étoile avortée apparaissait comme un énorme ballon de gaz amassés en nuages. Les forces de Coriolis les propulsaient dans le même sens, des tempêtes aussi grosses que des planètes les remuaient. Des blizzards d'ammoniaque de haute pression se courbaient en tourbillons secondaires autour de ces tempêtes circulaires.

— Regardez là, lança Lemuel en brandissant son gros orteil vers un point du ciel. Firmajo.

Si proche qu'il évoquait, à l'œil nu, un rectangle de la taille d'une paume, se découpant sur la toile de fond d'Ophiüs. La rotation d'Elikale sur elle-même écarta lentement le globe géant, cédant la place à une portion de nuit grandissante. Les servomoteurs de la caméra ronronnèrent.

— Je n'ai pas eu le temps d'observer Firmajo à loisir, déclara Sureau. Je n'imaginais pas que sa couleur soit verte, et bleue. Et ces reliefs...

— Ce sont les océans, et les steppes. Les planétologues yuweh ont reproduit des arrangements géologiques communs. Firmajo est un kaléidoscope d'univers miniatures, une succession de modèles d'homéostasie biologique. Elle a été édifiée il y a cinq siècles, à partir du grand anneau de météorites extérieur. Par conséquent, aucun relief n'est dû aux effets de l'érosion ou du climat. Quant à la tectonique et aux effets de la convection magmatique, ils sont inexistants. Peut-être les Yuweh les simulent-ils.

Il poursuivit ses explications jusqu'à ce que l'objet ait totalement disparu.

— Est-ce là le seul artefact que les Yuweh ont fabriqué ? questionna Sureau, fasciné malgré lui.

— La rumeur dit qu'il y en a un autre, appelé Isua, où les Yuweh ont reproduit les conditions de l'ère archéenne, avec une atmosphère d'ammoniac, de méthane et de gaz carbonique, presque entièrement recouvert d'eau. Personne ne sait à quelles fins.

— On a repéré quelque chose, signala l'un des techniciens. Un objet se dirige à vive allure vers Firmajo : au moins trois mille cinq cents kilomètres à la minute. Il a la queue gazeuse d'une comète... Vu sa vitesse, il a dû être tiré il y a approximativement quatre heures. Il atteindra sa cible dans... deux heures.

Il fallut une bonne demi-minute à Lemuel pour saisir les implications de ce qui venait d'être dit. Sureau, lui, avait compris sur-le-champ. La consternation se peignit sur tous les visages de l'assistance.

L'ordinateur repéra quatre autres projectiles. Il égrena les données les concernant. La consternation se mua en panique larvée. C'était une catastrophe... Et ils ne pouvaient rien faire, rien.

Impuissants, ils assistèrent à l'apocalypse sur Firmajo.

CHAPITRE II

La destruction d'Ast Galipé fut cachée par Ophius, et l'observatoire ne parvint pas à repérer le déploiement des agresseurs. La plupart d'entre eux utilisèrent l'effet de fronde induit par la masse de l'étoile avortée pour repartir vers la Porte de Vangk après un demi-tour d'orbite.

À l'exception d'un seul.

La fin d'Elvérig survint alors qu'ils entraient en communication avec eux. Fasciné, Lemuel regarda les débris vaporisés former un nuage en expansion dans l'espace. Dix mille vies venaient de partir en fumée. *Pourquoi*, pourquoi étaient-ils attaqués ? Une question balaya la précédente de son esprit : combien de temps leur restait-il à vivre, avant leur propre destruction ?

En cet instant, il ne pensait qu'à la sauvegarde de son visiteur. Celui-ci n'avait pas à mourir sur ce monde qui lui était étranger.

— Je vous reconduis à votre module. Il en va de votre sécurité. Au cas où...

Il ne termina pas sa phrase. Cela ne servirait sans doute à rien, mais au moins il se serait acquitté de sa tâche : prendre soin du visiteur.

Le planétaire fit signe qu'il avait compris.

— Avez-vous une idée de qui nous attaque ? questionna-t-il. Des ennemis ?

Cette question tournait sans relâche sous le crâne de Lemuel. Pour certaines arcologies, n'importe qui pouvait être votre ennemi. La paranoïa était le plus grave danger d'une société confinée. Aux premiers temps de la colonisation, elle avait détruit des arcologies entières en les conduisant au repliement sur soi, voire à l'autarcie ; un étranger n'était plus considéré que comme un facteur de contamination (biologique ou idéologique), un intrus devant être tenu à l'écart. Certaines même se coupaient volontairement des téléthèques yuwehsi, le grand réseau par lequel transitaient l'argent, l'information et les communications entre les mondes de l'univers humain. Nul ne savait ce qu'elles étaient devenues.

— Deux arcologies viennent d'être pulvérisées, murmura Lemuel d'une voix blanche. Nous ne formons pas des factions industrielles comme il y en a dans la Ceinture, nous ne nous faisons pas concurrence. N'importe quel arcologien sait ce que représente une spatiocénose, quel crime son élimination constitue. Ce sont des planétaires qui ont fait le coup, des planétaires sans aucune morale.

— Je suis désolé, fit Sureau avec gravité. Je prierai pour leur pardon.

— Le pardon de *qui* ?

Il se reprit.

— Excusez-moi... Dépêchons-nous. L'attaque n'est pas terminée. Peut-être est-ce une question de minutes maintenant.

— Vous n'avez pas d'ennemis, poursuivit Sureau en emboîtant le pas de son guide. Les Yuweh en ont, eux. Leur caste a de nombreux siècles d'existence, sans doute plus de deux mille ans. Leur histoire est mouvementée. Au cours de périodes troubles, elle a subi des pogroms.

— Des pogroms ?

Lemuel n'avait jamais entendu ce mot. Sureau le lui expliqua en quelques mots, mais l'esprit de son interlocuteur refusait d'envisager un concept qui demeurerait étranger à la logique qu'on lui avait inculquée. Vouloir détruire une communauté capable d'échanges n'était pas seulement une abomination morale, c'était d'une stupidité sans bornes. Seule une société profondément déséquilibrée pouvait susciter des comportements de contre-survie.

Il n'ignorait pas que les Yuweh inspiraient la terreur chez certaines sociétés ayant tendance à la paranoïa. Cette peur extrême prenait racine dans le fait que rien ni personne ne semblait les contrôler, sinon leur façon particulière de voir le monde.

Ils quittèrent l'observatoire et remontèrent vers la surface. Mais l'information avait déjà diffusé par les canaux vidéo internes – l'attaque de Firmajo avait été aperçue par les baies donnant sur l'extérieur. Les cratères d'impacts étaient clairement visibles, et un halo d'atmosphère en fuite se répandait autour du géo-artefact. À la surface, ce devait être terrible, des écosystèmes entiers avaient été détruits.

Les artères étaient engorgées de monde. Des groupes se formaient spontanément, discutaient de l'événement. Les galeries retentissaient d'un brouhaha où dominait l'angoisse. Lemuel décida de passer par les voies secondaires.

Cette décision leur sauva la vie à tous les deux.

Le tunnel était désert, plongé dans la pénombre. Il longeait un bloc d'entrepôts et de chambres froides peu utilisés. Pour se rendre au puits 12, Lemuel l'empruntait afin de gagner du temps. Quand ils en franchirent le seuil, des rampes lumineuses disposées tout du long s'allumèrent en papillotant. La roche n'avait pas été habillée et les murs présentaient l'aspect d'une pierre noirâtre, semblable à de la lave solidifiée. Quatre hommes pouvaient passer de front, mais pas davantage, et l'air sentait le moisi. Lemuel songea qu'il irait chercher Asmine, après avoir mis le planétaire dans son module. Peut-être pourrait-il la convaincre de quitter l'arcologie. Ainsi elle aurait la vie sauve. Et tant pis si Sureau n'était pas d'accord. Il n'aurait pas le choix.

— Êtes-vous sûr que nous allons gagner du temps en passant par là ?

— Ce n'est pas pour rien que j'ai été désigné pour vous servir de guide, le rassura Lemuel. Il n'y a pas de meilleur plan d'Elikale que mon cerveau, à tel point que...

Un adolescent surgit de l'autre extrémité du passage, et lui lança un salut amical. Lemuel leva la main pour lui répondre. Il le connaissait bien, il s'appelait...

La membrure garnie d'étriers qu'il utilisait pour progresser le long de la paroi se mit à vibrer sous sa main.

« Ça y est », songea-t-il. L'explosion avait eu lieu. Elle se répercutait dans la roche plus vite que dans l'air.

Toutes les poignées souples d'ancrage et les membrures se mirent à trembler à l'unisson, tandis qu'un film de poussière se décollait des murs, comme si les parois se changeaient en tamis.

Instinctivement, Lemuel posa la main sur la paroi. La vibration remonta le long de son bras. Agrippant sa rampe, il s'entendit crier :

— Accrochez-vous !

Puis le choc sonique les atteignit tandis que la commotion de la déflagration se répandait. Un bang assourdissant balaya l'astéroïde en train de basculer sur lui-même. L'espace d'un instant, Lemuel crut que ses tympans avaient crevé simultanément. Le bruit ne semblait plus parvenir à son cerveau qu'à travers l'épaisseur poisseuse de son sang.

Puis l'air se mit en mouvement, véhiculant d'affreux craquements.

L'adolescent ne progressait pas le long de la paroi. Pour aller plus vite, il s'était propulsé sur une trajectoire parallèle à l'axe du tunnel. Le souffle qui succéda au bang le prit par surprise. Il n'avait rien à opposer au déplacement d'air.

La rampe grinça sous les doigts de Lemuel. Il ramena les pieds sous lui, et s'assura par les chevilles. Au moment où l'adolescent passait devant lui, il se tendit au maximum malgré l'aspiration qui le ployait en arrière. Les deux mains s'effleurèrent.

À l'autre bout du tunnel, le système anti-décompression se déclencha.

Celui-ci était antique et n'avait probablement pas été vérifié depuis des décennies. Lemuel aurait cru qu'il ne fonctionnerait jamais. Le lourd battant à guillotine se rabattait... mais trop lentement. Dans une plainte aiguë, le garçon passa le seuil et parut happé par le courant d'air de la galerie d'accès passant à angle droit. D'autres corps humains volèrent.

La porte se referma. Le rugissement se calma sur-le-champ. Lemuel pivota vers Sureau. Celui-ci se cramponnait des deux bras à la rampe, dont une partie s'était désolidarisée de la paroi. Son écharpe bleue avait disparu, ainsi que son sac et la ceinture de sa combinaison. Encore une minute, et ils auraient été entraînés.

Le tunnel s'ébranla à nouveau.

« Voilà la fin », songea Lemuel en se raccrochant à la rampe à demi démise. Si vite... Il ne désirait pas mourir, pas plus qu'il n'envisageait la disparition d'Asmine. La bouffée noire de sa chevelure lui caressait l'esprit. Mais que faire, lorsque c'est le monde tout entier qui meurt ?

Il ferma les yeux, mais rien ne se produisit. Le choc n'avait pas anéanti Elikale comme les deux autres arcologies.

Quand Sureau empoigna son épaule, il eut l'impression d'être attrapé par une serre.

— C'est fini. Ils ne nous ont pas entièrement détruits, nous sommes en vie.

Le regard clair de Lemuel s'enfonça dans les deux puits sans fond des yeux de Sureau. Il semblait en émaner une lueur.

« Pour combien de temps ? » eut-il envie de répondre. Il se secoua, et regarda autour de lui. Ses tympans bourdonnaient, il n'avait pas récupéré toute son audition. Une brise déplaçait la poussière vers la porte. L'air fuyait par les joints. Elikale était trop vaste pour garantir une étanchéité totale. Même si leurs agresseurs renonçaient à leur attaque, l'air fuyait de toute part dans l'espace.

Il se força à s'abstraire de ses sentiments. L'attaque avait porté sur un côté de l'astéroïde, et son intuition lui soufflait que ce côté était opposé à celui du spatioport. Le vaisseau de Sureau avait peut-être été épargné.

Ils remontèrent le tunnel. Un itinéraire compliqué se dessina dans l'esprit de Lemuel. Ils mettraient plus d'une heure pour y arriver, à supposer que toutes les sections soient praticables.

À l'embranchement, il avisa une borne de communication publique à partir de laquelle il pourrait

interroger l'ordinateur central pour une évaluation des zones endommagées. Ses craintes se confirmèrent en ne voyant pas palpiter la diode de connexion. Il sélectionna sur l'écran un des douze canaux vidéo, n'obtint que de la neige. Aucune borne ne fonctionnait plus.

Au loin retentissait une sirène d'alerte d'incendie.

Ils devaient traverser plusieurs galeries d'habitations, une dizaine au moins, avant de parvenir aux zones d'entrepôts situées sous le spatioport.

Au bout d'un quart d'heure, Lemuel déchantait. Certains mécanismes de sécurité s'étaient déclenchés sous la force de l'impact, isolant des quartiers. Les hublots donnaient un aperçu du désastre. L'architecture interne de l'arcologie n'avait pas été conçue pour résister à une collision. Le choc sonique avait tué tous les occupants des salles supérieures à dix mètres de diamètre. Beaucoup de sections avaient subi une dépressurisation complète, condamnant à mort les habitants en quelques secondes.

— Est-ce qu'il ne faut pas plutôt aller vers le centre ? fit Sureau, voyant la direction qu'il prenait. Nous y serions plus en sécurité, non ?

— Au contraire. Bon sang, nous avons été attaqués... Je vous conduis à votre module, s'il existe encore. À moins de six dixièmes de la pression nominale, le sang a des problèmes pour transporter l'oxygène et nous nous évanouirons. Est-ce que vous ne pouvez pas vous servir de vos pieds pour progresser plus vite ?

— Je n'y arriverai pas. Pourquoi ne pas profiter des puits ?

Lemuel se fit violence pour répondre avec calme.

— On ne peut plus passer par les puits principaux. L'explosion initiale a dû les vider en premier. Ceux qui s'y trouvaient sont morts à l'heure qu'il est. On doit emprunter les galeries secondaires, les tunnels d'entretien. C'est notre seule chance d'arriver à la surface.

Ils franchirent une galerie de logements dévastés. Ces galeries présentaient toutes la même configuration : des compartiments rectangulaires trouaient la paroi à intervalle plus ou moins régulier, sur toutes les faces. Environ la moitié étaient colmatées par un mur amovible, indiquant qu'elles étaient habitées. L'ensemble offrait l'aspect d'une ruche dont certains alvéoles étaient bouchés... En fait, cette configuration était propre aux arcologies. Sureau avait manifesté sa surprise quand il avait appris que chaque famille, chaque individu bénéficiait gratuitement d'un logement. Chacun pouvait déménager en fonction de ses affinités avec le voisinage ; la répartition générale se conformait aux intérêts corporatistes.

Les murs de la galerie avaient souffert. Des fissures s'étaient ouvertes ; des câbles surgissaient du sol fracassé, à l'image de racines mises à nu. Dans les cellules, le souffle avait éventré les paravents articulés, arraché des centaines d'objets des plaques magnétiques murales – ustensiles de cuisine, instruments ménagers, draps mollement déployés et éléments de mobiliers –, qui tournoyaient pêle-mêle dans l'atmosphère tourmentée. Des gaines techniques avaient éclaté, déversant des câbles et des conduites. Des dizaines de cadavres gisaient dans la position traditionnelle de repos, membres à demi fléchis flottant devant eux. Pour l'essentiel des personnes âgées et des enfants. Le brusque appel d'air avait dû les assommer. Sans doute n'étaient-ils tous pas morts, seulement inanimés. Ils n'avaient pas le temps de s'en assurer. Lemuel détourna les yeux d'un étrange couple, une jeune fille et une femme d'âge mûr que la dérive avait imbriquées dans la mort.

Il se rendait compte à quel point Sureau et lui avaient eu de la chance. Ils avaient dû se trouver à

l'exact point d'équilibre, à l'instant où l'astéroïde avait encaissé l'impact direct. Partout ailleurs, la commotion avait concassé l'espace intérieur. Mieux valait ne pas penser davantage à ce qu'il était advenu d'Asmine, de tous ses proches. Pratiquement tous devaient avoir péri.

Au début, Lemuel appela à chaque fois qu'ils rencontraient des corps. Certains avaient les membres brisés, témoignant de la violence du choc. D'autres avaient le visage convulsé, et du sang perlait à leurs narines ou autour de leurs yeux. Puis, il se tut : que ferait-il, si un blessé lui répondait ? Il ne pouvait s'en encombrer. Par bonheur, de la buée s'était condensée sur les hublots des sections atteintes.

Ils poursuivirent sans parler jusqu'à un embranchement en étoile, dépassèrent les événements d'une bouche d'aération... et faillirent pénétrer dans un nuage de minuscules particules brunes.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? s'étrangla Sureau en se retenant à un cale-pieds, à l'entrée du carrefour.

— Au centre, il y a un espace vert... Les treillis des bacs ont cédé, déversant du terreau. Il n'y a rien à craindre, il suffit de mettre une main devant sa bouche pour éviter d'en avaler.

Des plaques de pnéophyte(2) s'étaient détachées de leur tuteur pour s'éparpiller en tous sens, remplissant l'atmosphère de débris végétaux, comme de la vase remuée au fond d'un bassin mal entretenu. Une silhouette de palmogyre battait misérablement des feuilles dans l'agonie. Ses racines fouettaient le tronc tels des tentacules.

Ils sortirent de la nuée opaque. Sureau aspirait de plus en plus bruyamment. Ce n'était pas d'avoir ingurgité de la terre. La pression avait baissé, Lemuel le sentait sur sa peau sous la forme d'un fourmillement. L'hypoxie de la *décompression lente* les guettait. Des punaises du vide montaient à l'assaut de son cerveau, engluaient ses processus mentaux. Il se savait désormais la proie d'erreurs de jugement qui pourraient être fatales. Et plus il respirerait cet air raréfié, plus ses capacités cérébrales déclineraient.

Il fallait se sortir de ce piège.

— La pression est en train de chuter, cria Sureau dans son dos. Mes oreilles bourdonnent. Il y a une brèche quelque part.

La nervosité fit pouffer Lemuel. Une brèche... L'impact, très probablement nucléaire, qui avait causé ces ravages avait dû creuser un énorme cratère, par lequel la majeure partie de l'air avait fui.

— Nous ne sommes plus très loin de la surface. Le cœur d'Elikale est une éponge, tellement percée de galeries qu'il n'y a plus d'étanchéité possible. Il nous reste une vingtaine d'heures pour atteindre votre module et activer la séquence de décrochage.

— Comment pouvez-vous être sûr de ce délai ?

— Ce n'est qu'une approximation grossière. Mais c'est un orbiteur qui nous a envoyé un missile. Sa trajectoire balistique était calculée pour couper notre orbite, et lui permettre de nous tirer dessus sans perdre d'énergie cinétique. Il ne nous a détruits qu'en partie. Actuellement, il poursuit une trajectoire qui lui fait raser Ophius. Le délai de vingt heures est optimiste car il suppose que l'orbiteur n'accélérera pas de son côté et se contentera de la vitesse acquise par l'effet de fronde. Il nous croisera à nouveau, dans l'autre sens. Et cette fois, il finira le travail.

Sureau opina.

— Cela paraît logique. Peut-être avons-nous une chance, après tout.

Lemuel n'y croyait guère. Ses actes étaient dictés par une volonté extérieure à la sienne : celle de la survie immédiate, malgré la désintégration inéluctable de son environnement. Où iraient-ils, s'ils s'en sortaient ? La Porte de Vangk était sûrement surveillée, ils n'auraient qu'à s'en approcher pour être abattus. De toute façon, le module d'entretien ne pourrait jamais atteindre la vitesse permettant d'activer automatiquement la Porte. Ophius disposait de sept lunes, et d'un anneau d'astéroïdes lointain. Le premier satellite était un enfer chauffé par les forces de frottement dues aux marées de la naine brune. Les autres se résumaient à des boules de glace irrégulières, marbrées de craquelures, à noyau de silicate. Dépourvues de richesses minérales, elles ne disposaient d'aucune installation de survie – même un simple écodôme. Il n'y avait qu'une issue : Firmajo, le continent flottant.

Pouvait-on seulement respirer à sa surface saccagée ?

Cependant il reprenait espoir. L'explosion du missile avait eu lieu sur la face opposée de celle du spatioport – c'était certain maintenant.

Ils pénétrèrent dans une galerie où flottaient cinq corps, trois femmes et deux hommes. Un faux plancher s'était décollé, vomissant un fouillis de câbles et de gaines en travers du passage, comme une chevelure soudain dénouée. Lemuel ouvrit le chemin en écartant ces lianes de plastique.

— On arrive.

Ils se glissèrent dans un conduit d'entretien faiblement éclairé de lumières rouges clignotantes, émergèrent dans une galerie plus vaste ; l'extrémité donnant sur le puits d'accès était obturée. S'ils avaient essayé de l'emprunter, ils auraient été bloqués dans les niveaux inférieurs.

Sureau toussota.

— Savez-vous initialiser la séquence de décrochage ? Cette opération m'est inconnue, je ne suis qu'un passager.

Lemuel fronça les sourcils. Il n'avait pas songé à cela.

— Les réservoirs d'hydrogène pour les moteurs ioniques doivent être vides, ajouta l'autre. Il faudra les remplir.

L'arcologien déglutit. Cela se révélait plus compliqué que prévu. Il leur restait une quinzaine d'heures. Il comptait en mettre quelques-unes à profit pour chercher Asmine. Peut-être n'en aurait-il pas le temps. Pour initialiser la séquence de départ, il devrait rouvrir un accès à l'ordinateur. Lui pourrait le guider.

— Allons nous assurer que votre transport est encore opérationnel.

Une galerie inclinée, semi-circulaire reliait les cinq terminaux que comptait le spatioport. Les trois premiers servaient aux modules d'entretien de l'arcologie.

Le transport était ancré au quatrième terminal, face au puits 7.

Ils y parvinrent sans encombre. Là, une découverte réduisit leur plan à néant.

Le corridor était condamné. Lemuel essuya la buée du hublot de la porte anti-décompression pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Le corridor accordéon s'interrompait à quelques mètres de la surface, tordu, plié et rompu.

Le transport s'était décroché.

CHAPITRE III

Depuis trois heures, Lemuel essayait d'obtenir un accès prioritaire à l'ordinateur central d'Elikale par une console publique située dans la galerie semi-circulaire, près du puits 6. Le réseau avait sauté, et le jeune homme n'avait pas la moindre idée de la façon de s'y prendre pour tirer une image globale de ce foutoir. Le système informatique était organisé à la manière d'un oignon. Plusieurs pelures de cet oignon manquaient, rendant d'autres couches inaccessibles.

Au moins, l'électricité fonctionnait toujours, même si la température commençait à accuser une baisse sensible. Sa respiration formait des flocons de buée, et la chair de poule hérissait sa peau.

Le froid n'était pas seul responsable des légers tremblements perceptibles dans sa nuque et ses avant-bras. Il n'avait pas dormi ni mangé depuis vingt-cinq heures. La fatigue engourdissait ses membres, mais elle avait l'avantage de refouler le découragement qui l'envahissait. Aussi s'acharnait-il à garder les yeux ouverts.

De temps en temps, Sureau venait discuter avec lui dans la galerie, puis il se retirait dans un bloc médical. Lemuel savait que ses absences prolongées correspondaient à des moments de prière. Il aurait préféré que l'homme passe son temps à essayer de voir s'il y avait des survivants. Quand celui-ci revenait, il paraissait plus détendu.

— Quelles sont les nouvelles ? interrogeait-il.

— Plutôt mauvaises. Le flash magnétique de l'explosion a désorganisé le réseau. Beaucoup de relais semblent avoir sauté. Un spécialiste du système arriverait à sauver quelque chose, mais pas moi. Il y a des chances que nous soyons les deux seuls survivants d'Elikale.

— Depuis combien de temps votre société existe-t-elle ?

— Environ deux cents ans.

Sureau ferma brièvement les yeux.

— Dix générations... Sur quelle planète sont nés vos ancêtres ?

Son interlocuteur haussa les épaules.

— Cela n'a pas d'importance. La plupart d'entre nous l'ont oublié. Notre patrie, c'est l'espace. Nous avons forgé notre propre culture, qui ne doit rien à nos origines. Le jeu de *capt* n'a d'équivalent sur aucune planète. Nos industries et nos arts n'appartiennent qu'à nous. Quand Elikale va exploser, ce ne sont pas que des individus qui disparaîtront.

Sureau demeura silencieux, mais Lemuel avait besoin de parler pour rester éveillé.

— Tu es un nomiste, n'est-ce pas ? Cette religion est inconnue ici. Il n'y a pas de culte dominant sur Elikale. Quelques membres du Directoire ont adopté la philosophie yuweh de la Panstructure, mais surtout pour des convenances commerciales, dans le but de mettre les Yuweh en confiance. Je n'ai jamais bien compris l'intérêt d'une telle philosophie.

Sureau resta un instant interloqué.

— Comment pouvez-vous vivre sans culte ? Que vous reste-t-il pour supporter la réalité ?

— Les fondateurs d'Elikale, nos ancêtres, ont eu l'expérience d'une arcologie dirigée par des fanatiques escopaliens. Ils ont pu la fuir avant son extinction dans un cargo minéralier qu'ils avaient volé, et rejoindre cet ancien astéroïde minier qu'ils ont reconverti en endroit habitable. Ils nous ont enseigné à cultiver la méfiance des religions avides de pouvoir.

— Tu es aussi un individu. Au fond de ta conscience, es-tu athée ?

L'arcologien médita le sujet. Il s'avoua ne s'être jamais sérieusement attaqué au problème. Ce qu'il connaissait des Escopaliens et de leur Cinquième évangile, ou des multiples et sanglants schismes panislamiques, ne donnait guère envie de se laisser endoctriner. Il n'était question que de soumission et d'interdits, alors qu'ils en avaient déjà tant, relatifs à la survie de l'arcologie. Mais surtout, il s'agissait de religions locales, peu adaptées aux sans-planète. Le contrôle des naissances et la diversité génétique étaient une nécessité vitale dans une arcologie, deux principes combattus par les religions de la Vieille Terre. Au cours de son histoire, Elikale avait accepté de perdre des marchés dont les contrats incluait comme clause rédhitoire la conversion au Panislam ou à l'Escopalisme.

Finalement, il hocha la tête et s'humecta les lèvres.

— En effet, je ne crois en aucun dieu créateur.

— Et cela ne te gêne pas ? Sans croyance, le monde n'a pas de sens.

Lemuel eut un ricanement bref.

— Regarde-moi. Ai-je un sens ? Je serais bien en peine de me définir moi-même. S'il y a un ordre, il vaut peut-être mieux qu'il reste caché.

— Tous les tiens... Ne serait-ce pas réconfortant pour toi de penser qu'il existe un autre monde, où...

— Ils sont morts en vain, pour servir des intérêts qui ne nous regardent pas, culpa Lemuel avec hargne. Et personne ne les fera revenir. C'est pourquoi il faut que nous nous en sortions.

D'une poussée du genou, Sureau s'écarta.

— Je ne comprends pas tes paroles. Mais je vais prier.

— Tu as raison, nous en aurons bien besoin.

Le planétaire arrêta son élan en crochant une poignée souple.

— Je ne prie pas pour nous, mais pour ceux qui ont provoqué cette catastrophe. Le Démon les a aveuglés. Si je ne tente pas de racheter leur faute, qui le fera ?

Sur quoi il disparut, laissant Lemuel muet de stupéfaction. Cet homme était-il fou ?

Il restait peut-être quinze heures, avant le passage de l'ennemi qui les abattrait. Et ils n'avaient plus rien pour fuir, sinon...

« Quel idiot », songea-t-il en se frappant la tempe. Bien sûr. Il parvint à se connecter au sous-système gérant les docks. Diverses sécurités avaient été installées avant l'arrivée de Sureau, qui lui refusèrent les accès principaux. D'un geste rageur, il débrancha la console.

Une impulsion le poussa à tenter de chercher Asmine. Il reprit le chemin inverse, dut emprunter un couloir secondaire. Après deux embranchements, un obstacle l'obligea à s'arrêter. Une conduite d'eau sous pression avait crevé, créant trois colonnes de ruissellement ondulant en serpents

transparentes. Une masse liquide bouchait l'accès dans les deux sens. Il n'avait plus qu'à retourner.

Il rejoignit Sureau dans le bloc médical, vaste pièce octogonale dans laquelle des panneaux souples coulaient le long de tringles, permettant de diviser la salle en plusieurs compartiments plus petits, à volonté. Le planétaire n'était pas en train de prier. Il étudiait un appareil qu'il avait sorti d'un sarcophage de plastique.

— Du nouveau ? fit-il en levant les yeux.

— Si nous parvenons à mettre la main sur un module d'entretien, nous pourrons partir. Mais il ne nous reste plus beaucoup de temps pour en trouver un et le préparer.

Sureau rabattit le sarcophage sur l'appareil. Lemuel l'identifia comme un semi-exosquelette de maintien. À partir d'un certain âge, le traitement Kavine cessait d'agir sur certains organismes, et il fallait enfermer les vieillards dans ces prothèses qui enserraient les jambes et le torse. On l'utilisait aussi sur des infirmes ayant des déficiences de fixation de calcium, et des femmes enceintes placées en centrifugeuse.

— Il y a un programme cinésiologique qui commande aux mécanismes articulaires et musculaires. Si nous atterrissons sur Firmajo, tu en auras besoin.

— Cela fait beaucoup de si, grommela Lemuel.

L'idée de se mouvoir dans cet appareil le remplissait de dégoût, mais il savait qu'il n'aurait pas le choix s'il désirait survivre. Il lui faudrait surmonter les dysfonctionnements qui l'affecteraient : la dystonie, l'arthrose accélérée des genoux, l'hypotension, le tassement vertébral, les défauts osseux, l'apnée du sommeil, les problèmes cardiaques... Bref, s'acclimater à la terre ferme s'il ne voulait pas mourir. D'ordinaire, les natifs de l'espace remplaçaient des organes que la regravité aurait vite rendus défectueux. Lemuel n'aurait pas cette possibilité. Il devrait s'adapter, le temps de son séjour en bas. En aurait-il la volonté ?... Le genre de question qu'il valait mieux éviter de se poser.

— Il faut emporter un médikit complet, décida-t-il.

Un module d'entretien était garé dans un dock situé derrière une salle où s'empilaient des containers cubiques en blocs imposants, emprisonnés dans des filets de stockage en fibre de carbone. La déflagration avait déchiré un filet, et des containers cabossés flottaient librement. Des porte-containers ressemblant à de grosses chenilles recroquevillées sur elles-mêmes encadraient le double sas de l'entrée.

Maintenu par six vérins hydrauliques à un réceptacle donnant directement sur l'espace, le module d'entretien évoquait un de ces cafards de certaines arcologies, génétisés pour manger les peaux mortes, cloué pattes écartées sur une planche de liège. Un insecte au ventre obèse, ou un calmar. L'usure et le grumellement du blindage attestaient de l'âge de l'engin, mais il était en parfait état. Dans l'espace, la moindre négligence de maintenance pouvait coûter la vie.

La console du dock fonctionnait toujours. Le crash du système informatique avait eu un effet bénéfique : celui de libérer toutes les procédures d'urgence. Ils pouvaient partir en quelques minutes. Adapter un bouclier de rentrée atmosphérique n'était pas très compliqué : ce n'était qu'une toile polymère capable de résister au frottement, tendue en arc de cercle sous le module par quatre des pattes manipulatrices dont disposait l'engin.

Lemuel égalisa la pression, ouvrit le sas d'entrée. Un froid de caverne s'en exhala. Le chauffage se mit en marche avec les autres systèmes de veille.

Pendant une heure, ils firent des allers et retours entre les entrepôts et le module. Sureau transborda des barquettes de nourriture autochauffantes, et des bidons d'eau potable. Le médikit, avec sa table encombrante, fut plus compliqué à caser. Lemuel adressa une pensée reconnaissante à Sureau de ne pas avoir objecté que l'appareil chirurgical leur faisait perdre du temps, et alourdirait le module quand il s'agirait d'atterrir. Le gros bloc aux angles arrondis, de près de deux mètres cubes faisant fonction d'unité opératoire, tenait juste dans la soute supérieure. Il représentait le seul espoir de survie pour Lemuel. Sur le rack mural du compartiment inférieur, Lemuel inséra un bloc sanitaire standard. Leur voyage durerait peut-être plusieurs jours.

— Les réservoirs sont aux trois quarts pleins, ils alimenteront trois torches à plasma orientables. Je ne sais pas comment les remplir à fond avec les pompes à osmose, mais il s'agit de nous propulser vers une orbite inférieure. Peu de carburant devrait suffire.

Sureau opina du chef. Parler représentait un effort que ni lui ni son compagnon n'étaient en mesure de fournir pour le moment. L'ordinateur de bord calculerait l'approche idéale de descente sur Firmajo... en espérant que le géo-artefact n'ait pas de dispositif de protection anti-météorites qui les réduirait en poussière. Lemuel lança la séquence d'initialisation d'urgence à partir de la console du dock. Ils embarquèrent tandis que le double sas de l'entrée se scellait avec la lourdeur indifférente de la dalle d'un tombeau.

— Je pense que nous n'avons rien oublié, fit l'arcologien dans une tentative de rompre le silence.

Sureau se contenta de hocher la tête. L'habacle mesurait dans les quatre mètres de diamètre et se divisait en trois compartiments séparés par des caillebotis, plus deux soutes pressurisées. Lemuel contourna un boîtier de recyclage d'air bourdonnant encombrant le passage. Il replia des tablettes contre les parois afin de ménager un espace pour Sureau. Le compartiment le plus élevé faisait office de cockpit. Il était juste assez vaste pour abriter deux sièges, et un panneau de contrôle couvrant une partie du plafond. L'unique hublot donnait sur le dock en train de se vider de son air.

Lemuel s'installa aux commandes et se coiffa d'un casque stéréoscopique aux sangles crasseuses, qui donnait une vision globale de l'environnement immédiat ainsi que les données fournies par des capteurs. Il posa sur ses genoux un clavier de terminal mobile ne comportant que des touches de fonction, et ordonna à l'ordinateur de faire défiler le répertoire des commandes, histoire de se les remettre en mémoire. Une évaluation précise de leur autonomie, en carburant et en air, apparut en surimpression.

Une poignée multidirectionnelle saillait du panneau de contrôle. Lemuel appuya sur un des boutons surmontant la poignée.

— Tu sais piloter ? fit Sureau, laissant percer de l'inquiétude.

Lemuel haussa les épaules.

— Cet appareil est très simple de maniement. L'ordinateur se charge de l'essentiel, il n'y a qu'à donner la direction grâce à cette poignée, et des instructions par l'intermédiaire du terminal. J'ai eu mes dix heures de simulation obligatoire à l'école, comme tout le monde. Je n'étais pas très bon, je le crains, mais je ne pensais pas en avoir besoin un jour... Voilà, nous sommes lâchés dans l'espace.

Sureau avait entendu le désengagement des vérins, le chuintement de l'air résiduel, puis le silence amorti du vide absolu. L'accélération se fit sentir par une légère pesanteur dans leurs cuisses. Les torches à plasma fonctionnaient comme des moteurs ioniques miniatures, usaient de boues d'hydrogène léger en guise de carburant, et les portaient à dix mille degrés. Pour le moment, les

moteurs étaient en phase de chauffage et ne seraient pas totalement opérationnels avant une dizaine de minutes. Ils parvenaient néanmoins à gazéifier l'hydrogène liquide pour assurer une propulsion minimum. Lemuel retransmit une image panoramique de ce qu'il voyait sur l'anneau d'écrans vidéo du cockpit, afin d'en faire profiter son passager. Les pilotes chevronnés se glorifiaient de ne pas utiliser les casques, se contentant des écrans pour manœuvrer. Lemuel n'avait pas assez confiance en lui pour cela. Ils s'éloignaient d'Elikale à deux mètres seconde. Une nouvelle poussée : 3,09 m/s.

Au bout d'un moment, Sureau étouffa une exclamation.

L'astéroïde apparaissait dans son ensemble, et c'était comme si un enfant avait donné un coup de poing dans un bloc sableux. Les débris avaient été vaporisés dans l'explosion, mais les fuites d'air nimbaient le tout d'un halo blanchâtre. Des objets indéfinissables flottaient alentour. Le cratère présentait des parties vitrifiées qui luisaient sous la faible lumière distillée par Ophius. L'on apercevait, à travers la vision tranchante de l'espace, les trous minuscules des galeries – comme une poutre de bois vermiculée. Des femmes et des hommes qui s'étaient fait surprendre, il ne restait plus rien.

Quelque chose, dans un coin de son champ de vision, attira son attention. L'image radar de périmètre immédiat. Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Il y a un objet, dit-il d'une voix tendue.

Il entendit Sureau bouger dans l'étroite cabine.

— Est-ce que ça ne serait pas un morceau d'Elikale ?

— Non... C'est artificiel. Et tout proche de nous, trois cents kilomètres à peine.

Sa méconnaissance des commandes de navigation lui fit perdre plusieurs angoissantes minutes, avant de réussir à déterminer la nature de l'écho radar périmétrique : le transport par lequel Sureau était arrivé. Lemuel poussa le grossissement optique au maximum. Le transport apparut, bidon segmenté genre centrifugeuse de six mètres de diamètre pour dix de longueur, encadré de deux plaques anti-radiations protégeant les réservoirs et tapissées d'une résille noire de cellules solaires. À une extrémité du cylindre, un propulseur à ions décentré formait comme une anse. Sur le flanc, le logo du Triconsortium était peint sous le nom du vaisseau, le *V. M. Ghorn*. On parvenait aisément à distinguer le tronçon arraché du corridor-accordéon, ballant contre le cylindre.

— Le *Ghorn*, répéta Lemuel comme s'il pensait tout haut. Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est le nom du lieu où il a été assemblé, je crois, dit Sureau après un instant de réflexion. Cela présente-t-il un intérêt quelconque ?

Lemuel haussa les épaules sans répondre. Ils s'écartaient lentement de l'orbite circulaire d'Elikale, et l'astéroïde n'emplissait plus tout l'écran. Quant au *Ghorn*, l'ombre d'Ophius le recouvrit, le dissimulant tout à fait. Bientôt, il disparaîtrait de la sphère couverte par le radar immédiat. Lemuel n'avait jamais quitté son habitat. Des sentiments étranges l'agitaient. Il préféra ne pas s'en ouvrir à son compagnon.

Leur trajectoire concentrique les rapprochait d'Ophius, mais il leur faudrait au moins deux jours pour croiser celle de Firmajo.

Le *Ghorn* se dédoubla sous les yeux de Lemuel. Le jeune homme serra les paupières, les rouvrit sur-le-champ. Sa vision était redevenue normale, mais il s'aperçut combien la lassitude pesait sur lui. Depuis un moment il empoignait la poignée de direction pour éviter de frissonner.

La main de Sureau se posa sur son épaule.

— Tu es exténué, je le sais. Va dormir. Je te réveillerai quand il y aura du nouveau.

Lemuel eut la force d'éprouver une bouffée de gratitude. Il retira le casque de navigation, le sangla sur le crâne de son compagnon.

— La propulsion est coupée mais nous continuerons sur notre lancée tant que rien ne s'y opposera. L'attraction d'Ophius joue en notre faveur. Mieux vaut ne pas se faire remarquer en utilisant la pleine puissance des torches à plasma.

Il descendit dans la cabine centrale, obturée par le sas d'entrée, se sangla dans un harnais de nuit et ferma les yeux. Une seconde plus tard, il s'enfonçait dans un sommeil sans rêves.

Il dormit mal cependant, comme s'il se trouvait dans une centrifugeuse tournant au ralenti. Sa respiration était oppressée, et il savait que la pression n'y était pour rien. Des fragments brisés de lui-même remuaient à l'intérieur. Il avait quitté Elikale sans vraiment essayer de porter secours à l'un de ses compatriotes... à Asmine en particulier. Il se rendait compte, à présent, qu'il la connaissait depuis plusieurs années. Ils avaient été amants – mais il n'y avait pas que ça. Des liens s'étaient tissés à son insu, dont il avait négligé l'importance.

Sa raison lui affirmait que cela aurait été peine perdue, qu'il aurait erré des heures avant de, finalement, trouver un cadavre. Mais tout son être lui criait qu'il avait déserté.

D'ailleurs, rien n'était encore arrivé. Et si leur agresseur avait renoncé à poursuivre son œuvre de destruction ? Ce n'était pas impossible, s'il avait compté sur un seul passage d'orbite pour repartir aussitôt.

Auquel cas, il avait fui Elikale pour rien.

Il s'extirpa du harnais en bâillant. Une horloge murale lui indiqua qu'il avait dormi six heures. Il se sentait encore fatigué, les idées peu sûres. Il déplaça une table d'une paroi, remplit d'eau un bulbe de caoutchouc au bidon. Il se cuisina une barquette qu'il mangea sans appétit, puis flotta jusqu'au cockpit. Tassé sur lui-même, Sureau somnolait, le casque rivé au crâne, mais la visière relevée. Il tenait à la main un morceau de papier coloré. Au bruit que fit Lemuel, il tressaillit violemment.

— Pardon, je ne voulais pas te surprendre. Quoi de neuf ?

Ophius grignotait l'espace sur les écrans vidéo. Sureau rangea précipitamment le papier dans une des poches de son vêtement.

— J'ai déployé la parabole pour essayer de recevoir les émissions du relais de la Porte, mais rien à faire. Il a été détruit... Ah, j'ai quelque chose à te montrer.

Il demanda en vocal de se focaliser sur un point précis. Pendant le sommeil de Lemuel, il avait appris certaines commandes. De manière incongrue, l'arcologien en fut agacé.

— Tu sais, fit Sureau avec une pointe de malice qui lui plissait les paupières, bien que planétaire je ne suis pas complètement idiot.

L'irritation fit place à la confusion dans l'esprit de Lemuel qui ne trouva que répondre. Était-il si transparent face à cet homme ? En lui-même, il dut reconnaître qu'il l'avait sous-estimé.

Le zoom numérique fit apparaître Firmajo. À cause de la distance, la pixellisation rendait les détails du géo-artefact un peu flous. Seule sa face non atmosphérisée était visible, simple rectangle gris strié de nervures. L'épaisseur paraissait plus importante aux bordures. Lemuel savait qu'elles

contenaient les inducteurs de champs de confinement atmosphériques et les systèmes de stabilisation d'orbite, qui lui conféraient un aspect effrangé. Les Yuweh avaient parlé d'un Centre de Planification, mais il n'en savait pas plus. Hormis trois cratères d'impact bordés de givre d'air cristallisé, il n'y avait pas grand-chose à voir.

Lemuel approcha les yeux de l'écran.

— J'ignore quel liant minéral les Yuweh ont utilisé pour le soubassement de Firmajo, dit-il en lorgnant malgré lui la poche où l'autre avait fourré le bout de papier. Mais il est sacrément résistant, et élastique, pour avoir absorbé le choc de trois météorites accélérées... C'est ce qui explique peut-être que les deux dernières se soient perdues, au lieu de le frapper : il n'avait pas été prévu dans leur balistique que Firmajo réagirait ainsi – à moins qu'un système de défense ne se soit activé. Là, il n'y a pas de fissures, aucun signe de désagrégation. De l'autre côté, cela ressemble au paysage d'une planète. Comme si on avait découpé une tranche de planète avec un gros couteau, ou du moins son écorce, pour la placer en orbite. À la surface, le mot de planétaire s'applique à la lettre puisque ce monde est vraiment plat.

— Ces rainures... à quoi servent-elles ? Elles tendent toutes vers les bordures.

— Les Yuweh n'ont pas eu besoin de nous le dire, nos ingénieurs l'ont trouvé tout seuls : elles ont pour but de drainer les atomes chauds dispersés par les courants magnétiques d'Ophiüs, vers des réservoirs situés dans les bordures ; ils fournissent du carburant gratuit et inépuisable aux stabilisateurs d'orbite.

Sureau exhuma le papier coloré qui avait intrigué Lemuel, et le lui tendit.

— Un souvenir. Regarde.

Regrettant sa curiosité, Lemuel le saisit entre le pouce et l'index. Un cliché holographique, qu'il retourna dans le bon sens. À quatre ou cinq niveaux de profondeur seulement, et l'éclairage n'était pas très bon – mais c'était peut-être un effet particulier de l'étoile orangée que l'on voyait à l'horizon.

La scène avait été prise sur une plage interminable de sable blanc. On y voyait Sureau, plus jeune, enlaçant une jeune fille non remodelée, les cheveux noirs et l'air gouailleur. Lemuel trouva que son sourire ne lui allait pas... Mais ce n'était sans doute qu'un préjugé culturel. Ils portaient une sorte de combinaison noire, caoutchouteuse. À leurs côtés s'ébattait un volatile très gras, aux ailes tronquées et au regard de chien, qui devait faire office d'animal de compagnie. (Plus tard, Sureau lui apprit que l'effet lumineux n'était pas un défaut mais un *coucher de soleil*.) Les yeux de Lemuel furent invinciblement attirés par la ligne d'horizon, si plate. Ce qu'on lui avait appris sur les planétaires lui revenait en mémoire : qu'ils appréhendaient les problèmes en deux dimensions, de façon superficielle, puisqu'ils vivaient sur une surface apparemment plane – et non de manière globale.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Avec une seconde de retard, Lemuel comprit que son compagnon parlait de la fille aux cheveux noirs, non de la planète. Lui-même tenait l'hologramme depuis deux bonnes minutes. Gêné, il le rendit. Il ne l'imaginait pas avec une famille, encore moins avec une femme.

— Ses cheveux m'ont rappelé Asmine, fit-il avec précipitation. Je croyais que tu venais d'un monde très froid.

— En effet. Nous passions nos vacances à l'équateur, là où l'océan n'est pas pris par la banquise.

Des combinaisons nous protégeaient du froid.

Ils restèrent silencieux tous les deux. Tout était dit. Ce fut l'autre qui brisa l'instant.

— Que va-t-il advenir maintenant ? dit-il d'une voix sans timbre, et Lemuel n'était pas certain que la question s'adressait à lui.

Sureau n'attendait pas de réponse. Il eut un sourire incongru :

— Il n'est pas impossible que nous ayons emménagé dans notre propre sépulture. Si...

Le bip insistant d'un écho radar l'interrompt. Lemuel reprit les commandes, et demanda une analyse poussée à l'ordinateur de bord.

Un orbiteur venait d'émerger de la nuit d'Ophiüs. Sa forme évoquait celle d'un câblîer de champ d'astéroïdes. Des caissons avaient été greffés sur ses flancs. Lemuel songea qu'ils renfermaient des missiles nucléaires et frissonna.

En raison de l'absence de propulsion, il ne les avait pas encore pris pour cible. Peut-être son commandant pensait-il que le module d'entretien s'était décroché, comme le *Ghorn*. Une heure et demie plus tard, une étincelle naquit au niveau de la surface de l'étoile avortée, presque aussitôt engloutie.

CHAPITRE IV

— Elikale n'est plus, murmura Lemuel d'une voix que l'émotion rendait atonale.

Asmine prétendait que le chagrin rendait l'espace comme de la gelée. En fait, c'était tout l'univers qui se changeait en gelée. Pourquoi avait-il fallu que ce soit cet étranger qui survive, et non Asmine ? Avec elle, il aurait pu...

Il déraisonnait. Ensemble, ils n'auraient pu subsister, ni l'un ni l'autre. Lemuel avait déjà éprouvé la pesanteur, neuf dixièmes de g simulés pendant une heure dans une centrifugeuse destinée aux grossesses difficiles. Une expérience très désagréable : d'être humain, il s'était métamorphosé en insecte rampant sur la cloison en rotation. Sureau était un étranger, mais c'était surtout un planétaire. Il savait survivre dans un environnement soumis à la gravité. Que cela lui plaise ou non, Lemuel aurait besoin de lui.

Des heures durant, ce dernier s'enfermait dans le réduit de la soute inférieure. Moins pour s'adonner à son culte que pour respecter le deuil de l'arcologien.

Une part de son esprit éprouvait un sentiment d'arrachement. Elikale n'était plus que le souvenir d'un gâchis. On l'avait détruite – peu importait qui, après tout. Nul désir de châtiment ne l'animait. La vengeance ne lui rendrait pas les morts. Une autre part de ses pensées restait pragmatique, détachée de toute peine. Lemuel avait vaguement conscience que ce dédoublement n'était qu'un artifice motivé par la survie. Non de la sienne, mais de cet homme qu'il n'aimait pourtant pas particulièrement. Sa tâche était ce qui le rattachait encore à Elikale. Mais chacun de ses actes se détachait de lui comme une écaille flétrie, et ces écailles ne recouvraient qu'un vide lancinant.

Le câblier lance-missiles avait ignoré leur présence. Il avait détruit Elikale, et était reparti.

Lemuel fit établir par l'ordinateur un plan de vol à partir d'une trajectoire idéale devant amener le module à huit cents kilomètres au-dessus de l'atmosphère du géo-artefact. Il lança la procédure automatique qui prenait en charge le pilotage.

Il subit une accélération de zéro virgule cinq g pendant vingt heures sans se plaindre. Ses articulations le tiraient au moindre mouvement brusque, mais dans l'ensemble cela ne le handicapait pas trop. Il se hissait à la force des bras pour changer de compartiment. En gravité, ses jambes ne servaient à rien. Sans rotules, ses genoux ne le supporteraient pas.

Le médikit lui en fournirait.

Le module dépassa l'orbite de Firmajo. Les impacts avaient déséquilibré l'artefact, qui glissait obliquement sur son orbite.

La masse gazeuse d'Ophiüs les écrasait. Il n'était plus besoin des caméras extérieures pour apprécier la puissance des tempêtes agitant sa surface. La magnétosphère affectait les instruments du module, malgré leur blindage. Firmajo devait générer un contrechamp pour annuler cette force qui déréglait tout.

Le module stabilisa son orbite. À coup de brèves impulsions, il se rapprocha du centre géographique de l'artefact. Les champs de confinement les empêcheraient d'atterrir près d'une

bordure. La description qu'en avait faite Lemuel s'avérait exacte, mais un voile opaque recouvrait la majeure partie de la surface : des parcelles d'éjecta, une portion du sol vaporisé par le choc converti en chaleur, de la vapeur d'eau en grande quantité. Les perforations avaient creusé l'atmosphère, comme un lavabo dont la bonde est brusquement retirée. Des nuages s'enroulaient autour d'un point dissimulé, tels d'énormes cyclones en expansion.

— Que Dieu les pardonne pour toute cette destruction, murmura Sureau d'une voix étranglée. Quelle est sa taille ?

— Je ne me souviens pas exactement... trois mille kilomètres de large, je crois, sur trois mille cinq cents de longueur. Cela fait plus de dix millions de kilomètres carrés. Dont une part de chaînes montagneuses et de mers. Les chaînes servent à isoler les écosystèmes les uns des autres, je suppose.

Il utilisait sans vergogne le vocabulaire issu de la formation scientifique minimum que recevait tout arcologien. Sureau en avait une, sinon il n'aurait pas été nommé à son poste.

— Ce bleu, là en bas : voilà une mer... La pression atmosphérique doit diminuer constamment. À terme, toute vie disparaîtra.

Lemuel eut une moue signifiant qu'il en doutait. Il avait noté trois impacts sur toute la surface de Firmajo.

Or, il y avait eu cinq tirs, cinq météorites lancées contre le géo-artefact. Celui-ci en avait évité deux. Ses mécanismes de défense ne devaient pas se limiter à cela. De plus, les fuites d'air semblaient avoir été jugulées. Toute l'espérance de Lemuel se fondait sur cette hypothèse. S'il se trompait, il n'était pas besoin d'atterrir sur Firmajo dans l'attente d'un quelconque secours : autant en finir tout de suite, en décompressant la cabine.

Il aurait voulu tracer une carte du territoire, mais les nuages en cachaient la presque totalité. Tant pis, ils s'orienteraient à vue. Du reste, n'importe quelle direction les mènerait à l'une des bordures. C'était là qu'ils auraient le plus de chance de trouver quelque chose, orbiteur ou autre, qui leur permettrait d'appeler à l'aide ou de franchir par eux-mêmes la Porte de Vangk.

Dans un placard, il trouva des tenues de travail renforcées aux coudes et aux genoux. En hâte, il enfila une combinaison orange zébrée de fermetures à glissière fermant autant de poches, tandis que Sureau troquait ses sandales à semelles velcro contre des bottes en plastique.

Le bouclier thermique fut déployé, puis le module d'entretien entama la descente. Lemuel avait conscience que ce dernier n'avait pas été conçu pour une rentrée atmosphérique.

Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Même faible, l'attraction de Firmajo commençait à se faire ressentir. À la surface, elle se montait à neuf dixièmes. Ils convinrent que Sureau prendrait place aux commandes, dans le cockpit, même si l'ordinateur du module se chargeait de l'atterrissage. Si celui-ci flanchait, il n'y aurait rien à faire, mais cela leur procurait un sentiment d'utilité. Lemuel, quant à lui, se coucherait dans le compartiment inférieur, couplé au médikit. La pesanteur s'exerçant sur ses organes internes, il fallait prévenir une défaillance cardiaque.

Ils s'installèrent. Lemuel disposa sur la paroi inférieure un matelas pris dans un placard, près du médikit. Il activa l'appareil, qui plaqua sur lui ses froids tentacules de plastique.

Le module commença à vibrer. Diverses alertes vocales retentirent dans le cockpit : augmentation de température, panne subite de plusieurs capteurs extérieurs, pression mécanique excessive sur les bras manipulateurs tendant le bouclier... Dans l'espace, les normes de solidité n'étaient pas les

mêmes que sur terre. Lemuel se demanda si le module tiendrait le coup...

Et si lui-même tiendrait le coup. Une main molle s'était refermée sur ses poumons et les pressait lentement. Puis, il se détendit d'un coup. Le médikit venait de lui administrer un tranquillisant. Sa poitrine, son cou, sa conscience n'étaient plus qu'une veine battant trop fort. Le sang reflua dans ses extrémités et dans son dos qui creusait le matelas.

Au fur et à mesure de la descente, il se sentit de plus en plus mal. Il releva la tête, réussit à la maintenir une poignée de secondes. Puis la laissa retomber, vaincu. En haut, Sureau cria quelque chose, qui fut noyé dans le rugissement ambiant. Le fond du module était secoué en tous sens, comme un récipient creux plongé dans une étendue d'eau bouillonnante, surnageant tant bien que mal. Les torches à plasma ralentissaient la chute. Elles fonctionnaient aussi bien dans l'atmosphère que dans le vide – mieux, en principe. Mais entre le principe et la pratique, il y avait un monde.

Sur le panneau central, des voyants rouges s'allumaient les uns après les autres, à mesure que les systèmes flanchaient.

Plaqué au sol, Lemuel ressentit le choc d'atterrissage au plus profond de ses entrailles. *Le sol...* il n'y avait plus six parois, mais un sol, un plafond, des murs. Le module oscilla sur ses bases, et commença à s'incliner avec lenteur.

— Que se passe-t-il ?

Sa voix était éraillée, comme s'il avait parlé pendant des heures. Un être invisible pesait sur ses côtes, qui l'élançaient. L'engin eut un soubresaut, s'immobilisa enfin.

— On a atterri ! Nous avons atterri !

Aucun témoin du médikit ne clignotait en mode d'alerte. Tout allait bien pour le moment. Lemuel tenta de se lever. Il parvint à se redresser, mais comprit intuitivement qu'il ne pourrait se mettre debout sans l'aide de l'exosquelette.

— Où sommes-nous ?

— Attends, je regarde par le hublot... Ah, il est couvert d'une espèce de suie, on n'y voit rien. Par les caméras extérieures peut-être. Là... il y en a une qui fonctionne encore. Ses capteurs doivent être presque tous grillés, l'image est très mauvaise. Oui... C'est une plaine de boue grise, semée de paquets d'algues. Il pleut. Nous avons dû glisser sur cette surface instable. Au loin, une chaîne montagneuse très découpée sinue jusqu'à l'horizon.

— Dans quel état... est le module ? Que dit l'auto-diagnostic ?

— L'ordinateur l'a effectué de son propre chef. Je lui dis de l'afficher... Voilà.

— Alors ?

— Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose qui marche encore sur cet engin.

Lemuel lui demanda son aide pour le sangler à l'exosquelette. Son oreille interne donnait l'impression de comprimer une partie de son cerveau. Sureau descendit jusqu'à lui. Lemuel s'aperçut que le sol penchait de quelques degrés.

— Je vais sortir, dit Sureau.

— Installe-moi d'abord dans ce machin.

Ces quelques mots suffirent à épuiser sa capacité pulmonaire. Le planétaire s'exécuta de bonne

grâce. Il ouvrit le sarcophage d'aluminium brossé contenant l'appareil, le déplaça sur le sol – ce qui ne s'avéra pas une mince affaire dans la pièce exiguë, et inclinée par-dessus le marché. Puis, il plaça les jambes de Lemuel dans les deux réceptacles articulés terminés par des étriers, où se différenciaient nettement la mécanique articulaire des groupes musculaires gainés de plastique beige. Des batteries se fixaient à la ceinture, où se logeait également le bloc électronique renfermant l'IA de contrôle. Les fils d'une connexion neurale s'enroulaient autour du bloc. Quand tout fut en place, Sureau activa l'exosquelette. La structure se referma comme une mâchoire sur les jambes et le bassin. Lemuel se sangla lui-même le torse. L'exosquelette se prolongeait d'une épine dorsale soutenant sa colonne vertébrale, mais ne couvrait pas les épaules ni les bras. Ceux-ci se rééduqueraient sans aide.

— Cela ne te servira à rien pour le moment, maugréa Sureau. Il faut que le programme intégré apprenne ta façon de marcher, dès que le médikit t'aura implanté une broche d'interface.

— Mais je ne sais pas marcher !

— Tu feras comme l'exo : tu apprendras.

Lemuel se demanda s'il plaisantait. Manifestement pas. Sureau se redressa et remonta jusqu'au sas. Il vérifia que l'écart de pression n'était pas trop important. Un profond soupir s'en exhala quand il le déverrouilla. Aussitôt, une grimace plissa son visage et il porta la main à ses tempes. Lemuel, naturellement immunisé contre le mal des caissons, ne ressentit aucun bourdonnement d'oreilles.

De la boue suintait par l'entrebâillement.

— Nous sommes un peu bas... Tant pis. Cette vase a amorti notre chute, j'espère qu'elle ne nous engloutira pas. Je fais le tour du module et je reviens.

Il sortit avant que Lemuel ait eu le temps de protester. Ce dernier se rendit compte que son compagnon venait de lui parler comme à un enfant. Dans l'espace, son milieu naturel, il l'avait dominé sans difficulté. Désormais, les rôles étaient inversés.

Lemuel en éprouva un brin d'humiliation. Il n'y pouvait rien. Pour les semaines à venir, cet homme lui était indispensable... tant qu'il ne se serait pas fait opérer par le médikit.

Il se mit debout avec précaution. Ses vertèbres craquèrent audiblement, mais aucun pic de souffrance n'accompagna ce bruit. Néanmoins, un afflux de sueur froide s'écoula le long de son échine. S'il tombait... Une plaisanterie en forme de proverbe lui revint en mémoire : *tomber n'a jamais tué personne, c'est le choc qui tue*.

Une faible impulsion suffisait à déclencher le mouvement. Lemuel n'aurait pu aller au-delà de cette amorce. La première fut néanmoins trop forte et son pied chaussé dans l'étrier d'aluminium alla défoncer la porte d'un placard. Lemuel tendit le bras pour se retenir à une tablette. Les muscles de l'exo bougèrent tout seuls tandis qu'il oscillait dangereusement – et le rétablirent.

Il constata que la jambe n'avait pas plié vers l'avant, comme il en avait l'habitude. Elle était pourvue d'un frein logiciel faisant fonction de rotule artificielle. Lemuel fut agité d'un rire nerveux.

« Il est doté d'un programme type d'apprentissage », songea-t-il, qui s'adapterait peu à peu à sa démarche. Ce qui signifiait qu'il pouvait aller faire un tour dehors. Sureau n'était pas encore rentré.

Le pas mal assuré, il se dirigea vers le sas entrouvert. Quelques litres de boue noire, au parfum douxereux, avaient pénétré à l'intérieur. Sa raison lui dictait d'attendre le retour de l'autre. L'exo pesait plusieurs dizaines de kilogrammes sous cette gravité, qui pouvaient l'enfoncer dans la mer de boue. Peut-être cette dernière était-elle corrosive ?

Mais ce planétaire n'avait pas d'ordre à lui donner, il était libre d'aller où bon lui semblait. Les bras collés le long du corps, Lemuel franchit le seuil maculé de boue.

Le monde lui sauta à la figure.

Sa première inspiration emplit ses narines d'un goût de cendre et de macération. Un brouillard gris embuait les pastels de l'étoile avortée. Une brise fraîche hérissait les poils de ses bras.

Ophius occupait les trois quarts du ciel, mais elle semblait excentrée, de travers. Une lumière diffuse en émanait. Lemuel se sentait infirme et maladif, les muscles en chiffon en dépit – à cause – de ses prothèses. L'espace d'un battement de cœur, il eut la conviction qu'à la seconde où il quitterait le module, la gravité le happerait pour l'aplatir comme une crêpe. Sentiment de certitude irrationnel, puisque la gravité s'exerçait déjà. Le module constituait son dernier refuge contre le monde extérieur. Tout en ce lieu lui était étranger, hostile. Ses gènes de rampant restaient endormis, il leur faudrait des années pour s'exprimer à nouveau. Des générations avaient contribué à les effacer.

Les pieds de l'exo crevèrent une croûte de boue séchée par la chaleur du module, qui s'étendait sur un mètre cinquante autour des flancs de l'appareil. Au contact des flancs, une légère fumée se dégageait. Il s'enfonça d'une vingtaine de centimètres, pas davantage.

Ils n'étaient pas tombés loin de la mer. Pourquoi cette plaine morte ? se demanda-t-il, jugeant inutile d'aller plus loin. Tous ses muscles lui transmettaient des signaux lancinants.

Sureau réapparut de derrière l'engin. Il progressait sur la surface de poterie sans la briser, d'une démarche à la fois souple et assurée. Il avait retrouvé son milieu.

« Il va falloir m'habituer à marcher comme cela », pensa Lemuel.

L'autre fit la grimace en constatant que son compagnon ne l'avait pas écouté.

— J'ai nettoyé le hublot... Le module ne repartira plus. De l'autre côté, il est embourbé de plus d'un mètre. Une torche à plasma est endommagée et les bras manipulateurs sont faussés. On n'arrivera pas à le remettre d'aplomb.

— La poussée des torches à plasma ne serait pas suffisante de toute façon, avec le peu de carburant qui nous reste.

— Tu me fais penser à un poisson hors de son bocal, railla Sureau. Tes vertèbres ne sont sûrement guère plus solides qu'un collier de coquillages.

— De coquillages ?

— Des êtres qui, hors de l'eau, sont fragiles malgré leur carapace. Mais il n'y en a pas ici.

Sous cette gravité, hausser les épaules requerrait un certain effort.

— Les rythmes de la Vieille Terre ont modelé le génome humain, il nous a fallu les oublier pour vivre en spatiocénose. Aujourd'hui, j'ai l'impression de revenir aux sources. Et je comprends mieux pourquoi les miens sont partis dans les étoiles... pour échapper à ça.

« Toute résurrection est douloureuse », commenta Sureau, et Lemuel se demanda si la maxime de vie était une pratique nomi, ou si le caractère de son compagnon s'y prêtait.

Il ne releva pas ce que cette pensée lui inspirait.

— Comment va ton oreille interne ? dit-il seulement.

— Ça ne siffle plus, merci.

Au moment de réintégrer l'intérieur du module, un curieux ploc-ploc mécanique les fit pivoter sur eux-mêmes.

— Là..., lança Sureau en pointant son doigt sur un point grossissant.

Un animal cahotait vers eux. De la taille d'un chien, il paraissait monté sur échasses. Une cuirasse tout d'un bloc le recouvrait, qui semblait être faite de graphite. Six pattes grêles, évasées à l'extrémité. Sa tête camuse, emmanchée sur un cou raide, était proportionnellement minuscule. Des yeux à facettes lui en mangeaient un bon tiers. À une trentaine de mètres, il s'arrêta, se jucha sur ses deux pattes postérieures, et lança une séquence sonore stridente.

— On dirait un langage, fit remarquer Lemuel en évitant d'élever la voix, autant pour ne pas effrayer le visiteur que pour ne pas solliciter trop ses muscles thoraciques déjà mis à rude épreuve. Ce corps... Est-ce un animal, ou un robot ?

Sureau mit ses mains en visière.

— Les deux, si ça se trouve. Si seulement nous avions des jumelles... Ses pattes ont l'air d'être mécaniques, mais ce peut être un reflet chitineux. Si cet animal est biologique, alors c'est un insecte. Comment savoir, alors que les milliers de mondes offrent une variété infinie d'espèces ? Sinon, il peut s'agir d'un robot.

— Un drone, ici ?

Lemuel était sceptique. Un drone suggérait la présence d'hommes à proximité, et il n'y en avait manifestement pas. Dans l'espace vivaient des animaux adaptés au vide, qui infestaient des stations, voire des orbiteurs. On les appelait punaises du vide. Elles résistaient aux décompressions explosives et aux projectiles blindés, s'adaptaient à tous les poisons, mais leur organisme ne supportait pas la gravité ; au contact permanent de l'air, leur carapace métallique et leurs organes internes s'oxydaient. Une autre explication, plus probante, surgit, provoquée par la réaction de Sureau : une espèce semi-artificielle... S'agissait-il d'une variété fabriquée par les Yuweh ? Lemuel en avait entendu parler, mais les multimondiales niaient leur existence.

L'animal demeura une minute planté sur ses longues pattes grêles, puis reprit sa position initiale et fit demi-tour au petit trot. Lemuel hésita à se lancer à sa poursuite – il était certain que l'animal avait tenté de communiquer –, mais il sentit qu'il n'aurait pu parcourir vingt mètres sans tomber d'épuisement. Il le regarda disparaître.

— Non, ce n'est pas un drone. Mais pas un animal non plus. Les Yuweh ont utilisé l'anneau de météorites d'Ophiüs pour édifier Firmajo. Pour récolter la matière première, ils avaient des CMI.

Sureau lui fit part de son étonnement.

— Des Communautés Moléculaires Intelligentes ? Comment es-tu au courant de leur existence ? Personne n'en a jamais vu en action.

— Au cours de nos brefs échanges, les Yuweh nous ont affirmé qu'elles existent. Les CMI se présentent sous la forme de voiles de quelques microns d'épaisseur, qui enveloppent des astéroïdes comme des cocons. Au sein de ces cocons, les CMI extraient tout ce que l'astéroïde contient de métallique. Mais pour assembler cet artefact, les Yuweh ont eu recours à des organismes mécaniques, auto-duplicateurs, dirigés par des IA. Les Yuweh les appellent des biones, des IA incarnées. Ils considèrent les IA comme des êtres vivants, même celles qui ne sont pas douées de conscience.

— Aucune IA n'est douée de conscience, coupa Sureau avec force. Ce sont des machines, des

produits manufacturés. Elles ne sont même pas vivantes... même pas des animaux, qui sont des créations divines elles aussi.

Sous la voix de l'homme, Lemuel sentait affleurer la rigueur, l'intransigeance du dogme. Il se sentait trop faible pour entamer le débat.

— Peu importe. Toujours est-il qu'il n'est pas vraisemblable que les Yuweh aient délibérément éliminé les milliers de machines qui ont modelé Firmajo. Et qui continuent, je jouerais l'exosquelette là-dessus.

— Que dis-tu ?

Lemuel humecta ses lèvres. Sa peau olivâtre d'arcologien, sous les sangles, virait lentement en un bleu d'ecchymose.

— Pour leurs expériences écologiques, les Yuweh ont modelé le paysage en fonction de leurs besoins. Ils ne pouvaient pas attendre l'effet du climat, de l'érosion naturelle ou du magma souterrain. Il leur a fallu une main d'œuvre sur place, une main d'œuvre adaptée aux conditions climatiques.

Sureau donna un coup de menton en direction de l'animal qui venait de disparaître. Après quelques instants d'attention, le planétaire avait pu constater que cette plaine désolée n'était pas morte. Des tas gluants, des stries de limon goudronneux, prouvaient que l'eau avait recouvert cette étendue désolée.

— Cet... animal serait donc un bione ? Comment ce genre de chose a-t-elle pu construire tout cet environnement ? Il en faudrait des milliards comme celui-ci.

— Je l'ignore. Mais si nous avons vraiment affaire à un bione, je suis certain que nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Dès qu'ils furent rentrés dans le module, les premières gouttes s'écrasèrent. Une pluie grise, à l'image de la plaine.

Lemuel grimpa jusqu'au cockpit ; engoncé dans l'exo, cela ne se révéla pas une mince affaire. Il reprit haleine, et tâcha de savoir si les senseurs vidéo avaient enregistré leur atterrissage. Une carte, même approximative, des lieux pourrait les aider à s'orienter.

Peine perdue. Lemuel n'obtint qu'un cliché vague. Des taches floues, discernables en niveaux de gris. Dans le coin inférieur gauche apparaissait l'altitude délivrée par le télémètre : 5560 mètres, en haut d'une colonne de coordonnées qui ne disaient rien à Lemuel.

Il afficha le cliché sur l'anneau de moniteurs, et appela son compagnon :

— Viens voir.

Bruits d'objets bousculés.

— Je suis en train de répertorier les réserves d'eau et les barquettes de nourriture ! Nous en avons pour deux mois. En ce qui concerne l'eau, il faudra trouver quelque chose.

— C'est important. Que vois-tu sur cette photo ?

Les yeux renfoncés de Sureau se réduisirent à des fentes.

— Aucun relief clairement identifiable. Tu crois pouvoir nous guider grâce à ça ?

— Bien sûr que non, répondit Lemuel, un peu énervé par l'ironie sous-jacente. Nous avons atterri environ à cet endroit, en plein milieu... À l'intérieur de cette bande courbe, qui traverse l'écran. Une bande... Les collisions de météorites ont déséquilibré Firmajo. Depuis, elle oscille sur son orbite. Il

y a deux mers. Je pense que nous avons atterri sur une de ces mers. Mais l'eau n'est plus là.

Sureau s'assit à ses côtés. Il tripotait son menton d'un air dubitatif qui amusa Lemuel. Son comportement, peu à peu, se relâchait en sa présence. Il était moins guindé.

— Si l'eau n'est plus là, où est-elle passée ?

— Éjectée de l'autre côté du géo-artefact, sous nos pieds, via le trou percé par une des météorites.

Cette pensée les horrifia tous les deux. Lemuel se força à réfléchir. Le gouffre sur le vide ouvert par le météorite projectile s'était refermé, il en avait la conviction. La pression à la surface de Firmajo était sensiblement la même que celle de l'astéroïde habité, qui correspondait à quatre-vingts pour cent d'une planète terraformée. Le géo-artefact avait perdu de l'atmosphère – mais pas beaucoup. Et la surface n'était pas balayée par des tornades et des cyclones provoqués par une quelconque aspiration. Il faudrait faire des relevés de pression réguliers, afin de vérifier cela.

Un quart d'heure plus tard, l'eau déferla.

CHAPITRE V

Sous gravité, tout devenait compliqué. L'ordonnancement du module, par exemple. Lemuel avait le plus grand mal à se déplacer dans cet espace soudain rétréci. Il lui fallait ne plus penser comme avant. Les plafonds lui étaient désormais inaccessibles. Le seul plan sur lequel il pouvait se mouvoir était le plancher, d'une manière générale tout ce qui se trouvait *sous* lui. D'un autre côté, l'impulsion était plus facile, puisqu'on ne restait jamais longtemps sans appui.

Au vu des réserves de nourriture, il devait se faire opérer par le médikit sans tarder. Si possible aujourd'hui, malgré son état de fatigue.

Il décida de s'en ouvrir à son compagnon, mais celui-ci le devança.

— Viens voir. Je comprends pourquoi le bione ne s'est pas attardé, tout à l'heure.

— Comment ?

Sureau s'était accroupi devant le sas et regardait à l'extérieur. Lemuel le rejoignit.

— La mer l'aurait englouti.

Ainsi, la mer ne s'était pas entièrement vidée. Son niveau moyen avait baissé. Une pellicule d'eau sale de cinq centimètres d'épaisseur les cernait, qui ne cessait de monter. Sureau se dépêcha de fermer la porte étanche car un mince filet s'écoulait à l'intérieur. Il recueillit une goutte sur l'index, la goûta du bout de la langue.

— Il y a des éléments organiques en abondance. C'est de l'eau douce. Et certainement pas potable.

Lemuel arquait les sourcils. De l'eau douce ?

L'arcologien se fit expliquer l'existence, sur certaines planètes, d'océans d'eau salée. Le mécanisme de marée lui était également inconnu. Les marées étaient la conséquence de l'attraction d'une lune sur les océans d'une planète. Celle-là était due à un déséquilibre de la position angulaire. Le géo-artefact était semblable à une cuvette à demi remplie d'eau, dans laquelle on aurait donné un coup de pied. L'eau, à l'intérieur, bougeait par un mouvement de va-et-vient. Tant que Firmajo n'aurait pas retrouvé sa stabilité, la libration produirait ces marées – se conjuguant à la baisse du niveau moyen.

— Le module est doté d'un bloc de recyclage d'eau, dit l'arcologien. Nous n'aurons pas de problème de ce côté-là.

L'unité de recyclage se résumait à un cylindre de céramique isotherme. On n'avait qu'à retirer le couvercle, et faire couler l'eau sur le tampon. Dans le cylindre flottait une racine bulbeuse qui filtrait l'eau de tous ses microbes et ses impuretés. L'eau pure aboutissait dans la partie inférieure, un réceptacle qu'il n'y avait plus qu'à dévisser pour s'en servir comme d'une gourde.

Par le hublot nettoyé, Sureau s'aperçut que la nappe d'eau s'était stabilisée à environ un mètre d'épaisseur. Des clapotements organiques se répercutaient dans l'habitacle, installant un climat oppressant. La nappe n'était pas assez profonde pour les engloutir, ni assez forte pour déstabiliser la masse de l'appareil. Avant la catastrophe, ils auraient sans doute été submergés. Ils avaient eu une chance énorme d'atterrir ici. Un kilomètre plus loin, et la mer les aurait recouverts pour toujours.

Quatre heures après l’atterrissage, l’eau se retira, laissant de nouveaux tas gluants et des traînées limoneuses. De minuscules organismes barbotaient dans des flaques.

Lemuel descendit dans la soute.

— Les drones ne tarderont pas à revenir, cria-t-il. Il y a un problème plus immédiat.

Sureau hocha le menton. Pour la première fois, sa voix trahit de l’inquiétude.

— L’opération de tes jambes... Est-ce si urgent ?

— Nos réserves ne dureront pas éternellement. Quand elles seront épuisées, il faudra bien partir d’ici pour gagner une bordure.

Et plus il patienterait, moins il aurait le courage de tenter l’opération. Celle-ci n’allait pas sans risques, il le savait. Un métabolisme d’arcologien était très différent de celui d’un planétaire... d’un humain ordinaire. Vingt générations de traitement Kavine ne s’effaçaient pas en quelques jours, ni même en quelques semaines. Sur ses os vivaient des colonies de bactéries génétisées qui contribuaient à conserver l’intégrité de son squelette en microgravité ; elles favorisaient l’ostéogenèse, contrôlaient la résorption osseuse, régulaient le cycle phosphocalcique. En gravité, elles s’éliminaient d’elles-mêmes – le processus était déjà entamé –, mais son ossature resterait fragile pendant des mois.

Au cours du voyage, la moindre fracture prendrait des proportions désastreuses. Le médikit pesait au moins cinq cents kilos, ils ne pourraient l’emporter avec eux.

Le médikit possédait sa propre interface, sur sa façade supérieure : un simple écran tactile sur lequel s’affichait un clavier. Pendant les heures qui suivirent, Lemuel se familiarisa avec l’appareil de fabrication yuweh. Il était pleinement opérationnel. Toutes les cartouches de solution acellulaire d’hémoglobine servant de sang de remplacement étaient remplies et congelées.

Il s’endormit dessus.

À son réveil, la mer se retirait à nouveau. Il se joignit à Sureau qui mangeait.

— Je vais explorer le voisinage, annonça le planétaire, tant que la marée est basse. Nous ne sommes qu’à un ou deux kilomètres du rivage, dans une mer ou un océan ovale. Il ne sera pas difficile d’en sortir.

— Et les montagnes ? Il faudra les franchir.

Sureau le regarda d’un œil incrédule, avant d’éclater de rire.

— Ce ne sont pas des montagnes mais un récif de corail, qui serpente à quelques centaines de mètres d’ici, sur des dizaines de kilomètres apparemment. Ce qui explique cet aspect déchiqueté.

Après le repas, il s’attela au médikit. Par bonheur, l’appareil conservait dans sa mémoire une série de programmes. L’un d’eux était adapté au problème de Lemuel : le remodelage complet de ses genoux à la surface articulaire amplifiée. Dans ses flancs, le médikit comportait une unité d’usinage de pièces de nacre plastique capable de produire des rotules sur mesure.

Lemuel donna l’ordre de commencer leur fabrication, lorsque Sureau revint. Ses bottes étaient encroûtées de boue. Il les accrocha à la porte du sas.

— Je suis allé sur le récif. Là-bas, il y a des vasques naturelles qui contiennent des représentants de la faune et de la flore locales. J’ai vu d’autres biones, qui se sont montrés si intéressés par ma personne que j’ai dû les faire déguerpir pour leur éviter de grimper sur mes jambes.

Lemuel répondit par un grognement. Il avait déplié la table escamotable et entreprenait d'ôter l'exosquelette. Sureau l'aida à s'installer sur la table. Le médikit étendit sur lui ses palpes scanners et l'examen préliminaire commença. Une douce torpeur s'empara de lui. Une éternité plus tard, le médikit afficha le bilan, et recommanda de remettre l'opération à plus tard, le sujet manquant de résistance. Lemuel commuta sur le mode d'urgence, permettant de passer outre au diagnostic.

Les rotules de nacre étaient achevées. Il appela Sureau, occupé dans le cockpit. Il préférait que l'homme assiste au début de l'opération, même si tout s'effectuait sans intervention humaine.

— Que va-t-il faire ? demanda Sureau, visiblement mal à l'aise.

— M'ouvrir les genoux et y greffer des rotules artificielles. Pour le reste, je ne sais pas au juste.

Son compagnon pâlisant à vue d'œil, il ajouta :

— Ce sera propre. La perte de sang sera si faible qu'il n'y aura même pas besoin de solution de remplacement. En guise de bistouri, le médikit a des dissecteurs liquides projetant un jet de sérum physiologique stérile sous pression. D'après lui, sa précision atteint le niveau cellulaire. Il va tout de même m'endormir... Je suis certain qu'il n'y aura pas de complication. Normalement, l'exosquelette fonctionne avec une broche d'interface de hanche, mais je m'en passerai.

Sureau se pencha sur l'écran de contrôle.

— Tout est prêt, lut-il. J'autorise l'opération ?

L'arcologien hocha la tête sans hésiter. L'un des tentacules se posa sur son cou et lui injecta un anesthésique. La réalité s'obscurcit.

Dès que Lemuel eut sombré dans l'inconscience, Sureau remonta dans le cockpit. Il ne voulait pas assister à cela. L'idée même des dissecteurs et des manipulateurs épluchant les genoux de son compagnon comme des oignons lui faisait mal aux articulations. Il fit une courte prière pour que l'opération réussisse, faisant ainsi une entorse à la règle nomi selon laquelle une prière n'était pas un marchandage avec Dieu. Du moins sa prière concernait-elle un tiers et non lui-même.

Mais il se rendit compte que c'était bien pour lui-même qu'il priait. Pour que cet incroyant guérisse, qu'il ne le laisse pas seul sur ce continent déraciné, ce monde en perdition. Lors de sa sortie, il s'était surpris à grimacer pour dissimuler un rire intérieur en voyant sa démarche de canard. Il était connu que dans l'espace, la voûte plantaire s'affaissait et faisait les pieds plats. L'exosquelette n'avait pas encore appris à lui éviter ce défaut. Ce rire lui avait comme lavé-l'esprit.

Il s'accorda quatre heures de repos, songeant qu'il faudrait harmoniser leurs périodes de sommeil. Ophius emplissait tout le ciel de sa masse immobile, il n'y avait pas de nuit. Aucune des sept lunes n'était visible, ni aucun autre astre. Outre les marées, l'oscillation du géo-artefact créait bien des aubes et des crépuscules – selon l'extrémité que l'on observait – toutes les dix-neuf heures, mais Firmajo restait orientée vers la naine brune.

Quand il redescendit, l'opération était achevée. Les tentacules avaient réintégré leur matrice. Toujours couché sur le dos, Lemuel ronflait légèrement, la tête tournée de côté. Sa respiration se condensait en buée sur le montant de la table d'opération. L'idée effleura Sureau qu'il pouvait l'abandonner. Qu'était cet homme pour lui ? Personne.

Il sut, avant même que cette idée n'ait été clairement formulée dans son esprit, qu'il ne ferait rien de semblable. La règle nomi n'avait rien à voir là-dedans. Comme tout dogme, elle ne reconnaissait comme pleinement humain que les siens. Mais son caractère s'y opposait. Lemuel avait besoin de lui,

cela lui suffisait.

Sureau jeta un coup d'œil sur l'écran de contrôle du médikit. Les mots OPÉRATION TERMINÉE clignotaient, aucun indicateur n'avait relevé une quelconque irrégularité. Il évita de regarder les genoux recouverts d'une sorte de gaze.

Lemuel s'éveilla à la marée haute. L'alternance du flot devenait leur principal repère temporel.

— J'ai bien dormi, dit-il à Sureau qui apparaissait. On dirait que l'implantation a réussi.

L'autre eut une moue signifiant : « On dirait ».

— Le médikit préconise deux semaines d'immobilisation totale, le temps pour ses agents cicatrisants de faire leur ouvrage. Il te faudra au moins un mois pour récupérer toute ta locomotion.

Sans doute ne la récupérerait-il jamais complètement, ses os resteraient fragiles toute sa vie, mais Sureau ne s'étendit pas là-dessus. Il installa un matelas dans le cockpit, après avoir démonté les sièges de pilotage désormais inutiles. Lemuel était bloqué en bas, il devrait donc le nourrir lui-même.

Au cours de ces deux semaines, Sureau sortit pendant les marées basses. Ils étaient dans une baie semi-circulaire de grande envergure. La rive se trouvait à un demi-kilomètre derrière le récif corallien. Des débris dispersés sur cent cinquante pas prouvaient qu'un raz de marée avait ravagé le récif : l'onde de choc de l'impact d'une météorite dans la mer. Sur une largeur d'une centaine de mètres, la charpente du récif côtier s'était effondrée, dégageant un passage. Sureau l'emprunta, heureux de ne pas avoir à l'escalader. Les arêtes acérées d'un bloc qu'il repoussait de la main gauche lui entaillèrent vilainement la paume. Il dut utiliser le médikit pour se la faire suturer. Il rapportait à Lemuel des spécimens emprisonnés dans des anfractuosités du récif : des anguilles-rubans et des étoiles de mer aux longs doigts féminins, des algues épineuses, des mollusques à carapace de cuir huileux, des vers matelassés, des crêpes renflées aux couleurs chatoyantes.

— Tu as pris cette sorte de méduse à pleines mains, sans protection ? demanda Lemuel en fronçant les sourcils.

— En effet.

— J'ai vu dans un documentaire de téléthèque que les couleurs vives servent à avertir les prédateurs du danger qu'ils encourraient à les attraper ou les manger. Cette règle s'est vérifiée sur à peu près toutes les planètes colonisées. Je croyais que tous les planétaires la connaissaient intuitivement. Tu aurais pu te faire empoisonner.

— C'est vrai, reconnut Sureau après un moment de réflexion. J'aurais pu mourir, te laisser tout seul.

L'arcologien ne parvint pas à réprimer un mouvement d'exaspération.

— Il ne s'agit pas seulement de moi, mais de ta propre survie. Ne confonds pas.

Sureau avait remarqué que l'immobilité forcée de son compagnon dégradait son caractère. Mais il se surprit à hausser le ton.

— Ta survie est liée à la mienne, ne l'oublie pas. Sans moi, que deviendrais-tu ?

— Comment pourrais-je l'oublier, puisque je suis collé ici, pendant que tu te promènes toute la journée dehors ! Personne ne viendra nous chercher, il faut nous en sortir par nous-même, fuir avant l'apocalypse.

— L’apocalypse a déjà eu lieu.

— La situation climatique peut encore empirer. J’ai survécu à la disparition d’Elikale, et j’ai bien l’intention de continuer à survivre. Pour quitter ce monde, il faudra en comprendre le fonctionnement. Est-ce que tu pourras le faire seul ? Aussi, je te retourne ta question : sans moi, que deviendrais-tu ?

De manière insensible, la tension avait monté, et Sureau s’aperçut qu’une veine de colère battait à sa tempe. Il prononça, d’une voix douce mais tranchante :

— Explique-moi donc pour quelle raison tu as survécu à ton clan. Cela demeure un mystère pour moi.

Lemuel ouvrit la bouche, mais se trouva incapable d’émettre aucun son. Fallait-il une raison ? Ce monde étrange lui semblait digne d’intérêt, voilà tout. Digne qu’on tâche d’y survivre, pour l’explorer. Depuis des années, son clan gravitait autour de Firmajo avec l’interdiction formelle de l’aborder, ou même de l’approcher. La fin de son propre monde avait levé le tabou. Il savait que cela ne revêtait aucune signification réelle. Et que cet argument ne serait pas recevable – paraîtrait inconvenant à son interlocuteur.

Les jours qui suivirent, ils s’enfermèrent en eux-mêmes, n’échangeant des paroles que pour des motifs utilitaires. Sureau s’absentait de plus en plus souvent, et Lemuel commença à craindre qu’un jour, l’autre ne revienne pas. Tous les jours, le médikit lui injectait des liquides dans le corps, destinés à faire revenir sa calcémie à un taux acceptable pour un planétaire et à activer des processus anaboliques. Cloué sur la table d’opération, d’où il ne bougeait que pour changer de position afin d’éviter les escarres, il ne pouvait voir à quoi s’occupait son compagnon.

Puis il n’y tint plus, et essaya de renouer le dialogue. Il choisit un terrain neutre. Sureau venait lui apporter sa barquette. Lemuel lui lança :

— Les pirates qui ont commis cela... crois-tu que les Yuweh les ont détruits ?

Sureau haussa les épaules en évitant de le regarder.

— Ils n’ont pas besoin d’être détruits. Moi aussi j’y ai réfléchi. S’ils ont échoué, alors ils sont vaincus. Il a sûrement fallu l’alliance de trois ou quatre économies planétaires pour que ce projet se réalise. D’énormes capitaux ont été investis, des pouvoirs se sont endettés. Mais rien ne prouve qu’ils aient failli. Tout prouve le contraire. Nous avons eu la malchance de nous trouver là au mauvais moment.

— Et nous sommes arrivés sur ce monde yuweh avec nos microbes. Nous l’avons infecté. Les Yuweh ne vont-ils pas essayer de nous éliminer, comme des virus indésirables ?

— Tu m’as laissé entendre que les Yuweh avaient un culte de la vie, assez incompréhensible à mon sens puisque Firmajo est une construction humaine, et que par conséquent nulle âme ne l’habite. D’après ce que tu m’as dit, les Yuweh ne dérogeront pas à leur règle.

— En tout cas, ils ne se sont pas manifestés jusqu’à présent.

Lemuel avait peut-être été optimiste à leur sujet. Les terraformeurs yuweh ne leur devaient rien. En quel honneur dépenseraient-ils du temps et du carburant pour venir les arracher à ce monde ?

Peut-être précisément pour le préserver de toute influence extérieure. Et si les naufragés poursuivaient l’œuvre de destruction entamée malgré eux, les Yuweh viendraient peut-être les déloger... Outre l’impossibilité physique d’une telle entreprise, la seule pensée de porter atteinte à ce monde en perdition lui donna la nausée. Ceux qui avaient provoqué cette catastrophe écologique

étaient des monstres : tel était ce que lui soufflait le fantôme de sa conscience collective. Leur conception de la vie le dégoûtait. Se comparer à eux l'avilissait.

Bientôt, le médikit estima que la rééducation de Lemuel pouvait commencer. Pour le jeune homme, elle s'apparentait plutôt à une convalescence. Il enfila ses jambes ankylosées dans l'exosquelette. L'appareil était programmé pour diminuer peu à peu son soutien musculaire. Il avait l'impression de marcher sur des hauts talons. Très vite, des souffrances l'élancèrent aux articulations. Il craignit que la pression sur les extrémités de ses os graviporteurs ne finisse par les écraser – c'était du moins la sensation pénible qu'il ressentait à l'intérieur de son corps. Mais il avait retrouvé sa bonne humeur : il n'avait plus à subir sa dépendance à l'égard d'autrui.

Sureau observait ses progrès avec curiosité.

D'ici quelques jours, ils pourraient envisager de partir.

CHAPITRE VI

Le module constituait le dernier vestige de l'existence d'Elikale. L'abandonner était à la fois une délivrance et un déchirement. Tel était le prix à payer, et la décision de Lemuel était irrévocable.

Les préparatifs durèrent deux jours. Lemuel passa en revue tout ce qui était capable de les aider dans leur voyage. Déployés, les sacs de couchage à bords velcro faisaient des couvertures indéchirables. Le module était doté d'un laser de découpage dans un de ses bras manipulateurs, mais même s'il n'avait pas été endommagé lors de l'atterrissage, sans énergie il ne servait à rien. À l'intérieur, il n'y avait aucun outil susceptible d'être converti en arme. Lemuel démontra le recycleur d'eau, qui fonctionnait sans source d'énergie. Il ne savait combien de temps durerait la racine filtrante. Ils entassèrent autant de barquettes de nourriture qu'ils purent dans un grand sac, que Lemuel – ou plutôt l'exosquelette – n'aurait aucun mal à porter. Les batteries avaient une autonomie de plusieurs semaines, à condition de la débrancher complètement pendant les heures de sommeil. Ensuite, il lui faudrait l'abandonner.

Peu à peu, Lemuel se faisait à la gravité. Les brèves périodes de vertige, au réveil, avaient disparu. Cependant, il n'avait jamais pensé que ses oreilles constitueraient une gêne pour dormir. Du côté où sa tête reposait, l'oreille s'écrasait et il devait se retourner sans cesse. D'autres inconvénients mineurs l'obligeaient à lutter constamment contre cette pesanteur.

Lemuel enveloppa les pieds de l'exo dans des sacs en plastique, puis ils partirent dès que la marée le permit. Sureau ferma le sas avec soin. Ils n'avaient pas fait cent mètres que l'arcologien se retourna, afin de graver cette image dans sa mémoire. L'appareil affaissé sur un côté, embourbé. La vase, la pluie occasionnelle et les déchets portés par le vent avaient souillé ses flancs. Ce n'était plus qu'une épave.

— Le passage dans le récif nous permettra de rejoindre le bord, dit Sureau. Ensuite, où irons-nous ?

Lemuel tourna le regard vers la mer – dont l'horizon était une ligne droite argentée, un peu tremblotante –, puis le ciel.

— Les bandes nuageuses d'Ophius nous serviront de repère. La largeur de Firmajo est alignée sur ces bandes. En se contentant de les suivre, on tombera sur la bordure... dans mille cinq cents kilomètres. Pour le moment, nous n'avons qu'à rallier la côte, et la suivre.

Sureau répéta cette distance, comme s'il l'appréciait physiquement, du bout des lèvres. Mille cinq cents kilomètres jusqu'à la bordure. Il n'avait pas imaginé que le géo-artefact fût si vaste. Près de dix millions de kilomètres carrés, avait dit Lemuel tantôt... Et qu'y avait-il, sur les bordures ?

— Le paysage se rehausse en contreforts infranchissables, expliqua Lemuel, rêveur. Des lieues et des lieues de hauteur. Les bordures sont inaccessibles. Les limites de l'atmosphère, rien de moins. Tu te rends compte ? Dans ces montagnes d'enceinte résident les générateurs de champ de confinement atmosphérique, et les stabilisateurs d'albédo. Ce doit être un spectacle formidable.

— Mais alors, comment pourrions-nous nous échapper ?

Il y avait quelque chose d'enfantin dans cette question, comme s'il s'en remettait à l'arcologien –

mais il n'en avait absolument pas conscience. Lemuel se surprit plus encore à apprécier le sentiment d'importance qu'il pouvait en retirer.

— Les Yuweh ou leurs IA nous en ont parlé une ou deux fois. Nos échanges avec eux ont toujours été très restreints, mais quelquefois, sans raison, ils livrent certaines informations qu'ils doivent considérer comme non sensibles. Il existe un Centre de Planification, quelque part sur une bordure, un vaste complexe de contrôle climatique. Les enceintes de bordures sont creuses : les générateurs et les stabilisateurs, ainsi que de gigantesques entrepôts par où transitent les matériaux bruts fournis par les arcologies sous contrat comme la mienne. Il y a forcément des spatioports. Et des passages pour y accéder.

— Tes renseignements ne sont pas plus précis ? Ne m'as-tu pas affirmé qu'il y a des hommes sur cette terre ?

Lemuel assura le sac à son épaule. Des paquets de boue collante alourdissaient les plastiques enveloppant les pieds de l'exosquelette.

— Cela me reviendra, le temps venu.

Une manière de lui rappeler son utilité.

Ils se mirent en route, dépassèrent la barrière de corail aux couleurs ternes. Sans eau pour la recouvrir, les petits organismes qui la composaient agonisaient. Chaque teinte représentait une espèce particulière abritée par le corail. Bientôt, toutes les couleurs seraient éteintes, ne laissant plus qu'une muraille d'un gris rocheux. Lemuel éprouva de la peine devant la disparition de la diversité. Un pan de beauté s'était évanoui pour toujours.

Ils marchaient en silence. Au-dessus de leur tête, des oiseaux noirs faisaient des cercles. À l'aide d'une canne, Sureau sondait la boue tous les trois pas.

Le module n'était plus visible à présent. La côte s'étendait à perte de vue, ligne brisée d'une netteté trahissant sa nature artificielle. Un semis de crevettes orangées se débattait dans la vase, comme des graines refusant de s'enfoncer. Derrière la plage de largeur inégale, une pente remontait doucement en prairies parsemées de bois. Plus loin, les bois se rapprochaient pour se fondre en une forêt dense. Des cris d'animaux montaient du couvert, en une cacophonie étouffée.

Tout le littoral portait les séquelles du tsunami consécutif à l'impact météoritique. Des poissons morts parsemaient la plage, dans un état de pourrissement avancé. De petits rongeurs aux longues dents jaunes couraient de l'un à l'autre. Des rats-couteaux, les baptisa Lemuel en se disant qu'il faudrait s'en méfier au cours de leurs haltes. À certains endroits, un tapis gluant d'un pied d'épaisseur exhalait une épouvantable odeur d'œuf pourri qui les obligeait à faire un large détour : une ancienne prairie d'algues vertes, découvertes par le repli de la mer.

La rangée d'arbres frontalière avait été fauchée comme par le souffle d'une explosion. Leur tronc était semblable à de la peau de serpent, leurs feuilles gorgées d'eau avaient éclaté. Ils gisaient, alignés les uns contre les autres. Des créatures efflorescentes évoquant des anémones de mer s'étaient agglutinées sur leurs racines mises à nu. Elles se rétractèrent dans leur tube à l'approche des deux hommes – et les tubes eux-mêmes se tordirent pour ramper hors de portée, comme des vers. La grève était un sable jaunâtre et grossier. Lemuel s'accroupit au pied d'un arbre déraciné suintant une sève chaude, qui faisait jaunir l'herbe à son contact. Il passa un quart d'heure à enlever la boue accumulée. Pouvait-elle détériorer, d'une manière ou d'une autre, les articulations ou les espèces de pains de plastique servant de muscles ? Il espérait que non. Heureusement, marcher ne requérait que peu

d'énergie : il n'avait rien à craindre de ce côté-là pour le moment.

Alors qu'il se redressait, il aperçut un bione qui le lorgnait de loin, posté sur ses quatre membres postérieurs. Il appartenait à la même espèce que le premier auquel ils avaient eu affaire, à l'exception des pattes qui n'étaient pas évasées. Lemuel le héla :

— Eh toi, à la carapace rouillée !

Les yeux globuleux du bione roulèrent plusieurs fois – puis il fila.

Là encore, l'arcologien ne chercha pas à le retenir.

— Il m'est arrivé d'en voir une bande, raconta Sureau. Ils se sont tous dressés sur leurs pattes de derrière, m'ont fixé pendant plusieurs minutes de leurs yeux à facettes.

— Que leur as-tu dit ?

Sureau considéra son compagnon sans comprendre.

— Leur dire quoi ? Ce sont des IA incarnées, voyons. Elles n'ont pas de conscience, leurs pensées ne leur sont pas naturelles. Il n'y a rien d'humain dans leurs yeux bio-électroniques. Ce ne sont que d'anciens outils, devenus des éléments d'expérimentation. Ce ne sont pas des sujets, mais des objets purement fonctionnels.

Lemuel n'ignorait pas que la plupart des religions avaient fait de la cybernétique une science maudite. Le culte nomi en faisait manifestement partie.

— Les Yuweh leur ont laissé une certaine individualité. Je n'ai vu que deux biones, jusqu'à maintenant. De la même espèce, et pourtant ils sont différents. Pas seulement dans leur aspect, mais dans leur caractère – celui-là était plus peureux que le premier.

Sureau donna un coup de pied dans un bloc de sable aggloméré.

— Qu'est-ce que cela change ? Les biones se comportent *comme s'ils* pensaient, rien de plus.

Lemuel ébaucha un geste d'agacement, non contre Sureau mais contre lui-même. Il était en train de s'échauffer : ils n'allaient pas refaire le sempiternel procès des IA, tout de même... Tout le monde savait qu'elles émulaient les comportements intelligents sans pour autant reproduire le fonctionnement correspondant de leurs créateurs. Elles étaient des êtres à part, qui ne pouvaient pas être comparées mais devaient être considérées dans leur propre perspective. C'était lui qui perdait son sang-froid, alors qu'il considérait la position adverse comme extrême. De quel côté était la violence, dans cette discussion ?

— Ils réagissent comme s'ils pensaient, dis-tu. Qu'importe alors s'ils ne le font pas réellement ? Il suffit de faire comme s'ils pensaient.

— Mais ils ne pensent pas, ils ne sont même pas vraiment vivants. Je ne me contente pas d'une illusion d'esprit.

— Une vieille histoire pourrait s'appliquer à notre cas. Sur une planète où la monnaie métallique a encore lieu, un vendeur de poulets grillés ouvert sur la rue essaie de faire payer à un mendiant le délicieux fumet de ses poulets. Le mendiant ne veut pas payer, puisqu'il n'a fait que respirer cet air embaumé, qui ne l'a pas nourri. Mais il a profité du poulet, aussi doit-il payer : telle est la position du marchand. On fait appel à un juge itinérant de passage. Le juge demande au mendiant une pièce de monnaie, et un verre vide. Le mendiant s'exécute. Le juge fait tinter la pièce contre le verre, en disant : « Écoute bien, vendeur. Te voilà payé. »

Sureau ne fit aucun commentaire. L'arcologien ne se donna pas la peine d'expliciter la fable ; il sentait qu'il ne le convaincrail pas de la conscience embryonnaire des IA. Il n'en était même pas sûr lui-même. Les IA avaient différents degrés de conscience, et cette conscience n'était susceptible d'être comparée à celle des hommes que sous certains aspects. Des IA yuwehsi s'assemblaient en agrégats intelligents, qui n'avaient pas d'équivalent dans l'expérience humaine. Comment évaluer celle des biones ? Lemuel ne pouvait se défendre d'une attirance envers ces êtres artificiels, basée non sur des points communs mais au contraire sur leurs différences. Il avait envie de communiquer. Et il sentait aussi qu'il le fallait. Les biones étaient ce qu'il y avait de plus proche des concepteurs de ce monde étrange. S'il pouvait correspondre avec eux, il aurait une chance d'apprendre des choses sur ce monde.

Ils continuèrent à longer le rivage, mais Lemuel s'épuisait vite. La marche cloquait la plante de ses pieds d'ampoules. Ses reins surtout semblaient servir d'accumulateurs de douleur. Ne voulant pas se plaindre, il souffrait en silence. La plage se resserra. Le terrain se rehaussait pour former une falaise de quarante mètres de hauteur, assez abrupte. Grimper ne fatiguait pas Lemuel, dont l'exosquelette fournissait l'excédent d'effort. Mais Sureau commença à souffler, et il dut ralentir.

En bas, la mer revenait à toute vitesse, recouvrant la plaine de boue.

Depuis une dizaine de minutes, ils approchaient d'une éminence. Peu à peu, celle-ci se précisa, et l'excitation gagna les deux hommes. Cela ressemblait à un bâtiment. De plus près, cela s'avéra trop petit : c'était un monolithe d'un mètre soixante-quinze de haut pour deux mètres de côté, en forme de losange. Ses coins étaient tronqués. Sa matière, d'un noir vitreux, avait l'air de crever le sol : probablement le matériau de construction de l'artefact. Une sorte de composé carbonique extrêmement résistant. Quelle était son utilité, s'il en avait une ? Celle de borne ? Lemuel tapa dessus, cela rendit un son dur et plein. Pas de machinerie à l'intérieur. Seuls des lambeaux de mousse bleue parvenaient à s'y accrocher, avec difficulté. Après avoir tourné autour, après que Sureau eut grimpé dessus afin de vérifier qu'il n'y avait pas de passage, ils décidèrent de s'octroyer une pause. Le mystère du Losange, ainsi que le baptisa Sureau, pouvait attendre. Plus tard, ils en découvrirent d'autres, disposés sans ordre apparent.

Lemuel déploya une couverture puisée dans le sac, s'assit et coupa le contact de l'exo par une commande à la ceinture. Les muscles de plastique strié se détendirent.

Oubliant la pulsation douloureuse de ses pieds, il s'abîma dans la contemplation du panorama qui se déroulait sous ses yeux. La mer lui apparaissait enfin dans son ampleur, et sa force élémentaire le faisait paraître minuscule. Tant d'eau réunie en un même espace, si vaste... Combien de réservoirs en impesanteur aurait-il fallu pour la remplir ? La tête lui en tournait.

Au loin, des cohortes de nuages roulaient vers l'horizon, d'un bleu pâle drapé de rose. Les bandes colorées de l'immense globe d'Ophius les marbraient de jaune et d'orangé. C'était donc cela, un horizon, même s'il n'avait pas l'arrondi révélateur d'une planète. Sureau le trouvait concave, surélevé. Probablement était-il influencé par son monde natal, car Lemuel ne percevait pour sa part aucune courbure.

La mer semblait d'huile. La météorite avait dû s'abattre – ou plutôt s'élever, puisqu'elle avait crevé le plateau continental sous-marin, traversé les épaisseurs liquide puis atmosphérique – à des centaines de kilomètres de là. Peut-être n'avait-elle pas eu la force de s'élever si haut et était-elle retombée au fond de la mer. Une bonne part de sa masse s'était certainement vaporisée ou liquéfiée au moment de l'impact ; des résidus métalliques devaient parsemer le fond de l'océan sous forme de

nodules, à des dizaines de kilomètres à la ronde... s'ils n'avaient pas été entraînés dans le vortex créé par le percement du sous-sol. Une partie de la mer s'était échappée dans l'espace : la mer, même à son plus haut degré de marée, n'atteignait pas son niveau antérieur. Des milliards de tonnes d'eau manquaient, modifiant la masse globale de l'artefact. L'orbite s'en était ressentie, et expliquait l'albédo, qui créait les aubes et les crépuscules. Des changements climatiques étaient à craindre. Ils en avaient déjà eu un aperçu.

— Attends-moi, dit Sureau en se levant.

Avant que Lemuel ait eu le temps de tourner la tête dans sa direction, il courait vers le bois proche. Quelques minutes plus tard, il était de retour, une plante déracinée à la main. Il la déposa à ses pieds, à la manière d'une offrande précieuse.

— Saint-Nom ! Regarde ça. Du bachic ! Une plante de ma planète.

Lemuel considéra sans émotion le buisson à baies noires semblables à des olives, dont les feuilles n'étaient pas plus grandes que l'ongle du pouce. Le genre de plante que l'on trouve sur n'importe quelle planète. Il préféra se taire, acquiesçant du chef.

Le bione peureux ne tarda pas à réapparaître. Il tourna autour de leur position, tout en gardant ses distances. Cette attitude enfantine fit rire Lemuel. Et lui donna une idée.

Sureau s'était reposé. Il fit mine de partir quand il aperçut le bione à son tour.

— Tiens, il est encore là. Que veut-il, à la fin ?

— Je porte un exosquelette. Sans doute me prend-il pour un bione.

Il avait prononcé ces paroles en matière de plaisanterie, mais peut-être avait-il mis le doigt sans le vouloir sur la vérité. Il désirait entrer en communication avec le bione, et la curiosité de ce dernier dénotait un esprit particulier. Il lui fallait capter son attention.

Cela n'intéressait pas Sureau outre mesure, qui se remit en route. Il calculait tout haut le temps nécessaire pour rejoindre une bordure, en supposant qu'ils parcourent quinze kilomètres par jour. Il ne fallait pas escompter davantage, à cause de la lenteur de l'exosquelette de rééducation... Il s'arrêta, en proie au découragement.

— Si long... Trois mois, c'est une éternité. Sans compter qu'à la bordure, il faudra trouver le moyen de se sortir de là.

— Le temps joue en notre faveur, assura Lemuel pour l'apaiser. Possible que les Yuweh nous repèrent avant la fin du voyage.

— Peut-être aurions-nous dû rester dans le module, en attendant.

Son compagnon ne répondit pas. Depuis qu'il avait pris la décision de partir, quelque chose s'était éveillé, comme un vieux gène réactivé. L'esprit de découverte. Il avait envie d'aller cogner le front contre la muraille au bout de cet horizon écrasé... ou de tomber dans le vide, comme dans ces légendes primitivistes où l'on pensait que les mondes étaient plats.

Mais pas de rester dans le module, à attendre un hypothétique secours.

Il ramassa un bâton, et ils redescendirent sur la plage par un effondrement de la falaise. Le bione les suivait toujours. À l'aide du bâton, Lemuel marqua dans le sable une grille carrée, de trois cases de côté. Il traça une croix dans la case du milieu. C'était un jeu d'enfants, dont le but était d'aligner trois croix ou trois ronds. Sur Elikale il portait le nom *d'oxo*, sur d'autres arcologies le *tic-tac-toe* ;

il y avait probablement autant d'appellations que de combinaisons de jeu possibles. Vingt mètres plus loin, il dessina une aire vide, reproduisit la croix, ajouta un rond dans le coin inférieur gauche. Le bione observait, intéressé. Il comprenait que la démonstration lui était destinée. Lemuel reconstitua une partie, où les ronds gagnaient. Puis une autre, dans laquelle c'étaient les croix qui l'emportaient.

— Que cherches-tu à faire ? demandait Sureau, vaguement réticent.

De loin, le bione trottinait sur ses six pattes. Sa démarche n'avait rien de celle d'un quelconque insecte : elle était plus élégante. Alors qu'à la première partie, il avait évalué chaque coup, il n'avait plus besoin à présent d'y jeter qu'un coup d'œil.

— Le jeu est le meilleur moyen que j'aie trouvé pour établir un dialogue. J'ignore s'il parle notre langue, mais si j'arrive à le faire jouer, c'est qu'il aura compris plusieurs choses par lui-même : qu'il y a deux adversaires qui jouent alternativement et qui connaissent la position de toutes les pièces et de ce que chacun peut faire. Ce qui induit qu'il a une conscience qui dépasse l'envie et la sensation.

Sureau réfléchit un moment avant de répondre.

— Tu ne me prouves rien. Pour gagner, une représentation détaillée du monde ou des sentiments est inutile. Un simple programme suffit. Ton bione apprend à répéter les comportements avantageux et à éviter les réactions pénalisantes, rien de plus.

Lemuel eut envie de dire que le principal de l'activité humaine consistait précisément à cela, mais il savait que ce genre de provocation n'aboutirait à rien.

— Rien n'oblige ce bione à jouer, fit-il seulement remarquer.

Il n'y avait ni soir ni matin. Les deux hommes avaient convenu de respecter le rythme des dix-neuf heures de Firmajo. Une brise tiède soufflait en permanence. Lorsque le crépuscule rosit l'horizon, ils s'arrêtèrent dans la lisière d'herbe rase séparant la plage de l'intérieur des terres. Le bione peureux approcha. Un corps aplati de blatte, en deux segments seulement, sur lequel se greffaient trois courtes paires de pattes à trois articulations, une paire d'yeux mobiles métalliques et une bouche dépourvue de mandibules apparentes. Ses pattes inférieures avaient des extrémités opposables lui permettant de saisir des objets. Un organisme simplifié, doté d'un système de perception limité. Il voyait et entendait, mais n'avait certainement pas de goût ou de sens tactile. « Caresser ne servira à rien », songea Lemuel de manière incongrue.

— Il est peut-être dangereux, fit remarquer Sureau. S'il perd, il pourrait essayer de nous agresser.

Lemuel secoua la tête, riant en son for intérieur de la prudence excessive de son compagnon.

— Je suis sûr que non. Les IA ne sont pas agressives. Les IA militaires ont été interdites et supprimées il y a deux siècles... Elles devenaient folles, très vite incontrôlables. Toutes les histoires de survivance que l'on trouve sur les canaux publics des téléthèques ne sont que des légendes. Les Yuweh n'auraient pas introduit sur leur monde des IA dévoyées.

Il esquaissa dans le sable une nouvelle partie, en la laissant à dessein inachevée. Toute crainte parut quitter le bione qui s'approcha à deux mètres à peine. Lemuel recula. Le bione traça une croix au moyen de sa patte avant gauche. Il ne courut pas se mettre à l'abri lorsque l'homme avança à nouveau pour jouer. Il y eut match nul. Lemuel effaça l'aire, en dessina une autre à côté. La partie ne dura que deux minutes, le bione gagna. Ses pattes postérieures cliquetèrent les unes contre les autres. Un message pour dire que le jeu ne l'intéressait plus, estima Lemuel.

— Est-ce qu’il fait partie d’un groupe, à ton avis ? dit celui-ci.

Installé en tailleur sur la couverture, son compagnon avait déballé de quoi manger. D’une pression de l’index il enflamma la pastille chauffante d’une barquette de nourriture.

— Je l’ignore, bâilla-t-il. Nous avons rencontré des biones solitaires, et des hordes. Je suppose qu’il y en a de plusieurs sortes.

— Tout comme les humains, fit Lemuel avec une pointe de malice dans la voix.

— Je n’ai rien dit de tel, contra Sureau qui ne désarmait jamais. Des machines spécialisées sont toujours des machines.

Lemuel convint qu’il avait raison sur ce point, mais il s’abstint de relever que les biones étaient des êtres vivants. La réponse de son compagnon aurait été la même que pour l’intelligence : ce n’est pas parce qu’une créature artificielle présente toutes les caractéristiques que l’on attribue aux organismes vivants qu’on doit admettre qu’elle est vivante.

Au lieu de cela, Lemuel prit son bâton, et traça sur le sol un damier. Pour figurer les cases noires, il faisait de petits monticules. Le bione parut nettement plus intéressé que par le tic-tac-toe, trop simpliste. L’homme se leva, alla chercher des cailloux pâles et foncés sur la plage, susceptibles de faire office de pions. Il les plaça, et commença à jouer. Il s’estimait assez bon joueur, pour un arcologien – et les arcologiens étaient connus pour leur goût du jeu. Sureau s’en désintéressa vite. Il s’allongea et s’endormit.

Le besoin irrésistible de sommeil rattrapa Lemuel à mi-jeu. Le temps était gris, mais ne menaçait pas de dégénérer en pluie. Il s’étendit sur la couverture aux côtés de Sureau, en rabattit un pan sur sa figure pour se protéger de la luminosité ambiante. Un avantage de l’absence de nuit était que la température ne tombait pas.

Un instant plus tard, il dormait profondément.

Quelque chose le secouait aux épaules. Lemuel changea de position avec force grognements. La couverture glissa, le forçant à papilloter des paupières. Il bâilla :

— Que se passe-t-il ?

La voix de Sureau retentit à ses oreilles.

— Réveille-toi. Ton petit ami est revenu, et il a ramené de la compagnie.

CHAPITRE VII

Ce fut moins ce qu'il avait dit que le ton coloré d'inquiétude qui éveilla tout à fait Lemuel. Il se redressa sur un coude.

Il y en avait une soixantaine, ce qui formait un groupe plutôt étendu.

— Si tu as voulu attirer leur attention, ajouta Sureau, c'est réussi. Quand je me suis réveillé, ils étaient là. Que veulent-ils, à ton avis ?

— J'ai ma petite idée là-dessus, bâilla Lemuel. Au moins, ils ont eu la délicatesse de respecter notre sommeil.

Il n'avait pas l'intention d'en dire plus car la faim le tenaillait. L'important était qu'il fussent là. L'exosquelette s'alluma lorsqu'il se redressa. Son ronronnement fit frémir les rangées de biones déployées sur l'herbe en demi-cercle. Des sifflements cadencés fusèrent à toute vitesse.

Des courbatures imprégnaient ses muscles de douleurs lancinantes, lui donnant l'impression d'avoir passé la nuit à courir. Il se prépara à manger, se sentant épié par des dizaines de paires d'yeux métalliques. Il surprit des gestes inconscients de nervosité de la part de son compagnon. Celui-ci retenait ses mouvements, comme en face de bêtes sauvages qu'il ne faut pas affoler. Il n'y avait pourtant pas de quoi avoir peur, il en était persuadé. Les biones ne manifestaient d'ailleurs aucune hostilité à leur égard... seulement des signes d'impatience. Ils attendaient que l'un des deux humains se décide à entamer une partie. Au fond, se dit Lemuel, ils fonctionnaient à l'image des humains : par le plaisir. Ils avaient plaisir à jouer.

C'était une troupe hétéroclite. Les biones avaient une constitution commune – un corps aplati, trois paires de pattes et un tout petit crâne. À y regarder de plus près, on remarquait vite des différences de formes – dans les pattes, la tête –, de couleur et d'allure qui interdisaient de les confondre. L'un avait quatre yeux disposés sur un crâne disproportionné, un autre des pattes deux fois plus longues. Certains s'étaient badigeonné le corps de teintes vertes ou rouges. Cela indiquait-il une structure sociale, ou simplement une volonté de s'individualiser ?

— Bon, marmonna-t-il. Je vais leur donner ce qu'ils veulent.

Il poursuivit la partie entamée la veille, jusqu'à être certain qu'ils avaient compris les règles. Puis il arrêta. Nouveau concert de sifflements.

— Qu'espères-tu gagner à jouer avec eux ? s'impatienta Sureau au bout d'un moment. Nous ne devrions pas nous en occuper, et nous remettre en route.

L'arcologien s'efforça au calme.

— Les IA aiment résoudre des problèmes. C'est un de leurs... disons, atavismes. Elles aiment les jeux. Peut-être que les premières IA créées il y a des siècles ont servi de partenaires de jeux aux hommes de cette époque.

« Ce que je veux, martela-t-il, c'est introduire chez ces biones la notion d'enjeu, pour qu'ils nous aident.

L'un des biones s'approcha au bord du damier, en face de Lemuel. Il ne manifestait aucune crainte.

— /Jou-/er, énonça-t-il d'une voix monocorde.

— Pardon ?

Il avait prononcé ce mot de façon automatique.

— /Jou-er, répéta le bione. /Je /dé-sire /jou-er.

Sureau s'agita, dans le dos de Lemuel.

— En voilà un qui parle... Comment as-tu su que le bione peureux appartenait à une horde, et qu'il y en aurait un qui connaîtrait notre langage ?

— Je n'avais pas prévu cette éventualité. J'ai accroché le bione peureux avec le jeu. Il était inévitable qu'il en parle. Qu'il y en ait un qui connaisse notre langue facilitera les choses, cela m'évitera d'apprendre la leur. Ça signifie qu'ils ont été en contact avec des êtres humains. Ils pourront peut-être nous conduire jusqu'à eux.

Tout en parlant, il continuait de fixer le bione parleur. Ce dernier déplaça un pion, en se haussant sur ses pattes pour ne pas déranger les autres pièces. Lemuel s'accroupit et joua à son tour.

— Pendant que je jouais avec le bione, nous parlions ensemble. Il a dû considérer que nous faisons équipe. Pour comprendre les informations que nous étions en train de nous échanger et augmenter ainsi ses chances de gagner contre moi, il lui fallait un interprète.

Lemuel progressa d'une dizaine de coups dans la partie, puis s'arrêta. Il avait l'avantage. Il s'éclaircit la voix et déclara :

— Je ne joue plus.

— /Je : : désire-jouer.

Son dialogue, peu à peu, s'affinait, mais il conservait une voix dénuée d'intonations. Lemuel se racla une nouvelle fois la gorge.

— Je désire poser des questions.

Le bione se tourna vers ses congénères. S'ensuivit un court conciliabule, au terme duquel le bione déclara :

— /Accord. /Une question /pour un coup.

Lemuel hocha la tête. Il joua.

— Qui vous a appris notre langage ?

Le bione prit un pion adverse. La tactique menée par Lemuel depuis quelques minutes n'allait pas tarder à porter ses fruits. Il estimait l'emporter en une vingtaine de coups.

— /Des intelligences biologiques (comme toi-devant-moi // différentes de toi-devant-moi)

— Des Yuweh ?

Lemuel s'aperçut qu'il n'avait pas joué. Il réitéra sa question après s'être exécuté.

— /Je ne connais pas /ce nom. /Spécifiez.

Un nouveau coup.

— Ces créatures ont-elles la même apparence que nous ?

— /Même constitution biologique. /Matière et forme [—> leurs vêtements] /sont différentes. /Ils ne

jouent pas.

Au fur et à mesure des tours, Lemuel apprit que ces hommes étaient natifs du géo-artefact. Il s'agissait bien de la colonie humaine implantée par les Yuweh. Cela faisait six cents rotations d'Ophius que les biones ne les avaient rencontrés : approximativement vingt ans, calcula Lemuel, considérant qu'un jour ophiusien correspondait à douze jours de vingt-cinq heures sur Firmajo. Les humains avaient été nomades, tout au début, puis ils s'étaient fixés sur une bordure – celle vers laquelle ils se dirigeaient en ce moment.

— Espérons que le fameux Centre de Planification ne soit pas loin de cette colonie, intervint Sureau.

— Ce que nous venons d'apprendre est plutôt encourageant, releva Lemuel. Le but se précise.

La victoire ne faisait plus de doute, mais il n'acheva pas tout de suite la partie, afin de pouvoir poser d'autres questions. Le bione ne savait pas à quoi servaient les Losanges de quartz plein. Son vocabulaire était très étendu. Il éprouvait des difficultés à prononcer certains mots, mais la pratique effacerait cela. Les IA assimilaient plus vite que les êtres humains. Les biones avaient des noms qui les différenciaient, malheureusement ceux-ci n'étaient pas traduisibles.

Sureau voulait se remettre en route sans tarder. Lemuel s'adressa au bione interprète pour le mettre au courant de leurs intentions.

— /Atteindre /la bordure /est un sous-problème, répondit le bione. —> /Quel est /le problème-racine ?

— Nous voulons partir de votre monde. Nous serions heureux de votre compagnie. Je pourrais vous apprendre d'autres jeux, quand vous aurez maîtrisé celui-là.

— /Combien y a-t-il /d'autres /jeux // façons de jouer ?

— Aussi longtemps que vous nous guiderez pour trouver le trajet optimal jusqu'à la bordure des humains, je vous en découvrirai de nouveaux.

Le bione parut satisfait de la réponse. Ce qui ne fut pas le cas de Sureau. Ses lèvres se réduisirent à un pli.

— Je ne suis pas d'avis de nous encombrer de cette troupe. En quoi nous aideraient-ils ?

Lemuel haussa les épaules.

— Une catastrophe a eu lieu, nous aurons sûrement à faire face à des difficultés. Eux connaissent le terrain. Ils nous ont déjà livré de précieux renseignements, je ne veux pas me passer de leur appui le cas échéant.

Sureau rougit de colère.

— Tu ne diriges pas cette expédition. Il faut que nous soyons tous les deux d'accord pour ce genre de décision.

Lemuel se montra surpris de cet accès de rage.

— Rien ne t'empêche de les ignorer, répliqua-t-il sèchement. Quand je serai à court de jeux, je te demanderai de me parler de ceux de ton monde.

— Hors de question ! Sur Mavrin, le jeu est réservé aux enfants de moins de douze ans. Après, l'action de jouer est considérée comme sacrilège.

L'espace d'un instant, cette affirmation désarçonna Lemuel. Il n'avait jamais imaginé que le jeu puisse être répréhensible. Sur les arcologies, il se révélait au contraire une condition d'équilibre indispensable. Sureau n'avait jamais mentionné son aversion du jeu devant lui. Il comprenait à présent son manque d'enthousiasme pour ce moyen d'entrer en contact.

— Nous ne sommes pas sur Mavrin, plaïda-t-il, mais sur un monde où les normes humaines n'ont jamais eu force de loi. Qui t'en voudra si tu assouplis quelque peu tes principes ?

Sureau se raidit encore plus.

— Moi-même. Les principes que je défends sont universels, puisqu'ils sont le reflet d'une vérité dans laquelle le temps et l'espace s'abolissent. Ils sont justes, et doivent s'appliquer partout.

Lemuel avait espéré qu'au contact de l'étrangeté, la morale de son compagnon s'assouplirait. Il n'en était rien, et une certaine déception mêlée d'irritation le poussa à s'exclamer :

— Rien ne nous oblige à rester ensemble.

Sureau le regarda de travers.

— Tu resterais seul ?

— Je ne serai pas seul. Les biones ont l'air décidés à nous accompagner, et je ne veux pas me passer de leur aide.

Sureau n'avait pas tort. Ce n'était pas d'aide dont il avait besoin, mais de communiquer. Paradoxalement, il se trouvait plus à l'aise pour discuter avec eux, qui n'étaient pas humains, qu'avec Sureau. Il n'ignorait pas le danger d'un tel désir. Non pour lui mais pour les biones eux-mêmes. Il n'avait pas le droit d'interférer dans l'évolution de cette espèce, même si elle était artificielle. L'amener à utiliser son langage, c'était la conditionner à percevoir le monde d'une certaine manière, alors qu'elle avait la sienne propre. Il ne pouvait s'en ouvrir au planétaire. Pour ce dernier, la façon qu'avaient les biones de concevoir le monde n'existait pas : ce n'était qu'une illusion.

— Comment peux-tu me comparer à eux ? siffla Sureau avec tout le mépris dont il était capable.

Puis il soupira.

— J'accepte ton choix, bien que je ne sois pas d'accord.

Ils se mirent en marche. En une journée, ils franchissaient une quinzaine de kilomètres. Sureau s'enferma dans le silence aussi solidement que dans ses convictions – ou Lemuel dans son exosquelette, ce qui permit à ce dernier de s'absorber dans la contemplation du paysage. La végétation prenait d'étranges tournures, avec des plantes flétrissant sans raison apparente, au voisinage de véritables explosions végétales. Le terrain devenait accidenté. Le ciel tourmenté creva à plusieurs reprises, les arrosant d'une pluie acide. Ils se réfugiaient dans les sous-bois d'arbres-serpents en attendant que cela passe. Après la pluie, les herbes cassaient sous leurs pas. Sur les instances de Sureau, ils demeuraient néanmoins en lisière : Firmajo n'avait pas été conçue pour la colonisation humaine, et le planétaire craignait les bêtes sauvages. À leur départ, il avait regretté de ne pas disposer d'arme pour se défendre.

Les biones avaient confirmé l'existence de fauves qui pourraient s'en prendre à eux. Sureau s'était récrié :

— Pourquoi les Yuweh ont-ils implanté des nuisibles sur ce monde ? La terraformation est faite pour les colons.

Le mot de nuisible était inconnu à Lemuel, le planétaire dut le lui expliquer. Leurs visions ne concordaient pas.

— Ce monde n’a pas été fait pour nous, arguait Lemuel. Dans un écosystème les nuisibles n’existent pas. Ou bien ce seraient justement les colons, en voulant utiliser ce biotope à leurs fins.

L’autre haussa les épaules.

— C’est ainsi que Dieu nous a créés. Tu tiens un discours de primitiviste : ces colons qui abandonnent les avant-postes pour s’enfoncer dans la jungle, sous des prétextes soi-disant religieux. Il n’y a rien de répréhensible à vouloir exploiter la nature, cette règle fait partie des textes canoniques nomis et de pratiquement toutes les religions majeures : l’univers a été mis à la disposition de l’Homme pour qu’il en tire profit. Mais je peux comprendre la position des Yuweh, même si je ne l’approuve pas.

Son ton définitif dissuada Lemuel de répondre qu’il ne comprendrait certainement jamais la position des Yuweh. Ceux-ci ne s’étendaient pas sur leurs motivations. D’ailleurs, sur les territoires vierges sous la juridiction des multimondiales, il n’y avait pas de ligne de partage nette entre exploitation et exploration.

Des plantes globuleuses envahissaient peu à peu le paysage, mais les pluies acides les faisaient peler. Des animaux à fourrure vermeille fuyaient à leur approche. Lemuel discutait avec le bione interprète. De telles pluies étaient inconnues dans leur mémoire. Jusqu’à quand remontaient leurs souvenirs ? demandait le jeune homme qui voulait évaluer leur connaissance du monde. Avaient-ils assisté à la création de Firmajo ? Le bione répondait par la négative mais il y avait une question que se posaient tous les biones : une catastrophe venait d’avoir lieu, et cela correspondait à l’apparition des deux hommes. Lemuel pouvait-il l’éclairer sur ce lien ?

— Pour que je te réponde, il faudra que tu m’apprennes un jeu à ton tour, plaisanta Lemuel. Mais je peux t’affirmer que nous ne sommes pas responsables de cette catastrophe. Nous en sommes les victimes.

La question supposait que les biones se préoccupaient du futur, non seulement du leur mais du monde qui les environnait. Cette constatation émut Lemuel.

L’autre lui apprit qu’un clan de biones avait péri dans le raz de marée qui avait ravagé la côte. Puis, la mer avait baissé, des nuages denses avaient masqué le ciel et de curieux phénomènes avaient eu lieu.

Les biones acceptèrent de leur construire des abris pentus pour se protéger de la pluie, en échange d’un nouveau jeu : les échecs. Ils tissaient des algues avec des herbes cassantes. L’un d’eux mit au point un système de chauffage en utilisant la sève d’arbre-serpent, aussi chaude que du sang. Il prévint les deux hommes d’éviter d’entrer en contact avec la sève urticante.

Certains biones paraissaient plus doués que les autres pour le jeu. Ceux-là manifestaient le plus d’intérêt pour leur quête.

Deux jours plus tard, la plupart des biones savaient parler le langage humain.

Le soir, les biones jouaient entre eux au iago et aux échecs, tandis que Lemuel, pendant une demi-heure, sacrifiait au massage des cuisses et des mollets. Ses genoux ne gardaient aucune séquelle apparente de sa récente opération. Il avait découvert une grosse fleur aqueuse aux pétales entortillés en forme de tubes, dont il pressait le suc alcoolisé sur ses jambes. Sureau l’avait mis en garde contre

les méfaits de l'alcool. L'influence panislamique sur la religion nomi proscrivait l'usage des drogues et de l'alcool. Mais l'arcologien n'était pas porté sur la boisson. Il essaya une fois, mais la cohérence de ses pensées s'en trouva altérée, tandis que son élocution devenait pâteuse. Cela le fit dormir, et au réveil sa tête le cognait.

Après le massage, il jouait aux échecs et au jeu de go avec les plus forts.

Peu à peu, il avait forgé sa théorie. Les jeux de stratégie impliquaient une planification, une recherche intérieure qui induisait une auto-amélioration des capacités de raisonnement, de perception, de mémoire. Ce que cherchait toute IA – l'atavisme des biones : le perfectionnement perpétuel des facultés intellectuelles. Les Yuweh qui avaient créé les biones originels les avaient dotés d'une large liberté d'évolution, de sorte qu'ils puissent atteindre les performances d'une IA de niveau 2 ou 3 sur l'échelle de Sprit qui en comptait neuf. Puis ils les avaient lâchés sur le géo-artefact, avec pour mission de le paysager. En échange, ils accroîtraient leur niveau d'abstraction.

Le globe d'Ophius avait fait une révolution sur lui-même (Lemuel reconnaissait une gigantesque tempête en forme d'œil, à pupille de méthane) mais ses relations avec Sureau ne s'amélioraient pas. Leurs échanges se limitaient au strict minimum. Il ne montrait pas d'antipathie envers les biones, se contentant la plupart du temps de faire comme s'ils n'existaient pas. Les biones en avaient pris leur parti, et traitaient directement avec Lemuel. Souvent, ils lui posaient des questions sur la nature du cataclysme. Leur champ de perception mentale ne s'étendait pas au-delà du géo-artefact, mais ils essayaient d'accroître leur connaissance du monde. Ils savaient qu'Ophius était un globe de gaz géant, une étoile avortée mais dispensant tout de même un peu de chaleur et un peu de lumière. Firmajo gravitait sur une orbite équatoriale orientée d'est en ouest, dans le sens inverse de la rotation des bandes nuageuses qui défilaient en une douzaine de jours. Leur cosmologie s'arrêtait là. Dans leur mémoire collective, aucune météorite n'avait jamais crevé le plafond céleste.

L'arcologien leur raconta d'où il venait. Aucun bione ne remit en cause ses affirmations, mais il n'était pas sûr que beaucoup lui accordaient toute leur confiance.

Il prenait plaisir à discuter avec eux, s'efforçait de parler avec simplicité, en évitant les ellipses et les images. Ils s'exprimaient toutefois parfaitement, bien que dans un registre quasi exclusivement fonctionnel. Ils étaient courtois, manifestant une curieuse susceptibilité quand leurs capacités intellectuelles étaient en jeu. Ils ne se montraient guère sensibles aux histoires inventées. Aux histoires humaines en tout cas. Les adapter à des biones n'avait pas de sens. Lemuel n'insista pas. Que Sureau en déduise ce qu'il veuille.

Peu à peu, le jeune homme saisissait ce qui sous-tendait la cohérence du groupe de biones. Elle se fondait sur le partage d'informations ou de réflexions. Le possesseur de l'information la plus intéressante bénéficiait d'un prestige accru au sein du groupe. Lemuel n'avait pas remarqué une quelconque hiérarchie, mais certains biones "parlaient" plus que d'autres. Ce partage obéissait à un principe de plaisir, le plaisir de la connaissance, qui augmentait leur qualité d'appréhension du monde. Sur ces deux piliers, partage et plaisir, se définissaient tous les rapports des biones entre eux ; ces rapports conjuguait coopération et lutte. Pouvait-on appeler cela une société ? Dans leur échelle de valeurs, les deux humains devaient avoir une cote appréciable. C'était sans doute la raison pour laquelle les biones non joueurs restaient avec eux. Tant que Lemuel communiquerait avec eux, ils continueraient à l'accompagner. Il ne pouvait les contraindre d'aucune façon... et n'en avait nulle envie.

Ils établirent un campement près d'une forêt devenue un cimetière d'arbres. La brise charriait de lourds nuages de cendres, et attisait parfois des tisons incrustés dans les troncs noircis, les animant brièvement de dizaines d'yeux rougeoyants. Ils avaient pris la précaution de se mettre sous le vent. Lemuel avait assisté à d'autres dérèglements sans cause apparente. Deux jours auparavant, des crabes nains avaient envahi la plage, si nombreux qu'ils se montaient les uns sur les autres. La troupe s'était réfugiée dans un bois, en attendant que la vague cliquetante soit passée. Il n'y avait rien à redouter des crabes nains, qui ne se nourrissaient que de choses mortes aux dires du bione interprète. C'était toute la machinerie écologique qui avait des ratés. Bientôt, tous ces crabes nés de façon prématurée agoniseraient, lésant l'écosystème.

Lemuel se coucha avant Sureau. L'état de son exosquelette le tracassait, l'empêchant de sombrer dans le sommeil. Plusieurs fois, le pied gauche s'était bloqué au niveau de la cheville, allumant des lampes d'alerte à sa ceinture. Une défaillance s'était produite, un problème évoquant un faux contact. Lemuel espérait que l'appareil tiendrait jusqu'à l'épuisement des réserves d'énergie. Celles-ci baissaient avec régularité.

De plus, une chaîne montagneuse se profilait depuis quelques jours. Ses sommets couronnés de blanc crevaient haut l'horizon. La platitude du géo-artefact l'avait fondue dans la toile de fond du paysage, mais elle ne cessait de grossir et ses contreforts tapissés de forêts commençaient à incurver l'horizon. Ils devraient franchir cet obstacle, et les biones interrogés à ce sujet ne montraient guère d'entrain, au point que Lemuel songea qu'ils finiraient peut-être par désertier. Aucun engagement ne les liait avec les humains, sinon la curiosité qu'ils inspiraient et l'intérêt porté sur les jeux.

Il songeait aussi à autre chose. Des biones à longues pattes, que Sureau appelait les Véloces, avaient repéré une masse énorme, échouée dans une baie à quatre heures de marche.

Il se tourna sur le côté afin de soulager sa poitrine, aperçut Sureau qui entraînait l'interprète derrière une dune, à l'orée d'un bois d'arbres-serpents. Que faisait-il donc ? Lemuel se redressa sans bruit et les y suivit, en restant caché. Le début de la conversation lui avait échappé, mais il était aisé à reconstituer. L'homme posait des questions au bione à voix basse.

— Que représentons-nous, humains, pour vous qui êtes des machines ?

— /De nouveaux objets /pouvant être interprétés.

— Et vous, comment vous définissez-vous ?

— /La question /est trop vague.

— En tant qu'espèce.

— /Notre espèce a /des composants carboniques d'origine artificielle. /Elle se divise en /quatre grands groupes de spéciation. /La composition [—> nos organes] est...

— Non, je veux dire... Quelle est votre perception de vous-même dans le monde ?

Le bione réfléchissait, parfaitement immobile. Puis il frémit, indiquant qu'il avait trouvé une solution.

— /Nous interagissons /avec le milieu. //Nous interagissons /avec nous-mêmes.

Lemuel bougea, faisant remuer une branche. Il se redressa, confus de son indiscretion.

— Cela signifie qu'ils évoluent, tout simplement. Interagir avec l'extérieur, c'est une définition du vivant, non ?

Le planétaire ne parut pas surpris de son irruption. Dardant ses prunelles noires dans les yeux bleus de son vis-à-vis, il secoua le chef.

— Pas de la conscience. La vraie conscience est inspirée par Dieu, il n’y a pas de réelle différence entre croire et penser.

L’arcologien soutint son regard sans ciller, mais s’abstint de répondre. Les convictions de Sureau le hérissaient, sa façon de rejeter hors de sa perception tout ce qui ne correspondait pas à sa définition de l’homme. Cependant il aurait été bien en peine de définir, lui, la conscience. Tout ce qu’il pouvait affirmer, c’était qu’il avait affaire à des êtres dotés d’un certain degré d’intelligence et de conscience de soi.

— Désolé d’avoir perturbé ton entretien, se contenta-t-il de dire.

Sureau eut un geste exprimant qu’il en avait fini.

— De toute façon j’ai l’impression, en parlant avec ces biones, de jouer aux dames avec des pièces d’échecs. Des pans entiers de leur logique m’échappent.

Pourquoi cela ne te pose-t-il aucun problème, à toi ? fit-il, imperceptiblement radouci.

Le bione interprète avait cessé de s’intéresser à la conversation. Tout cela devait lui paraître trop abstrait. Il rejoignit ses congénères en trotinant. Lemuel le suivit des yeux, pensif.

— On dirait que tu as toujours à l’esprit ce qu’ils sont. Je ne me pose pas ce genre de question. Peu importe leur nature, qu’ils aient ou non une métaphysique. Ils existent, et peuvent nous aider. Le reste... Pourquoi ne pas les considérer comme des animaux familiers ?

Son compagnon acquiesça. L’idée lui convenait. Le ressentiment de Lemuel s’envola d’un seul coup.

Il retourna se coucher.

Le lendemain, une découverte devait changer le cours de leur voyage.

CHAPITRE VIII

L'approche de l'île flottante ne se fit pas sans mal.

Elle s'était échouée à l'entrée de la baie, sur un récif de corail branchu, affleurant à marée haute. Les marées ne parvenaient pas à la désenclaver. Le tsunami, ici, avait frappé la côte de plein fouet, avec une violence inouïe. Des galets avaient formé un talus sur lequel ils marchaient. Au sein de la baie, la boue était si collante et si épaisse que les biones refusèrent de s'y aventurer. Lemuel en avait jusqu'à la taille, et il sentait l'exo protester contre la résistance à ses mouvements. À cause de son obstination, ses réserves d'énergie s'épuisaient, mais il voulait tout de même voir sur place ce qu'il pouvait en tirer. Le peu que lui en avaient dit les biones avait aiguisé sa curiosité.

Sureau restait sur le talus, à trois cents mètres de là. Il avait prévenu Lemuel que si la marée le surprenait avant son retour, elle le prendrait au piège et le noierait sans lui laisser une chance.

Une heure fut nécessaire pour atteindre les abords de la masse, d'un ovale approximatif. La vase chuintait sous chacun de ses pas avec des bruits de succion. Les excroissances de polypes formaient une étrange forêt pétrifiée surmontant la barrière calcaire, immenses champs de statues grossières constituant un bestiaire fantastique.

Il se dégageait de l'amas végétal un mélange d'odeurs si fortes qu'il craignit un instant de saigner du nez. L'île offrait un aspect composite de longs filaments mous, de racines enchevêtrées formant une base relativement plane de trois mètres d'épaisseur. Un sol s'était formé sur sa face supérieure, sur lequel poussaient des mousses efflorescentes, des herbes duveteuses et quelques arbustes. Audessous, les filaments émergés de la boue étaient noirs et racornis. Une odeur de fumier en émanait. Des grappes de crabes nains grouillaient, se repaissant de sa décomposition.

Elle était assez vaste pour supporter deux ou trois cents hommes. L'une de ses extrémités s'était encastrée dans le récif, qui formait une digue naturelle. Déchirée sur cinq ou six mètres, elle laissait entrevoir une architecture étrange de voûtes cartilagineuses et de blocs spongieux, avec des poches végétales crevées qui avaient dû faire office de boudins de flottaison. Environ un tiers de l'île commençait à pourrir.

Lemuel essayait de trouver un passage dans le récif lorsque le pied gauche de l'exosquelette rendit l'âme. Le muscle extenseur de cheville se rigidifia en une seconde. Lemuel oscilla, manquant tomber – ce fut la résistance de la vase qui retint sa chute assez longtemps pour permettre aux servos de l'appareil de réagir. Lemuel jura intérieurement : ce n'était pas le moment ni l'endroit d'une panne. Sureau avait raison, le danger de traîner ici n'était pas imaginaire. Il opéra un mouvement de retraite. La vase ne gardait qu'une trace fugace de son passage.

Alors qu'il s'apprêtait à revenir sur ses pas, il aperçut Sureau qui trépignait sur la plage en moulinant des bras. L'île l'empêchait de voir au-delà du récif mais il comprit tout de suite : l'eau reflua. Il n'avait pas le temps de s'en retourner, la marée le rattraperait vite, le recouvrirait jusqu'aux cheveux.

Il n'y avait qu'une chose à faire : grimper sur l'île en attendant que la marée passe. À présent, il percevait le bruit des vagues brisées sur le récif. Celui-ci formait un barrage qui ne résisterait pas

longtemps à la montée des eaux.

Ses mains agrippaient les racines. Elles étaient gluantes, et ses doigts glissaient sans parvenir à s'accrocher. La vase l'aspirait par le bas, agissant comme une ventouse. Lemuel se força à ne pas céder à la panique. Il avait encore le temps... Des poignées de filaments morts lui restaient entre les mains. Le sol de l'île lui paraissait inaccessible. Il parvint à soulever un pied, à l'insérer entre deux racines du soubassement assez solides pour y prendre appui. Puis à plonger ses bras dans l'entrelacs de racines supérieures. Il bloqua sa respiration et tira... mais ses bras ne supportaient pas son poids additionné à celui de l'exo. Ils lâchèrent prise. Derrière la muraille corallienne, l'eau s'accumulait. Des ruisseaux s'écoulaient par des créneaux naturels, mais bientôt le flot tout entier déborderait et l'emporterait.

Lemuel entrevit sa fin – bien que, bizarrement, aucun sentiment de panique ne le paralyse.

« Jamais je n'arriverai à grimper, il ne me reste que quelques secondes avant d'être englouti ! »

Il entreprit de se défaire du harnais de poitrine. Ses doigts englués par les filaments glissaient sur les sangles. Au bout d'une éternité, il parvint enfin à se libérer. Pour les jambes, ce fut l'affaire d'un instant. De l'autre côté de l'île, un grondement liquide s'amplifia – puis l'île elle-même fut repoussée d'une dizaine de centimètres.

Le jeune homme n'avait jamais marché sans l'exo, et voilà qu'il devait escalader ces racines... Un jeu d'enfant, pour n'importe qui né sous gravité. L'espace d'un instant, il se demanda si ses genoux n'allaient pas plier vers l'avant.

Un obstacle les en empêchait.

Une nappe d'eau de deux pieds se ruait vers lui. Mû par l'instinct de survie, Lemuel se hissa sans trop savoir comment. Il se retrouva allongé, le cœur battant la chamade, tandis que sous ses pieds, l'eau bouillonnait. Sous la poussée, l'île se déporta de plusieurs coudées. L'exosquelette orthopédique disparut complètement dans l'eau trouble. Une minute de plus, songea-t-il avec un frisson rétrospectif, et il aurait été submergé lui aussi.

Il se mit debout avec précaution. L'impression causée par sa nouvelle configuration articulaire était assez désagréable – mais il lui faudrait vivre avec.

Il se retourna vers Sureau qui lui criait quelque chose. Lemuel le salua comiquement en s'inclinant jusqu'à terre. Dans l'espoir de l'apercevoir, des biones s'étaient grimpé sur le dos, en une colonne oscillante.

Ne trouvant plus rien à faire, il s'assit en tailleur. La gravité accumulait son sang dans les jambes. L'exosquelette était doté d'un mécanisme qui aidait à faire refluer le sang vers le haut. Désormais, il lui faudrait s'en passer. Il observa le ciel, remarqua les grands oiseaux triangulaires volant très haut. Vu la distance, leur envergure devait dépasser les cinquante mètres au minimum... peut-être le double. Lemuel espéra que, s'ils étaient carnivores, ils resteraient en altitude.

Quand la marée se retira, il n'eut qu'à revenir sur la plage. Il ne restait plus trace d'exosquelette. Il était trop tôt pour s'en séparer, et il avait espéré le négocier avec les biones – mais ce qui était fait était fait. Lemuel aurait été incapable de déterminer sa place exacte de toute façon.

Le programme de rééducation avait été accompli aux deux tiers, de sorte que la distance à parcourir jusqu'à la plage ne l'épuisa pas. Lemuel en conçut une grande satisfaction. Il pouvait se débrouiller sur ce monde, sans l'aide de prothèses. Il avait appris à marcher sur la terre ferme, une

sensation jusque-là inconnue – mais surtout, il avait conquis sa liberté.

En se retirant, la mer abandonnait des paquets d’algues bleues, quelques poissons dans des bras morts, des calmars qui s’étouffaient de vase. Lemuel pataugeait en essayant de rester indifférent à leur agonie.

Il rejoignit la berge, grimpa le talus de galets. À son grand étonnement, il se sentait en pleine forme.

— Bon sang, tu es couvert de boue, lui lança Sureau sur un ton de reproche. Ton expédition était stupide, elle n’a servi à rien... sinon à perdre ta moitié d’exosquelette.

Lemuel ignore l’acrimonie.

— Alors, ce n’est qu’une moitié de perte. L’expédition a été très utile au contraire. Je marche sans exo, tu as vu ! Et puis, cette île flottante va nous permettre de passer cela.

D’un coup de menton, il désigna la chaîne montagneuse qui se dressait, leur barrant l’horizon. Sureau ne comprenait pas.

— Quel rapport entre cette masse pourrissante et la montagne ?

— Ne vois-tu pas le temps que vont nous faire perdre ces montagnes ? Elles s’élèvent à plus de trois mille mètres, et plongent dans la mer de sorte qu’il est impossible de les contourner. Je ne sais pas si, avec mes jambes encore faibles, j’arriverai à les franchir. En utilisant l’île, nous n’aurons pas à faire d’escalade.

Sureau ouvrait des yeux ronds.

— Tu comptes réellement remettre à flot cette chose ?

C’en était trop pour lui.

— C’est toi qui m’as entraîné dans cette folie... Par le Saint-Nom, je suis aussi responsable que toi. J’aurais dû te dissuader de nous faire atterrir sur ce monde maudit, où les hommes n’ont pas leur place. Les Yuweh ont voulu jouer aux Vangk...

Lemuel avait mésestimé le délabrement moral de son compagnon, et sa tirade le prit par surprise.

— Mais il ne sert à rien de se lamenter, conclut Sureau.

— Bien dit. Ton dieu peut te venir en aide. N’est-ce pas dans ses attributions ?

Sureau le fustigea du regard.

— Ne plaisante pas avec ça. Mon dieu est le dieu de toute vie... disons, de toute vie naturelle.

Il faisait allusion aux biones, et Lemuel ne se demanda plus quel était le statut des clones, ou de ces animaux superintelligents, tels les singes-parleurs de Savranlee. La vie ignorait les limites : cette règle ne faisait pas partie du dogme nomi. Mais l’entreprendre là-dessus ne servait à rien, bien au contraire. Sureau s’accrochait à sa religion comme à une bouée de sauvetage. Il y avait, sous l’intransigeance de son compagnon, un message de détresse, d’incompréhension devant l’inconnu. L’amener à douter – et Lemuel n’était pas certain du tout d’en être capable – équivalait à lui plonger la tête sous l’eau. L’arcologien ne s’en sentait pas le courage.

Il fallut tous les talents de Lemuel pour le convaincre, mais la principale opposition à son projet provint des biones eux-mêmes. Ils avancèrent toutes sortes de raisons pour le dissuader de partir. Lemuel et Sureau comprirent qu’en réalité, ils ne voulaient pas se séparer de leurs compagnons

humains. Cette attitude perturba Sureau. Les biones faisaient montre d'affection – un sentiment noble, d'après lui.

— /Vous ne réussirez pas à /libérer l'île /du récif, arguait l'ancien interprète.

— Je l'ai vue de près, contra l'arcologien. On n'arrivera pas à la faire bouger telle quelle, c'est vrai. Mais on peut toujours essayer de se séparer de la partie coincée. J'aurai besoin de toi, Sureau. Tout seul je suis trop faible.

Tandis que le planétaire acquiesçait d'un battement de paupières, Lemuel se tourna vers les biones.

— Nous devons vous laisser. Cela me peine, vos caquetages me manqueront. Mais l'île est le plus sûr moyen pour nous d'arriver à bon port.

L'interprète le fixa une longue demi-minute. Des biones discutèrent dans leur langage strident, incompréhensible.

— /Nous voulons jouer. /Si tu nous apprends d'autres jeux /—> nous vous aiderons à partir.

— Vous ne pouvez pas nous aider. Et puis, je n'ai pas d'autres jeux à vous apprendre. Vous avez encore des progrès à faire au jeu de go.

— /Tu peux nous transporter —> /jusqu'à l'île sur un traîneau. /Il y a beaucoup de fibres à couper. / (Tout seuls) /il vous faudra des jours pour tout couper.

Sureau mit une main sur l'épaule de Lemuel. Il lui glissa à l'oreille :

— Il a raison. Seuls, nous nous épuiserons en vain.

— Je n'ai plus de jeux de stratégie à leur offrir en échange de leur aide, murmura Lemuel. Es-tu prêt à leur en apprendre un ?

Sureau secoua la tête, indiquant qu'il ne dérogerait pas à ses principes. Cela ne surprit pas Lemuel, bien qu'il en éprouvât un bref regret. Peut-être pourrait-il leur en inventer un... mais il n'avait pas de capacités créatrices pour cela.

— /Nous désirons autre chose.

Lemuel pivota vers le bione interprète, étonné.

— Vous voulez autre chose qu'un jeu ?

Le bione fit aller la capsule céphalique lui servant de crâne d'avant en arrière, mimant l'attitude humaine du « oui ».

— /L'un de nous /fera partie de votre voyage.

Il avait dit cela tout d'une traite.

— Vous voulez... nous accompagner, c'est ça ? Mais pourquoi ?

Le regard noir de Sureau passait alternativement de son compagnon au bione.

— Je crois savoir pourquoi... Pour accroître votre expérience du monde, n'est-ce pas : augmenter votre perception. Accomplir votre destin, d'une certaine manière.

— /Exact.

— Je n'y comprends rien, maugréa Sureau. Parfois, je me dis que tu as le cerveau d'un bione au lieu de celui d'un homme.

Lemuel éclata de rire.

— Et pourquoi pas ? Peut-être que ce décor qui n’a pas été conçu pour des êtres humains n’inspire guère d’émotions humaines, mais tout autre chose. Il y a sûrement quelque chose à y gagner. Il m’intéresse de plus en plus. En ce sens, je suis comme nos amis.

Il s’adressa au bione.

— Si nous acceptons votre marché, qui vous garantira que nous n’abandonnerons pas votre représentant, une fois en mer ?

L’interprète répondit sans délai de réflexion.

— /Jeu : : de mots. /Nous prenons /le risque.

*

* *

Les biones se chargèrent de la fabrication de deux traîneaux, sur lesquels ils s’entassèrent en se cramponnant les uns aux autres. Outre le sac de provisions, Sureau hérita du plus lourd des traîneaux. La marée avait encore des heures avant de remonter. La traversée de la baie s’effectua toutefois en un temps record.

Les biones se mirent au travail sans tarder. Usant de leurs pattes antérieures leur servant de membres effecteurs, ils grignotèrent des pans entiers de l’île, à l’instar de ces nanorobots de chirurgie capables de trancher un membre malade cellule par cellule. Des lambeaux de tissus végétaux tombaient en contrebas ainsi que de la peau morte. Très vite, Lemuel comprit que cela ne suffirait pas.

Le bione interprète vint le trouver : lui aussi en était arrivé à cette conclusion. L’île était trop pesante. Il fallait éliminer les racines de soubassement, et défricher la plus grande partie de sa surface afin de diminuer sa charge. Sureau et Lemuel découperaient les racines.

Lemuel fronça les narines de dégoût anticipé. Mais la déforestation lui paraissait, pour ces petits êtres, une tâche impossible.

L’un des biones trouva la solution : avec la sève des arbres-serpents, ils pourraient défolier l’île. Une couche fine badigeonnée sur le sol ferait l’affaire.

En deux heures à peine, les biones avaient trouvé un moyen d’acheminer la quantité suffisante de sève, et de la répandre. Regroupés dans un coin, chacun attendait les premiers résultats. La mousse s’était tout de suite dissoute, l’herbe n’avait pas tardé à se courber et à changer de couleur. Très vite, les deux ou trois centimètres d’humus s’écoulèrent en goudron le long du bord, arrosant la barrière corallienne. Un arbre pencha soudain, suivi des autres. Les racines mises à nu étaient attaquées. Lemuel et Sureau firent rouler les troncs par-dessus bord. L’île s’allégeait.

— La deuxième marée ne va plus tarder maintenant, annonça Lemuel. Il vous faut partir. Avez-vous choisi celui qui doit partir avec nous ?

Un bione s’avança. Lemuel l’avait surnommé le Claudiqueur, bien qu’il ne boitât pas, à cause d’une patte en moins – probablement arrachée par un rat-couteau : les biones ne se battaient pas entre eux, du moins pas à sa connaissance. Il l’avait déjà remarqué pour sa carapace peinte en jaune, témoignant du souci qu’avaient certains biones de leur apparence, et sa curiosité gratuite. C’était lui qui avait eu l’idée d’utiliser la sève d’arbre-serpent.

— /Je pars.

Lemuel se demanda si le bione s'était imposé, ou bien si le choix avait été fait en commun. Probablement un peu des deux ; leurs modes de pensée lui restaient encore pour l'essentiel étrangers, malgré ce que pensait Sureau sur ses capacités à les comprendre.

Ils ramenèrent les biones sur le rivage. Ces derniers s'éloignèrent sans prendre la peine de leur souhaiter bon voyage. Aucun ne se retourna, et Lemuel, qui avait partagé de nombreuses discussions avec la plupart d'entre eux, en fut mortifié.

— Ils ignorent la pratique des adieux, fit remarquer Sureau avec un large sourire.

Lemuel se força à lui rendre son sourire.

— Manifestement...

La marée arrivait. Les deux hommes se dépêchèrent de regagner l'île. Le Claudiqueur s'était posté au milieu et attendait, juché sur ses trois pattes de derrière. L'eau montant, l'île s'arracha de son lit de boue. La stratégie des biones avait fonctionné : allégée de sa couche végétale, l'île surnageait. Lemuel eut des craintes concernant sa stabilité, vite écartées : l'avoir mutilée n'avait pas altéré sa flottaison. Le sol accusait seulement une légère inclinaison, insignifiante par rapport à celle du module.

Un large sourire éclairait la face ronde de l'arcologien. Une furieuse envie de courir tenaillait ses « nouvelles jambes ».

— On bouge, et la direction est bonne. Nous quittons la baie... Bientôt nous serons en pleine mer.

Sureau s'assit sur le bord, les pieds battant au ras des flots. Le visage plus allongé que jamais, il regardait sans le voir le récif qui s'éloignait. L'eau clapotait entre les racines.

— Et alors ? maugréa-t-il. Nous n'avons rien pour nous propulser. Le courant nous entraînera où bon lui semblera. Dans le sens opposé à notre direction si cela lui chante.

— Et alors..., répéta Lemuel en inspirant un bon coup. Alors, cap sur l'aventure !

CHAPITRE IX

Après deux jours de croisière, Lemuel commençait à ressentir les mêmes doutes que Sureau quant à la viabilité de leur moyen de transport. L'île avait souffert de son échouage et de son enlèvement prolongé. Des ballonnets flotteurs devenus poreux s'étaient imprégnés de vase et s'emplissaient d'eau, comme de vieux réservoirs au fond pourri. D'autres explosaient, répandant une odeur de levure qui stagnait de longues minutes avant de se dissiper. À chaque éclatement, l'île se déportait. Le sol surplombait de trois pieds à peine la surface des flots. Lemuel n'avait aucune idée avec quoi les calfater. D'ailleurs, ils ne disposaient d'aucun matériau pour le faire.

Le premier jour, il estima la profondeur de la mer en laissant tomber des cailloux emprisonnés dans les racines sous-marines, et en comptant mentalement le temps qu'il lui fallait pour toucher le fond. La transparence de l'eau le lui permettait jusqu'à une vingtaine de mètres. Les fonds se coloraient de tapis d'algues rouges, bleues ou vertes. Des bancs d'animaux marins – poissons, hydres, vers matelassés – y projetaient leurs ombres mouvantes, qui poursuivaient des araignées de mer aux carapaces extravagantes. Des coquilles flottantes par où sortaient des filaments dérivait entre deux eaux. Comme sur terre, les reliefs paraissaient le produit d'une activité artificielle : un plateau s'étendant aussi loin que portait le regard, devant ou derrière. Comme sur terre, des Losanges – ces monolithes pleins, construits dans le matériau de construction de Firmajo – s'érigaient dans un apparent hasard. Plus bas, la lumière ne pénétrait pas et l'on ne voyait plus rien.

Pendant une heure, ils « survolèrent » des algues laminaires aussi hautes que des immeubles de dix étages.

Le courant les poussait toujours au large, vers un amoncellement de nuages blancs descendant vers la surface, tel un champignon renversé qui tournait sur lui-même. Sureau y discerna un sombre présage.

— Ces nuages tournent comme un cyclone. Pourrait-il s'agir du lieu d'impact ?

Lemuel haussait les épaules sans répondre. Les nuages n'avaient pas l'air aspirés, mais le centre de cette colonne évasée, montant jusqu'en haut du ciel, demeurait opaque. Il n'aimait pas penser à cela. Toute la journée du second jour, il se creusa la tête pour savoir comment modifier le cap de leur esquif. Il n'avait pas songé à doter le radeau naturel d'une voile. Leurs deux couvertures mises bout à bout n'offraient pas une surface suffisante. Ils manquaient de matériel.

Il s'en ouvrit au Claudiqueur.

— /Pour obtenir une poussée, /il suffit de crever les ballonnets les plus fermentés, /en dessous.

Lemuel eut un rire bref.

— Les ballonnets nous maintiennent à flot. L'île coulera quand il n'y en aura plus. En les crevant, nous nous condamnerons progressivement.

— /Inexact. /Les ballonnets centraux continueront à supporter le poids de l'île. /Nous pourrons utiliser les ballonnets / => tant que la ligne [de flottaison] restera au-dessus de l'eau. /Tous les ballonnets /finiront par éclater.

Le Claudiqueur avait raison. L'explosion de tous les flotteurs était inéluctable, sans doute cela faisait-il partie du cycle de vie de cette créature composite. Et s'ils pouvaient déclencher ces explosions à volonté, dans la direction qu'ils souhaitaient ? Il acquit vite la certitude qu'un tel contrôle était impossible.

Au cours des deux jours suivants, Lemuel nota que le comportement de Sureau envers le bione se modifiait, se faisant plus amical – ou plutôt, moins froid. Cela tenait d'abord à une volonté de composer : ils étaient bloqués ensemble sur ce radeau, et le planétaire n'avait d'autre choix que de supporter ses deux compagnons. Tant pis. Mais un comportement forcé pouvait entraîner des sentiments qui n'en étaient pas moins sincères.

Le troisième jour, un point noir se décrocha du ciel.

Quatre heures auparavant, le bione avait signalé qu'un courant d'eau chaude les avait capturés, les déportant vers le pôle sud géographique, à l'opposé de leur destination. Les deux hommes étaient sur le qui-vive.

Ce fut Sureau qui donna l'alerte.

— Un objet volant approche !

Lemuel sortit de sa rêverie. Il se mit debout, s'arrachant une pointe de douleur des genoux.

— Quel objet ?

— Là... Il se précise. Sa forme évoque un delta... un delta pourvu d'une queue. Une aile volante. Saint Nom, elle est déjà énorme. Son envergure doit être phénoménale.

Lemuel avait remarqué plusieurs de ces oiseaux plats, qui se déplaçaient à la queue leu leu, en trains de douze à quinze individus, aux limites de l'atmosphère.

Son approche dura une éternité tant sa vitesse était faible. Lemuel questionna le Claudiqueur à son endroit. Le bione ne fit que confirmer ses soupçons :

— /Les biones volants /ne descendent que rarement. /Notre dernière rencontre /date de deux cents rotations d'Ophius.

— Est-ce qu'ils aiment jouer ? demanda malicieusement Lemuel.

— /Les biones volants /ont des buts différents des biones terrestres.

Le jeune homme comprit le message.

— Espérons que ses intentions sont amicales, murmura Sureau. Je ne voudrais pas que cette chose nous attaque.

— Elle a l'air trop lente et trop fragile pour cela. L'épaisseur de son aile ne doit pas excéder une dizaine de centimètres, alors que sa taille est d'au moins...

— Quinze mètres au bas mot, poursuivit Sureau. Quel étrange assemblage !

— /Incorrect, objecta le bione. /Un bione n'est pas une machine // ne peut être qualifié d'assemblage. /Il forme une totalité vivante et pensante /par elle-même. /L'expression correcte est : /individu.

Sureau eut un mouvement qui n'échappa pas à Lemuel. Il signifiait que le mot ne revêtait aucune importance à ses yeux.

Le bione volant n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Son ombre, non pas triangulaire mais trapézoïdale comme la silhouette d'une raie manta, effleura l'esquif tandis qu'il tournait sur lui-même pour décrocher. Il déploya des patins sous lui, aux endroits approximatifs où auraient dû se trouver ses pattes. Sa tête était plus longue et affilée que celle d'un rampant. Au moment d'amerrir, son aile se plia comme celles d'une chauve-souris, réduisant sa portance des deux tiers. Sa queue plongea dans l'eau, et commença à baratter dans leur direction.

Lemuel eut le temps de remarquer que la couleur de l'aile, sur sa face supérieure, d'un noir profond virait rapidement au gris terne, de la même teinte que la face inférieure.

« Des cellules photosensibles, songea-t-il. Voilà comment le bione vole : en utilisant la lumière qu'il capte sur son aile, à la manière d'un panneau solaire. La finesse de sa voilure lui permet d'employer une quantité négligeable d'énergie pour se maintenir en l'air. » Le Claudiqueur lui avait dit que les volants ne touchaient pas le sol pendant des mois, mais il ignorait leur méthode de propulsion.

Celui-là connaissait également leur langue, même s'il avait les tics de langage et le ton nasillard des biones lors de leurs premières conversations.

Il s'arrêta à une brasse de l'île, afin de ne pas enchevêtrer ses patins dans les racines affleurantes.

— /Je vous observe d'en haut /depuis trois jours // rotations. /Pourquoi suivez-vous /cette direction ?

Il fallut quelques secondes à Lemuel pour assimiler ce que le volant venait de lui dire.

— Le courant nous entraîne contre notre volonté, répondit-il enfin. Nous ne savons pas comment faire pour incurver sa trajectoire.

— /Il n'y a pas de bione marin /dans cette région. /Vous allez / >< dans la zone de danger.

— La zone d'impact ? intervint Sureau.

Le bione tourna sa tête allongée dans sa direction.

— /Je veux /des informations. /Qui a creusé /le trou /dans le sol du monde ?

Lemuel le lui expliqua en quelques mots. Il lui raconta le périple qui les avait menés jusqu'à cette situation peu confortable. Le bione oscilla plusieurs fois de la tête.

— /Ce courant /n'existait pas /avant l'apparition du trou [—> de néant]. /Beaucoup d'îles /ont sombré. /Des poissons /sont morts /en quantité. /Des pêcheurs sont / : : en grand nombre.

Lemuel perçut, en dépit de l'étrangeté de cette voix, de l'inquiétude dans la dernière phrase. Des pêcheurs ? Que voulait-il dire par là ?

— Peux-tu nous aider ? demandait Sureau.

— /Non. /L'île flottante /est trop-grosse. /Je ne pourrai pas /la remorquer.

— Vingt d'entre vous pourraient le faire, suggéra le planétaire. En la tirant avec des cordes.

Le bione volant réfléchit.

— /Nous pouvons /le tenter. /Que proposes-tu /en échange de mon aide ?

Lemuel partit d'un grand éclat de rire.

— En échange, ma considération et mon amitié te seront acquises, lança-t-il.

— /Accord, répondit simplement le bione.

Il s'éloigna de l'île flottante sans plus de cérémonie. La face supérieure de son aile virait à nouveau au noir profond. Lemuel le suivit des yeux tandis qu'il prenait son élan. Il lui fallut près de deux cents mètres pour décoller, et il le fit maladroitement.

Longtemps, il demeura visible dans le ciel.

— Il nous aide pour rien, prononça Lemuel. Rien de tangible en tout cas. Soit les volants sont soucieux de l'image qu'ils donnent, ce qui est un indice de civilisation... soit ils ont le sens de l'humour.

— Mettons-nous au travail, lança Sureau. Nous pourrions fabriquer des cordes avec des morceaux de racines.

Il était très content de son idée, et Lemuel ne voulut pas entamer son enthousiasme. Pour rapporter les fibres, il fallait plonger et les arracher à leur base, sous l'entrelacs.

— Sur Mavrin, j'ai plongé pendant de nombreuses années, affirma-t-il avec un sourire inopiné. J'ai une longue habitude de l'eau.

— Je peux t'accompagner.

— Sais-tu nager ?

— Nager ? répéta Lemuel, confus. Non, je ne sais pas nager.

— Dans ce cas il vaut mieux que tu restes ici, pour réceptionner les racines.

Lemuel accepta. Sureau retira sa combinaison et plongea. Sa nudité accentuait d'un coup la différence entre lui et l'arcologien. Jamais ce dernier – il en fut persuadé en un éclair – n'obtiendrait une telle musculature, bien que Sureau fût moins massif que lui. Les racines étaient solidement ancrées, mais une forte traction suffisait, dans un cas sur deux, à les détacher. Pendant deux heures, il effectua cette étrange récolte relevant de l'épilation, tout en surveillant du coin de l'œil la survenue éventuelle de prédateurs marins. Les fibres blanchâtres, épaisses comme le doigt, ne tardèrent pas à former un tas conséquent. Sureau plongeait sous le bord, restait immergé presque trois minutes puis remontait, la main serrant un boisseau de cinq ou six fibres. Lemuel se penchait, et les recueillait. Le Claudiqueur avait pris l'initiative de les aligner.

Au bout de deux heures, Lemuel aida son compagnon à remonter, dégoulinant et exténué. Avant que ce dernier ait eu le temps de l'en empêcher, il se glissa dans l'eau. D'abord, la sensation de froid fut la plus forte, mais elle disparut tout de suite.

— Tu commets une imprudence, commença Sureau.

Lemuel ne l'entendait pas. Il éprouvait une formidable impression de bien-être. Les sensations de l'impesanteur qu'il avait cru ne jamais vivre à nouveau revenaient. Hormis la pression sur sa cage thoracique qu'il avait appris à supporter, la pesanteur avait disparu.

Il gonfla ses poumons et se laissa couler à la verticale. Mais il ne put se maintenir et remonta. Sureau lui conseilla au contraire de vider ses poumons. La deuxième tentative fut couronnée de succès. Pendant une demi-heure, il travailla sans relâche.

Il ne vit pas venir le danger.

Pendant sa convalescence dans le module, Sureau lui avait montré un spécimen d'anguille-ruban. L'animal ne possédait pas de mâchoire dentée, et son contact n'était pas empoisonné. Il n'y avait

aucune raison apparente de le craindre.

Il y en avait des centaines, peintes des couleurs de l'arc-en-ciel, évoluant comme portées par quelque courant sous-marin en un invraisemblable et magnifique ballet kaléidoscopique. Tout à sa tâche, Lemuel les laissa approcher. Il retenait sa respiration depuis une minute quand elles l'environnèrent. En quelques instants, il se retrouva garrotté. Il remua, lâcha le peu d'air que contenait sa poitrine.

La vision obscurcie de points noirs, Lemuel banda ses muscles. L'étouffement le gagnait. Plus il exerçait de pression contre ses liens vivants, plus ceux-ci se resserraient. Sentant la conscience le quitter, il remuait de plus en plus faiblement.

C'est à peine s'il sentit quelque chose le tirer vers le haut. Sa vue se dégagea soudain. La surface creva. L'air pénétra dans sa gorge. Puis on le tira sur le bord. Une voix lointaine :

— Que tu es lourd pour quelqu'un qui a toujours vécu sans aucun poids, sinon celui de ses péchés... Tu aurais dû m'écouter. Ces saloperies ont failli t'avoir. J'ai réussi à t'accrocher par le cou avec un bout de racine en nœud coulant, mais il s'en est fallu de peu que tu coules hors de portée. Avec toutes ces anguilles-rubans autour de toi, je n'aurais pas pu te sauver en allant te chercher moi-même.

Ses derniers mots se perdirent dans l'eau mêlée de bile que Lemuel vomit sur le sol. Sureau patienta un quart d'heure, le temps pour le ballet mortel de disparaître, avant de se remettre à l'eau. Lemuel récupéra lentement. Il se demandait combien de temps mettrait le bione volant à rameuter ses congénères – à supposer qu'ils acceptent de les remorquer. Il entreprit de fabriquer de longues cordes en liant des racines les unes aux autres. Une quinzaine de racines par corde, sans compter les fibres pour renforcer les nœuds.

Le Claudiqueur l'aidait de son mieux. Il lui apprit que les biones marins passaient à l'occasion un pacte avec les volants. Les biones volants puisaient leur nourriture organique dans la semence aérienne d'un varech peu répandu. Ce varech était dépourvu de pigments, de sorte que les volants ne pouvaient le repérer du ciel et se trouvaient par conséquent incapables de déterminer à l'avance les flux de plancton aérien. En échange de l'emplacement des champs de varech prêt à se reproduire, les volants dénichaient les bancs d'hydres que les biones marins chassaient.

Vingt-cinq cordes, d'une souplesse inégale mais d'une solidité à toute épreuve, furent roulées sur le pont. Ne manquaient plus que les biones volants. Ceux-ci tardaient à arriver.

Après quatre heures d'attente, Lemuel désigna l'horizon, à l'avant :

— Ça y est, je les vois... Il y en a tout un nuage. Notre nouvel ami en a convaincu davantage que prévu. On dirait... Eh, ce n'est pas possible, il ne peut pas y en avoir autant.

Puis vint l'odeur, l'odeur poisseuse de la mort. Et les poils se dressèrent sur leurs bras. Sureau proféra, d'une voix blanche :

— Ce ne sont pas les biones volants. Quoi que ce soit, il faut se préparer à l'affronter.

CHAPITRE X

C'était comme s'ils voyageaient sur une décharge d'entrailles, comme si l'on avait éventré des milliers d'animaux pour verser leur contenu ici. Si vaste que leur embarcation n'aurait pu l'éviter à moins de rebrousser chemin.

— Le bione volant ne nous a pas parlé de ça, murmura Sureau.

Il était blanc. Le cœur au bord des lèvres, Lemuel restait muet. Seul le Claudiqueur ne paraissait pas incommodé par les remugles d'abats qui s'exhalaient du tapis recouvrant toute la mer. Avant de voir ce spectacle, ils avaient craint de découvrir un charnier flottant. Mais cela n'y ressemblait pas. À première vue, il s'agissait de viscères, répandus sur une surface de plusieurs hectares. Au-dessus de cette masse compacte que l'île fendait avec peine, une nuée d'oiseaux écarlates, comme enduits, de sang, le bec semblable à un rostre. Quelques-uns même parvenaient à se poser là où l'épaisseur le permettait. Mais la plupart piquaient, éperonnaient l'un de ces morceaux ignobles et remontaient, le tout en un clin d'œil. Leur tête étroite se garnissait d'une aigrette qui ressemblait à une collerette de piquants.

Malgré l'abondance de nourriture, des oiseaux en agressaient d'autres pour s'emparer de leur prise. Englués à la surface gisaient, à moitié engloutis, des cadavres et des blessés aux ailes battant faiblement.

— Il nous a parlé de pêchants, fit Lemuel entre ses dents. Je crois que c'est ce que nous avons sous les yeux.

— /Exact, intervint le Claudiqueur. /Je pense que cela va poser /un problème.

— Que veux-tu dire ?

— /Les volants craignent les pêchants. /Les pêchants doivent les attaquer.

— Ils ont l'air très agressifs en effet, observa Sureau avec inquiétude. Les biones volants ne pourront pas nous tirer de là, ils n'oseront pas s'approcher. Cette couche nous a ralenti, mais bientôt nous serons au centre de la nuée... sans aucun abri.

Ils n'eurent pas à attendre. Trois minutes plus tard, un oiseau fondit sur Lemuel – qui n'eut que le temps de faire un pas de côté. Un bec au bout aussi luisant et pointu qu'un poignard lui effleura le cou, tandis qu'il sentait le battement d'une aile puissante contre sa joue. L'oiseau vira et rejoignit le groupe à tire-d'aile.

Un vent de panique souffla sur les deux hommes.

— On ne sortira pas vivants de cette mêlée, prononça Sureau. Toute cette nourriture les a rendus fous. Nous n'avons aucune arme pour nous défendre. En plongeant dans cette mélasse et en s'accrochant à une racine, on pourrait s'en tirer sans trop de mal, je pense.

Lemuel reprima un haut-le-cœur.

— À supposer que nous survivions à la puanteur. Et le Claudiqueur ? Où ira-t-il se cacher, lui ?

Ils n'avaient plus le temps d'en discuter. D'autres oiseaux les avaient repérés, et approchaient, hésitant encore à les considérer comme des proies.

— Nous faisons une cible trop évidente, avertit Sureau, laissant percer un début d'affolement. Tant pis pour l'odeur : je préfère sentir aussi mauvais qu'un cadavre, mais être vivant tout de même.

Il s'accroupit et plongea ses jambes dans la couche viscérale. Lemuel reporta son regard sur le Claudiqueur. Il humecta sa gorge sèche.

— Que vas-tu faire ?

Le bione paraissait désespéré.

— /Je suis moins grand que vous. /Les oiseaux négligeront ma présence /—/forte probabilité.

— La vie ne devrait pas tenir à des probabilités, répondit Lemuel. Je ne peux rien pour toi, sinon te souhaiter bonne chance... Prends soin de toi.

Quelque chose lui toucha l'épaule et il sursauta violemment. Ce n'était que Sureau.

— Oh, tu m'as flanqué une de ces frousses !... Qu'y a-t-il ? Je croyais que tu t'étais déjà immergé.

— Regarde.

Il l'entraîna sur le bord. À quelques brasses venait de surgir une paire de mâchoires enfournant d'énormes quantités de tripes. Rien que des mâchoires, d'un mètre de largeur et d'une profondeur insondable : le reste du monstre marin disparaissait sous la couche, mais il n'était pas difficile d'imaginer sa taille. Le ton de Sureau se teinta de panique.

— Tu comprends maintenant ? Le festin a également lieu par en dessous. La mer ne peut pas nous protéger. Nous sommes fichus.

Lemuel jeta un coup d'œil panoramique. Deux flèches écarlates fondaient sur eux. Dans moins de dix secondes, ils seraient transpercés de toute part. Mû par un instinct incontrôlable, le jeune homme se recroquevilla sur lui-même. Sa main heurta quelque chose – une racine. Il la ramassa, se dressa et lui fit décrire un arc de cercle au-dessus de sa tête.

L'extrémité de la racine claqua contre le crâne de l'oiseau lancé à la vitesse de l'éclair. Brièvement aveuglé par le fouet improvisé, l'animal rata son but et dut redéployer ses ailes pour ne pas percuter la surface de la mer. Le second oiseau se déporta, et renonça à son attaque.

Sureau avait compris. Il saisit lui aussi une racine et la fit tourner autour de sa tête.

Il n'était que temps. La nuée obscurcissait le ciel. De longues minutes de cauchemar, l'air ne fut plus autour d'eux qu'un kaléidoscope de sang, un tourbillon de plumes et de becs entrevus lorsque, au dernier moment, les oiseaux changeaient de trajectoire... Lemuel se fatiguait, son bras d'arcologien s'alourdissait à faire tourner la racine. Très vite, chaque tour devint une torture. Encore deux minutes, et il ne parviendrait plus à les tenir à l'écart. Une minute...

Une secousse faillit le déséquilibrer. De surprise, il lâcha la racine qui s'envola. Le premier réflexe de Lemuel fut de se jeter sur le sol afin d'échapper aux becs-épées de ses assaillants.

Sureau, lui aussi, avait cessé. Il approcha. Lemuel remarqua son visage perlé de sueur.

— Un des flotteurs a encore éclaté, souffla-t-il. Nous sommes sortis de la masse principale. Tu peux te relever, l'attaque est finie.

Fourbu, Lemuel se mit en tailleur. Pas question de s'agenouiller, avec ses articulations trop fragiles.

— Je croyais que cela durerait plus longtemps.

— Ça n’a pas assez duré à ton gré ? Nous sommes au milieu du courant qui nous entraîne. Estimons-nous heureux de...

— Où est passé le Claudiqueur ?

Sureau regarda autour de lui. Nulle trace du petit bione.

— Il se sera fait emporter par un oiseau, fit-il en haussant les épaules. Dommage pour lui.

— C’était un être vivant, qui pensait au même titre que toi et moi.

Lemuel avait instinctivement fermé ses poings.

— Comme toi, c’est possible, fit l’autre en détournant les yeux. Pas comme moi. Mais ne crois pas que je n’ai pas de peine. Tout être, même s’il n’a pas d’âme...

Il s’interrompit soudain, puis se dirigea vers un rouleau de corde de racines préparé à l’intention des volants. Il fouilla un moment, et en ressortit le Claudiqueur.

— Te voilà, toi. Je t’ai aperçu avant que nous ne sombrions encore dans une querelle théologique. Autant dire que tu me sauves la vie !

— /J’ai dû me cacher, raconta le bione. /Mes pattes se sont prises dans une corde. /Je suis content que vous ayez survécu.

— Tu nous en vois également ravis.

Lemuel respira. La nuée mortelle s’éloignait. Elle ne constituait plus aucun danger. Ils avaient survécu à ce phénomène mystérieux. Ces sortes de tripes étaient-elles des algues animales, décollées du fond marin par le courant d’eau chaude ? Mais ce courant ne pouvait descendre si bas.

— /Avant de me cacher, j’ai scruté le ciel. /J’ai vu les volants qui larguaient des cailloux. /Les oiseaux étaient en trop grand nombre. /Les biones volants ont plané, /et sont repartis.

Sureau se laissa tomber à terre. La fatigue de l’action passée paraissait coaguler brusquement dans ses veines, le figeant tout entier.

— Ils ne reviendront pas. Et ce maudit courant nous entraîne toujours vers le trou. Nous voulions quitter Firmajo. Peut-être allons-nous être exaucés avant d’avoir rejoint la bordure.

— Je ne crois pas que nous serons éjectés dans l’espace.

— Et pourquoi pas ? Même avec un trou aussi vaste, il faudrait sûrement des semaines pour vider toute une mer. Cela représente des centaines, ou des milliers de kilomètres cubes.

— Ne perdons pas courage.

Ce fut tout ce qu’il trouva à dire. L’autre se contenta d’un signe exténué de la main. Lemuel alla inspecter le sac de provisions. Quelques barquettes de nourriture avaient souffert de coups de becs. Il les mit de côté afin de les consommer en premier. Le cylindre de recyclage d’eau était intact, et encore fonctionnel.

Au cours des heures qui suivirent, Lemuel passa leur esquif au peigne fin, pour évaluer son état général. Il découvrit des galeries de rats-couteaux dans l’entrelacs constituant le soubassement, mais dans l’immédiat, cela ne les enverrait pas par le fond. Le problème pourrait être réglé plus tard.

Lemuel dormit une dizaine d’heures, mais il lui fallut deux jours pour récupérer totalement. Surmontant sa peur, il prit l’habitude de s’immerger et de se laisser traîner, accroché à une racine en

fermant les yeux.

— À force de rester immergé, tu vas finir par gonfler, raillait Sureau.

Le ton qu'il employait n'avait cependant rien d'humiliant. Cela l'amusait, c'était vrai, mais il comprenait à quel point l'eau pouvait convenir au natif de l'espace. Il faillit lui demander si des souvenirs d'Elikale émergeaient de cette expérience.

Le Claudiqueur surveillait les alentours, au cas où un carnassier des profondeurs ou un tourbillon d'anguilles-rubans aurait décidé d'en faire son déjeuner. Sureau restait prostré des heures à l'avant, ruminant des pensées moroses et regardant la colonne de nuages et de vapeur s'élargir. Elle pouvait avoir deux kilomètres de diamètre, peut-être trois, mais il était difficile d'en être sûr. Des vents d'altitude convergeaient vers ce centre, emportant des cortèges de nuages sombres qui formaient une couche opaque, obstruant complètement le ciel ; le globe d'Ophius n'était plus qu'un arc à peine discernable.

Lemuel décida de ne pas s'en préoccuper pour le moment : ils avaient le temps d'y penser, puisqu'il n'y avait rien à faire. La veille, Sureau avait signalé d'autres oiseaux dans le ciel. Une autre couche d'entrailles flottant sur la mer ?

La suite les détrompa. Le courant emportait l'esquif à la rencontre d'un chapelet d'îles. Il leur fallut trois jours pour approcher de la première. Entre-temps, les deux hommes essayèrent de dénombrer les îles. Ils y renoncèrent, la plupart se réduisant à des blocs rocheux sans vie.

Leur esquif passa au large de deux îles plus importantes, dont chaque centimètre carré débordait d'une jungle dense. Lemuel nota que la jungle de la première différait de celle de la seconde : les espèces n'étaient pas les mêmes. Ici, un unique banyan doté de plusieurs troncs émergeant de racines tentaculaires ; là, des palmiers au tronc couvert de fourrure bariolée. Là encore, une plante bulbeuse dont l'immense corolle ouverte se garnissait d'excroissances champignonnesques.

— Les Yuweh devaient expérimenter des écosystèmes précis sur ces îles, suggéra Lemuel. Leur proximité leur permettant d'essaimer sur d'autres îles, de se faire concurrence.

— As-tu noté combien le courant s'accélère ? s'exclama Sureau, la mine angoissée.

Son compagnon hocha gravement la tête. Il s'en était rendu compte depuis une douzaine d'heures, mais n'avait rien dit.

Ils longeaient une rive où se penchaient des branches à larges palmes. Avant la catastrophe, les palmes devaient presque toucher la mer. La baisse du niveau moyen les mettait à portée de la main. Lemuel en cueillit autant qu'il put – jusqu'à ce que les arbres réagissent et se mettent à pleuvoir sur eux un suc urticant. Les deux hommes durent aller s'abriter à l'autre bout de l'esquif. Par bonheur, le venin végétal n'attaquait pas le sol.

Un des arbres en surplomb des flots croulait sous le poids mort d'un prédateur marin à gueule de crocodile accroché dans ses branches.

Lemuel se demanda comment cette jungle n'avait pas été roulée comme un tapis par le raz de marée qui avait projeté le monstre dans les frondaisons où il avait agonisé. Le tronc de l'arbre portait d'ailleurs les marques de ses dents. La partie inférieure du monstre avait été dévorée par des crabes nécrophages jusqu'à l'os – de bizarres ossements orange, incrustés de silicates et emboîtés les uns dans les autres à la manière d'un puzzle. La partie supérieure du thorax et la tête étaient intacts ; sa peau squameuse était bourrelée d'antennes tactiles qu'on aurait dit fanées.

En passant à proximité de l'animal, Lemuel cria à Sureau de le tenir. Les doigts tendus au maximum, il essaya d'agripper la queue. Une dizaine de vertèbres lui restèrent dans la main. Les ossements avaient la texture du vieux bois pétrifié. Lemuel les mit de côté.

Nulle grève où accoster. La plupart des îles étaient reliées entre elles par de hautes arches de pierre, formant un ensemble de ponts naturels. Étaient-ils naturels, ou ne résultaient-ils pas plutôt de la fantaisie de quelque sculpteur yuweh ? se demanda Lemuel en lorgnant une voûte majestueuse au-dessus de sa tête. À leur sommet, celle-ci se réduisait à quelques centimètres d'épaisseur. Des rongeurs les observaient du haut des arbres envahis de lierre rouge. Plus profondément dans la jungle, des rugissements retentirent. La première idée de Lemuel avait été d'utiliser les cordes pour ancrer leur esquif aux troncs d'arbres en surplomb, dans le but d'explorer une île et de trouver un moyen de le remettre en état. Sureau n'eut aucun mal à l'en dissuader. Certains cris faisaient dresser les cheveux sur la tête.

Lemuel se fit la réflexion qu'une bête sauvage pouvait profiter de l'une de ces arches de communication pour sauter sur leur esquif et les attaquer. Il eut envie de conseiller à Sureau d'être vigilant – mais celui-ci était assez effrayé pour ne pas en rajouter.

Sa contemplation d'une voûte proche, d'où pendaient des guirlandes de lichen, fut interrompue par une impression indéfinissable dans les jambes, une espèce de mollesse – puis un cri.

— Que se passe-t-il ? Nous nous enfonçons !

Le sol sous ses pieds gargouillait. La vérité fulgura dans l'esprit de Lemuel. Les rats-couteaux... L'eau avait fini par infiltrer leurs galeries, les avait noyées. Et toute l'assise était envahie.

Ce ne fut qu'au ras des flots que l'esquif cessa de couler. Lemuel et Sureau se regardèrent, figés au sol, comme si le moindre pas suffisait à déséquilibrer l'ensemble et à les précipiter dans l'abîme.

Le Claudiqueur s'était posté sur un rouleau de corde – comme s'il avait eu peur au seul énoncé de la présence des rats-couteaux à bord.

— /Nous avons des visiteurs.

— Quoi encore ? geignit Sureau. Nous avons traversé la couche d'entrailles nauséabondes, subi les oiseaux et les monstres marins, et bientôt le trou percé dans le monde... Que peut-il nous arriver d'autre ?

Curieux, Lemuel fixa la direction que désignait une patte antérieure du bione, sur bâbord. Des formes allongées nageaient juste sous la surface des flots, aussi véloce que des torpilles. Elles semblaient provenir de l'intérieur d'un atoll qu'ils venaient de dépasser sans pouvoir s'approcher, un petit lagon turquoise de deux cents mètres de large.

— Ce qui arrive, murmura Lemuel, arrive vite en tout cas. Est-ce que ce sont les biones marins dont tu nous as parlé naguère, Claudiqueur ?

L'une des créatures sauta à moins de vingt mètres de là, effectua une magnifique parabole et replongea dans un jaillissement écumeux. Bref reflet argenté de ses flancs. L'espace d'un instant, Lemuel croisa ses yeux – des yeux à facettes qui ne clignaient jamais. La marque de fabrique des biones.

— As-tu vu sa forme ? cria Sureau derrière lui. Un corps de poisson, mais leurs membres inférieurs sont articulés à la manière de bras.

Un concert de sifflements pointus leur parvint. Lemuel se tourna vers le Claudiqueur.

— Tu vas nous être d'un grand secours pour parler avec eux, dans votre langage de sifflements.

Le Claudiqueur approcha du bord.

— /Siffler en cadences rapides permet de parler plus vite, /mais ce n'est pas un langage. /Les marins ont leurs propres codes. /Les codes évoluent. /Peut-être savent-ils parler humain.

Lemuel poussa un soupir. C'était à prévoir. À partir d'une base commune, en se spécialisant et en s'isolant les uns des autres, les biones avaient développé des dialectes différents correspondant à leurs visions du monde conditionnées par le milieu. Un bione marin ne pouvait avoir le même langage qu'un bione terrestre, ou aérien.

Le groupe se composait d'une trentaine d'individus. Ils avaient un élégant corps fuselé, garni de deux puissantes nageoires et de membres antérieurs comparables à ceux des biones terrestres.

Tous connaissaient leur langue, ce qui indiquait qu'il leur arrivait de fréquenter des hommes. Ils représentaient pour les deux hommes le seul moyen de s'en sortir, s'ils acceptaient de les remorquer hors du courant... et à supposer que l'esquif tienne le coup.

S'ils savaient parler humain, ils se montrèrent réticents à le faire. Lemuel se lança dans une discussion et ne tarda pas à s'en rendre compte. Leur sort les laissait froids. Ces biones menaient une existence si différente de celle des humains que les deux mondes ne s'interpénétraient qu'accidentellement.

« Des IA retournées à la barbarie », songea Lemuel, la curiosité éveillée.

L'un d'eux lui apprit que la couche de viscères était la mue interne de poissons-gants qui, tous les vingt jours ophiusiens (soit huit mois sur l'arcologie), se vidaient de l'intérieur. Cette fois-ci, la mue était en avance, car l'eau était subitement devenue plus chaude, accélérant le processus. Cette purge ignoble faisait partie de leur cycle de reproduction, aussi était-il à prévoir que l'espèce disparaisse d'ici peu... mais l'essentiel des explications du bione échappa à la compréhension de son interlocuteur.

Les biones n'avaient pas envie de marchander. Ils se montrèrent insensibles à l'attrait des jeux que proposa Lemuel. Dans l'eau, il était difficile de jouer au go ou aux échecs.

— Nous n'obtiendrons rien d'eux, réalisa Sureau.

Ils ne sont pas décidés à nous venir en aide sans rien en échange.

Il réfléchissait de son côté. Tout ce dont il se souvenait en matière de jeux, c'étaient ceux qu'il avait pratiqués avant l'âge de l'interdit. Même avant l'interdit, il n'avait jamais été très attiré par ce genre d'activité. En revanche, il avait dénombré beaucoup de dérogations à la règle. Lui n'était jamais tombé dans ce péché.

Certains biones s'éloignaient déjà, sautant hors de l'eau pour attirer leurs compagnons. Lemuel se tourna vers le Claudiqueur.

— Que pouvons-nous leur offrir ? demanda-t-il. Nous n'avons rien sur nous.

— /Ils n'ont besoin de rien, fit remarquer le Claudiqueur. /Ils vivent dans l'eau.

— Pas plus que toi, au fond... Voilà, j'ai trouvé.

Le jeu de capt. Il leur apprendrait le capt, ainsi que les autres variantes de balle-folle. Ce jeu ne se pratiquant qu'en impesanteur, il pouvait donc être adapté dans le milieu aquatique.

Cette fois, il parvint à convaincre les biones de leur porter assistance. Mais leur espoir fut de courte durée : le bione leur expliqua qu'il était trop tard pour sortir du courant. L'archipel s'achevait et ne pouvait leur offrir d'abri sûr, et l'île flottante était bien trop lourde pour être remorquée sur une longue distance.

Deux biones se détachèrent du groupe et nagèrent sous l'embarcation. On leur annonça que les voies d'eau n'allaient pas tarder à déchirer l'ensemble.

— Nous allons couler, finalement, énonça Sureau d'une voix neutre.

— /Les probabilités sont grandes, confirma le Claudiqueur.

Lemuel eut l'impression que Sureau voulait lui dire quelque chose, mais il eut l'air de se raviser. Un encouragement, ou une démonstration d'amitié ?

— Crains-tu la mort ? demanda Lemuel.

Sureau releva la tête pour répondre, mais s'aperçut que son compagnon s'adressait au bione. Celui-ci fit cliqueter sa carapace métallique, signe de grand trouble.

— /Je me représente /la terminaison de ma conscience... /Mais l'absence de pensées n'est pas /une non-pensée.

— Que veux-tu dire ?

Le bione marin qui leur servait d'intermédiaire interrompit le dialogue.

— /Une solution /<— problème : /une ancienne île humaine /plus loin /flotteurs à l'envers.

Lemuel comprit vaguement le sens de sa phrase.

— Une ancienne île humaine ? Où cela ?

— /Devant.

— Des humains... Sont-ils en vie ?

— /Non.

Lemuel s'attendait à cette réponse. Les biones acceptèrent de les mener à l'île humaine. Les deux hommes leur donnèrent les cordes prévues à l'origine pour les biones aériens. Les biones marins les fixèrent dans l'entrelacs du soubassement, et s'attelèrent d'eux-mêmes.

Peu à peu, leur trajectoire se modifia. Sur les bords de l'esquif, cela bouillonnait tandis que les ballonnets centraux se vidaient. L'eau leur léchait les chevilles, emportait une par une les palmes recueillies par Lemuel.

Le jeune homme fut obligé de porter le Claudiqueur dans ses bras. Il commençait à croire qu'ils n'y arriveraient pas, lorsque Sureau pointa un bras frénétique vers l'avant.

— Ils n'ont pas menti. Il y a quelque chose, là-bas.

CHAPITRE XI

Ce qui avait été autrefois une ville-atoll reposait à présent par le fond. Elle avait la forme d'un U, dont les deux branches, d'une longueur d'une centaine de mètres pour quarante mètres de large, avaient coulé. Ces branches constituaient la base de deux plates-formes parallèles, servant d'assise à un foisonnement de demeures serrées les unes contre les autres. L'ensemble disparaissait peu à peu dans la pénombre des profondeurs sous-marines. Lemuel entrevit un jardin englouti, qui formait un rectangle vert entre deux maisons. La partie incurvée, elle, se dressait à un angle de quarante-cinq degrés par rapport à la surface de la mer, à près de cinq mètres de hauteur, formant une falaise inclinée.

Au pied de cette falaise saillait, tel un arbre pugnace, une hélice démesurée. Lemuel remarqua en outre de grosses chaînes brisées pendant jusqu'à l'eau. Lorsque le raz de marée avait déferlé, la ville flottante amarrée au socle sous-marin n'avait pas eu le temps de relever ses ancres pour trouver refuge entre les îles de l'archipel. La muraille liquide en avait profité pour la recouvrir entièrement.

Leur esquif se stabilisa à quelques brasses seulement. Les biones l'amarrèrent aux tronçons de chaînes.

Des vaguelettes clapotaient contre les énormes caissons de béton creux qui avaient permis à la gigantesque structure de flotter.

Lemuel fit part de ses observations à son compagnon, qui opina.

— Regarde, les digues qui protègent les deux branches à l'extérieur ont été balayées, il n'en subsiste plus que des fragments... Des maisons ont été arrachées également. Les biones ont raison, il ne doit plus y avoir aucun survivant.

Lemuel leur demanda s'il y avait d'autres îles artificielles de cette sorte. Ils répondirent par la négative. C'était la seule qu'ils aient jamais vue sur cet océan. En y regardant de plus près, le jeune homme remarqua que ses compartiments fissurés et couverts d'algues trahissaient un âge avancé. Elle avait plusieurs dizaines d'années, peut-être plus d'un siècle. Cette construction était sûrement tout ce que les Yuweh avaient accordé aux humains – peut-être les seuls à avoir vécu sur ce monde. Le mutisme de Sureau était éloquent, lui aussi avait songé à cette éventualité.

Les biones allèrent détacher des éléments de digue, flotteurs de plastique et de bois peints en jaune, qu'ils fixèrent au moyen des cordes de traction autour de l'esquif en perdition. Pendant qu'ils s'activaient, Sureau entreprit de construire un abri en utilisant les palmes que l'eau n'avait pas emportées, et la queue du monstre marin. Lemuel nagea jusqu'à la cité, prit pied sur un ballast et donna des coups de poing en cadence sur l'espèce de coque. Par acquit de conscience plutôt que dans l'espoir de trouver quelqu'un de vivant.

Tout d'abord, il mit la réponse qu'il reçut au crédit d'une farce d'un bione marin. Celui-ci s'était glissé par en dessous, et répondait à ses coups en les imitant.

Il lui fallut plusieurs minutes avant de réaliser que les biones n'avaient rien à voir dans cet événement. Bondissant de joie, il cria à Sureau de le rejoindre. L'homme ordonna au Claudiqueur d'observer avec soin le renflouement.

Ensemble, ils trouvèrent sans difficulté une porte de sas métallique menant vers les tréfonds de la plateforme. Lemuel nota combien le système de fermeture était grossier. Une échelle inclinée presque à l'horizontale, gouttante d'humidité, donnait sur une série de salles poussiéreuses, basses de plafond, qui devaient servir d'entrepôts. Les murs n'étaient autres que les parois des ballasts. Une épaisse obscurité régnait.

— On dirait les cales d'un cargo orbiteur, fit remarquer Sureau.

Lemuel donna un coup de poing dans la paroi. Elle rendit un son plein.

— Les plaques sont boulonnées. Celle sur laquelle je viens de cogner est en bois. La peinture recouvre uniformément ce qui est en acier et ce qui est en bois. Bon, je peux comprendre que le métal soit une denrée rare sur Firmajo. C'est très étrange : toute la technique utilisée ici est rudimentaire, mais c'est comme s'il y avait une volonté délibérée de le camoufler...

L'expression de son compagnon poussa Lemuel à demander :

— Ça ira ?

— Euh, oui... bien sûr que oui. Et toi ?

Ses sentiments étaient partagés.

— Je ne pense pas que ce soit dangereux. Sauf si l'île décide de se retourner sans prévenir.

Ils laissèrent leurs yeux s'accoutumer. Lemuel tapa contre l'échelle afin de faire connaître leur présence. La réponse, bien que faible, leur parut toute proche. Ils franchirent une porte entrebâillée ouvrant sur une salle dont le plafond était constitué de tuyaux alignés. La salle des machines ne devait pas être loin.

Ce fut Sureau qui le découvrit. Un homme d'une soixantaine d'années à la physionomie râblée, revêtu d'une chemise ocre ornée de décorations, sans doute un grade. Une tignasse de cheveux blancs se détachait sur la peau sombre, profondément ridée de son crâne ; une vilaine balafre zébrait son front jusqu'à l'œil gauche. Malgré son âge, ses muscles étaient encore fermes. Il gisait, à demi enseveli sous des cadavres déjà raides, exhalant le doux parfum de la mort. Les deux hommes détournèrent le regard, préférant conserver de la vision de tous ces morts l'image d'une masse informe.

Un jerricane renversé, à portée de sa main, expliquait comment il avait survécu.

— N'essayez pas de remuer, conseilla Sureau. Je vais vous dégager. Quel est votre nom ?

L'homme émit un râle. Sa voix s'éleva, aussi crissante qu'un morceau de bois raclant un ballast.

— Mon nom est Naï... Ne me touchez pas ! Qui êtes-vous, vous n'êtes pas d'ici !

Son accent le rendait à peine compréhensible. Sureau continuait de s'approcher doucement. Le blessé tâtonna à la taille d'un des morts, en retira un objet que Lemuel reconnut tout de suite, pour en avoir vu sur les programmes des téléthèques mais qui était tabou sur les arcologies : une arme à feu. Sureau s'arrêta net.

— Nous sommes des naufragés sur Firmajo, commença-t-il.

— Firmajo ? Vous parlez de l'océan ? (Une quinte de toux hacha le mot en deux parties. L'arme oscilla, et Lemuel craignit qu'elle ne parte toute seule.) Alors, vous êtes des Fils-de-Yuweh. Vous n'en avez pas l'air, mais il y a si longtemps... Ou alors, un autre groupe de Savants... Bien à l'abri derrière vos murailles de bordure, vous ne risquiez rien.

Lemuel consulta son compagnon du regard, puis :

— Nous ne voulons que vous aider, Naï. Il faut nous laisser vous dégager de ces corps. Ensuite, vous déciderez de nous accompagner ou non.

Naï eut un grognement.

— Je ne veux pas bouger. Mes jambes sont mortes. Vous n’êtes pas des Fils-de-Yuweh : vous êtes trop curieux pour cela.

Ils comprirent que les Fils-de-Yuweh étaient les colons transmigrés par les Yuweh lors de la terraformation de Firmajo, avant la venue des arcologies. Mais si le peuple de Naï ne se considérait pas comme des Fils-de-Yuweh, d’où venait-il ? Et ce nom de Savants... Sureau devait être parvenu à la même question, car il demanda :

— Les Fils-de-Yuweh sont-ils vos ancêtres ?

— Oui... Mais vous, que faites-vous ici, pourquoi êtes-vous venu ?

— Les biones marins nous ont conduits jusqu’à vous.

Le vieil homme ne paraissait pas connaître ce mot, tout comme le nom de Firmajo n’avait pas cours ici. Lemuel décrivit succinctement les créatures.

— Ah, les sirènes. Parfois l’une d’elles nous parle, mais il nous est interdit de leur répondre.

— Qui vous l’interdit ?

— La coutume. Des êtres de la même espèce peuplent tous les éléments, et sans doute tous les mondes.

Il grimaça.

— Ont-ils été introduits ici volontairement ? questionna Lemuel, les yeux rivés sur son arme – il fallait le distraire.

— Pas d’après la coutume... Ce sont eux qui ont sculpté notre monde. Puis, ils devaient être déplacés sur un autre monde en construction, comparable au nôtre. Mais ils sont restés. Ahh... Il y a eu un éclair et un bruit à vous rendre sourd, un soulèvement semblable à un geyser. Les îles du Grand Archipel ont tremblé comme des dents qui s’entrechoquent. Puis une immense vague d’eau bouillante, qui roulait vers nous aussi vite que le son... Je suis descendu le plus profond possible. J’ignore ce qui s’est passé ensuite. Je me suis retrouvé là, avec mes camarades morts. Pendant trois jours environ, un déluge a tambouriné sur la coque.

« L’eau vaporisée par la sortie de la météorite », songea Lemuel, qui était retombée en pluie. Il s’aperçut qu’ils avaient découvert un moribond. Naï le savait quand il avait refusé de partir. Il préférait finir sa vie là où il avait vécu.

Lemuel tira Sureau en arrière, en lui soufflant à l’oreille :

— Laissons-le en paix. Il ne veut pas partir. Nous ne pouvons pas nous encombrer d’un blessé grave. Cette odeur... La gangrène doit déjà ronger ses jambes.

Le planétaire le dévisagea, le regard accusateur. Sa lèvre tremblait d’indignation.

— Tu abandonnes sans remords un de tes semblables ! Tu as manifesté plus d’égards pour ton bione que pour un humain. Quelle sorte de créature es-tu ?

L’homme avait laissé retomber sa main armée. Sa tête dodelinait. Il n’écoutait plus.

— Il a fait son choix, il faut le respecter. Mais si tu veux savoir, je ne fais pas de différence entre les biones et nous, sous prétexte que ce ne sont pas des hominidés.

— Oh, mais si.

Cette réponse du tac au tac troubla Lemuel. Que voulait-il dire par là... Se pouvait-il qu'il eût raison ? Il se souvint alors d'avoir demandé au Claudiqueur s'il envisageait la mort, et non à Sureau. Il avait voulu ne pas faire de différence entre le bione et l'être humain. Il en avait fait, dans l'autre sens. Que représentait cet homme pour lui ? Pas grand-chose, il devait le reconnaître. Certes, il existait entre eux des liens tissés par une expérience commune qui rendait leur relation unique. Mais il ne pouvait se résoudre à appeler cela de l'amitié : plutôt une association de naufragés luttant pour la survie et qui préféreraient un côtoiement bancal à la solitude. Même s'ils s'étaient acclimatés l'un à l'autre, ils se demeureraient hermétiques.

— Laissez-moi prendre votre main et prier pour vous, disait Sureau au blessé.

Celui-ci brandit à nouveau son arme dans leur direction – grimaçant face à la douleur provoquée par son geste.

— Fichez le camp maintenant. Ou je jure que je tire sur vous. Plus bas, il n'y a plus rien, les compartiments sous celui-ci sont submergés. Fichez le camp !

De mauvaise grâce, Sureau se laissa entraîner jusqu'à la surface. Lemuel remarqua ses yeux brillants de larmes, mais ne trouva pas de mots pour le reconforter. Au fond de lui, il avait peur de se faire rabrouer s'il lui donnait une accolade.

Ils revinrent à bord de l'esquif. L'eau avait reflué, laissant un sol brun luisant. Les biones marins avaient achevé leur besogne : un cordon de flotteurs jaunes entourait l'ensemble. Le Claudiqueur leur fit un bilan : les biones avaient renforcé le soubassement à l'aide de matériaux pris aux habitations immergées. Si les tourbillons ne les écartelaient pas, ils pouvaient espérer passer au large de la colonne de vapeur sans craindre de se disloquer à tout instant. Sureau l'écouta à peine. Il alla s'agenouiller sous l'abri de feuilles qu'il avait construit et s'abîma dans la prière.

Lemuel regarda une dernière fois la plate-forme engloutie. Bien qu'il n'en ait rien dit à Sureau, un étrange sentiment de fraternité le rattachait à Naï. Comme lui, il avait perdu son clan – mais il avait choisi de ne pas vivre.

Il chassa ces pensées sombres de son esprit, et appela un bione marin afin de lui expliquer ce qu'il comptait faire. Il répéta plusieurs fois ses instructions, en tenant compte de toutes les situations possibles et en tâchant de ne laisser aucun doute dans l'esprit des biones. Le courant devait s'enrouler autour de la colonne de vapeur qui séparait à présent l'horizon d'une épaisse barre verticale. L'eau, à l'entour de la colonne, se soulevait.

« Comme si l'océan, à cet endroit, pesait moins lourd », songea Lemuel. Des masses colossales étaient à l'œuvre, et il se demanda si ce n'était pas folie de s'en approcher encore. Cependant c'était la seule solution : avec l'aide des biones marins, il pourrait accélérer et profiter du pôle de rotation que semblait exercer la colonne pour rebondir, tout comme un orbiteur tire parti de l'effet de fronde d'une planète massive pour orienter sa trajectoire sans dépenser d'énergie, en utilisant la courbure de l'espace.

Les biones marins se déclarèrent prêts à tenter l'aventure. Si le danger devenait trop grand, Lemuel savait qu'ils abandonneraient leur charge sans regret, mais c'était un risque à courir. Ils jouaient leur va-tout.

Les amarres furent détachées de la plate-forme, et très rapidement l'esquif prit de la vitesse. Lemuel vérifia que les cordes ne se rompraient pas en cas de remous violents, et amarra le sac à provisions. Il se posta à l'avant, les bras croisés sur la poitrine, en toisant la colonne de vapeur tumultueuse.

Il songeait que depuis plusieurs jours, la colonne n'avait cessé de rétrécir. Ce n'était qu'une impression, mais plus il l'observait, plus il était certain de sa réalité. Le socle sous-marin se refermait. Il était possible qu'un bouchon de glace se soit formé peu à peu de l'autre côté soumis au vide spatial, mais il y avait une autre hypothèse : le soubassement devait être doué, à la manière des muscles polymères de son exosquelette, de contractibilité. En d'autres termes, la plaie se refermait.

Quatre heures plus tard, ils pénétrèrent dans une zone de brouillard de plus en plus dense. L'humidité relative dépassait les cent pour cent. La luminosité continuait de baisser, ils entraient dans la nuit. Les biones marins conservaient bonne allure, se contentant de maintenir l'esquif dans la direction initiale. Quand Lemuel en donnerait l'ordre, ils incurveraient leur cap.

Sureau finit par reparaître. Son visage maigre ruisselait. Il essuya ses yeux noirs.

— L'humidité fait pleuvoir à l'intérieur, renifla-t-il. Mes vêtements sont trempés. Oh, par le Saint Nom...

Son regard remonta la colonne de vapeur qui mangeait à présent tout le ciel. Il murmura une prière entre ses dents.

— Dieu nous préserve... Entends-tu ce bruit de cataracte, alors que nous sommes encore à des lieues de ce pilier ? Il est assez colossal pour soutenir le ciel lui-même.

— Mais c'est en enfer qu'il risque de nous envoyer. Où est le Claudiqueur ?

Celui-ci s'était réfugié sous la tente de feuilles, et gardait ses ocelles obstinément fermées. Ses pattes étaient rentrées sous lui : le bione semblait s'être verrouillé de l'intérieur.

Ils entraient dans une région de pluie perpétuelle crépitant à la surface des flots, formant des vagues qui épousaient les tourbillons et venaient heurter les flotteurs. Quelque part en dessous, au centre du maelström invisible, un gouffre sans fond s'ouvrait, et cette perspective avait quelque chose de terrifiant : le monde, *le monde* lui-même n'offrait plus un asile sûr aux formes de vie qu'il abritait.

La colonne brumeuse ne devait être qu'un rideau ; le monstre aspirant était plus loin vers le centre. L'air devenait irrespirable. Une pellicule liquide – peut-être leur propre transpiration – obstruait tous leurs pores, leur donnant l'impression d'être recouverts d'une couche de moisissure.

— Maintenant ! cria Lemuel aux biones de tête.

Il s'accroupit et donna un coup de pied sur l'une des cordes, comme il avait été convenu. Lemuel leur donna le cap : ils passeraient à quelques centaines de mètres à peine de la colonne.

Les biones commencèrent à tirer sur les cordes. Quelques instants plus tard, l'esquif commença à accélérer, tandis que l'air se refroidissait. Tant qu'ils conserveraient une vitesse supérieure au courant, ils pourraient manœuvrer : tout dépendait donc des biones.

Des plaques de plancton bouilli se brisèrent sur les flotteurs en s'éparpillant. En amont, des branches et des poissons morts s'agglutinaient pour former un mouvant anneau d'accrétion de cinquante mètres de large. Le bruit de chute devenait assourdissant. Lemuel comprit que s'ils franchissaient cette limite, ils seraient happés vers l'intérieur pour n'en plus ressortir. Il donna l'ordre d'incurver encore le cap, sachant que les biones marins seraient obligés de dépenser

davantage d'énergie. Certains rechignèrent en claquant des nageoires, et l'espace d'un instant il se dit qu'ils allaient désertier.

Mais le radeau infléchit sa trajectoire. La colonne de vapeur était devenue invisible dans les remous atmosphériques chargés d'embruns. Sureau et lui la sentaient, si proche à présent, prête à les écraser, à les envoyer au fond de la fosse tourbillonnante. Ils zigzaguaient entre les mâchoires d'un monstre infernal, d'envergure continentale.

Sureau retourna se tapir sous l'abri de feuilles. Lemuel resta accroupi à l'avant, au risque de se faire renverser par les vagues balayant le sol. Les embruns rejetés par la colonne de vapeur le rendaient presque aveugle. Le radeau remuait sous lui. Il lui était impossible de savoir si les biones marins le tiraient toujours, ou s'ils l'avaient abandonné. Mais il avançait. Et malgré tout cela, Lemuel se sentait bien.

« Peut-être Sureau a-t-il raison à mon sujet. Je devrais être plus effrayé que lui, qui n'est pas diminué comme moi. Peut-être a-t-il aussi raison pour tout le reste. »

Le temps se dilata au sein de cette étrange tempête. Sans doute cela ne dura-t-il qu'une poignée de minutes, estima Lemuel après coup. Aussi soudainement qu'ils étaient entrés, ils ressortirent de la zone dangereuse.

Les biones ne les avaient pas laissé tomber. Ils avaient tenu parole et Lemuel éprouva une bouffée d'admiration à leur égard. Ils filaient à quelques centimètres sous la surface, tirant toujours. Bien que tous tiennent à leur existence, aucun n'avait failli au pacte.

Derrière eux, la colonne s'éloignait. Il leur fallut encore plusieurs minutes avant de respirer normalement.

Lemuel se tourna vers Sureau. Il ne restait plus grand-chose de l'abri sinon une poignée de feuilles, mais son compagnon étreignait toujours farouchement la queue de monstre marin qui servait de mât.

Lemuel repéra également le Claudiqueur, serré contre Sureau. Ses yeux ne s'étaient pas desserrés. Ce spectacle incongru fit s'esclaffer Lemuel. Son rire trahissait son soulagement de les voir en vie. — Vous pouvez vous détendre, tous les deux. Nous avons fait le tour de la colonne de nuages.

CHAPITRE XII

L'horizon était une ligne plate, à peine surélevée par rapport au niveau de la mer. Nulle terre à portée de vue.

L'esquif avait souffert de son passage au large du champignon de vapeur. Des flotteurs s'étaient détachés, d'autres avaient crevé. Des débris embarqués alors qu'ils passaient près de l'anneau d'accrétion de déchets jonchaient le sol, qui présentait deux fissures profondes.

Le Claudiqueur se remit vite de leur épreuve. Il fit une première estimation des dégâts. Leur sac à provisions s'était entrouvert, et ils avaient perdu la moitié des barquettes de nourriture. Lemuel fit le point en utilisant Ophius comme repère.

— Nous sommes sur la bonne route maintenant : le nord géographique est droit devant. Le courant nous entraîne et nous n'avons plus besoin des biones.

Leur escorte ne les quitta pas tout de suite. Pendant deux jours, Lemuel leur apprit le jeu de capt, participa même à une joute, où il s'improvisa capitaine. À chaque fin de partie, deux biones marins se chargeaient de le ramener à bord de l'esquif. Il fut surpris de l'âpreté de la lutte, et se demanda s'ils connaissaient, à l'instar de leurs congénères terrestres, la notion de jeu.

Encore une fois, il était dérouté par la variété des réactions de cette espèce artificielle. Ce qui le confirmait néanmoins dans la certitude d'avoir raison face au religieux.

Sans doute ne trancheraient-ils jamais leur désaccord. Après tout, cela avait-il tant d'importance ?

Il arrêta les joutes dès que ses genoux se mirent à enfler. Sureau parvint à la conclusion qu'il avait forcé sur ses articulations encore fragiles. Tout en se mettant en devoir de lui masser les jambes, il lui reprocha de ne pas avoir été plus prévoyant.

Les biones marins avaient un point commun avec les terrestres : ils s'en furent sans un adieu.

Jour après jour, le temps s'éclaircit. Des nuages orangés s'effilaient dans l'alignement des bandes gazeuses d'Ophius. Au loin crevaient des tempêtes, mais le courant qui les portait semblait les tenir à l'écart. La température de l'eau restait tiède, avec d'imprévisibles et importantes variations. Parfois passaient des blocs de glace assez gros pour mériter le nom d'icebergs, d'autres fois de grosses bulles d'air chaud crevaient la surface. Lemuel vit une méduse de la taille du radeau fondre littéralement ; en quelques minutes, il n'en resta plus rien. Il souhaitait débarquer sur un iceberg, mais Sureau le fit renoncer. Des bancs de poissons morts flottaient entre deux eaux, attaqués par d'étranges moisissures qui les ornaient de longues traînes festonnées. Des troupes d'hydres se rétractaient au contact de ces courants aberrants, ou au contraire se dilataient jusqu'à éclatement.

La nourriture s'épuisait. Le Claudiqueur se contentait des poissons morts passant à portée du radeau. Le rationnement commença. D'autre part, l'eau devenait mauvaise : le filtre était à bout. Lemuel scrutait sans arrêt le ciel, à la recherche de biones volants qui pourraient les aider, ou leur indiquer la distance qui leur restait à parcourir jusqu'à la terre.

Pendant une semaine encore, le courant les entraîna de l'avant. Ils avaient parcouru près de huit

cents kilomètres depuis leur départ. Il lui arrivait de faiblir, et Lemuel se prenait à angoisser. Ses genoux enflés et douloureux lui donnaient du souci, mais apparemment moins que Sureau, pour lequel c'était une catastrophe. Prudemment, il massait ses cuisses et ses mollets afin de faire circuler le sang et accélérer le processus de guérison. Au fond, il ignorait si cela n'allait pas à l'encontre du but recherché.

Son problème provoqua une recrudescence de séances de prières de la part de son compagnon, mais Lemuel n'était pas sans avoir remarqué que depuis quelques semaines, Sureau passait de moins en moins de temps à cette activité.

D'abord, il crut que la ligne de terre pointillée signifiait la fin de la mer. Le Claudiqueur le détrompa : ce n'était qu'un autre archipel, beaucoup plus vaste que le premier. Les Yuweh y avaient implanté des écosystèmes exubérants, que les déséquilibres provoqués par la catastrophe planétaire avaient ruinés. Les rives de certaines îles étaient jonchées de cadavres d'herbivores, des tatous éléphanthesques à pattes d'araignée. Morts de faim, ou intoxiqués par les changements climatiques ayant affecté les plantes.

La pestilence les fit fuir.

Une autre île, en forme de haricot, n'était qu'un roncier géant, qui paraissait avoir poussé directement sur l'océan ; les barbelés végétaux entremêlés rendaient toute approche impossible.

La plus grande île de l'archipel, presque un petit pays, était séparée des autres par une haute enceinte d'où émergeait des tours artificielles. Le radeau passa au large du cap ouest et se mit à longer l'interminable façade ponctuée de tours hexagonales.

— Des confineurs climatiques, murmura Sureau. On en trouve sur quelques planètes extrêmes. Mieux vaut ne pas nous en approcher.

Son compagnon hocha la tête. Même s'ils arrivaient à franchir cette enceinte, ils ne connaissaient pas les conditions atmosphériques à l'intérieur. Une pluie d'acide sulfurique pouvait les brûler jusqu'à l'os, ou un micro-organisme leur dissoudre la peau.

Pendant trois jours, l'enceinte leur boucha l'horizon sur leur gauche, avant de disparaître. Une poussière d'îles lui succéda, avec son cortège de biotopes étranges.

— Il faut aborder tout de même, déclara Lemuel. Trouver de l'eau, des vivres.

— Des vivres ? fit Sureau en écho. Nous ne savons rien de ces animaux, quelle est leur planète d'origine. Leur chair est peut-être imprégnée de cyanure ou d'arsenic, truffée de toxines. À moins que tu te charges de goûter...

— /Je goûterai /la nourriture, dit le Claudiqueur.

Sureau eut un ricanement amer.

— Qu'est-ce qui prouve que ton métabolisme équivaut au nôtre ? Ton test ne voudra rien dire. Je ne prendrai pas ce risque.

— Où trouverons-nous la nourriture, alors ?

Il admit néanmoins que la menace d'empoisonnement devait être prise en considération. Elle existait également pour la flore. D'ailleurs, l'arcologien était presque incapable de plier les genoux désormais : à nouveau, il devait compter sur Sureau et ne pouvait donc se passer de son accord. Seul

son moral restait intact.

Ils abordèrent une île entièrement colonisée par des champignons dont le chapeau ressemblait à un ballon de balle-folle. Des mille-pattes de trois mètres de long formaient l'unique faune, se nourrissant de cette plante. Il n'y avait pas d'autre prédateur. Sureau rapporta un spécimen de champignon. Lemuel déchira le ballon cartonneux, porta un morceau à la bouche. Cela n'avait aucun goût, et fondait sous la langue en une colle poisseuse.

Décus, ils rembarquèrent. Avant de s'éloigner de l'archipel, Lemuel décida de tenter une dernière approche sur un îlot qui ne lui paraissait pas dangereux au premier abord. Des arbres dont les feuilles-coupoles servaient de nids à des sociétés d'oiseaux formaient des bois épars, descendant en pente douce jusqu'à la mer.

Ils purent amarrer l'esquif à un piton rocheux dépassant des flots, à quelques encablures de la grève d'herbe rase. Sureau se mit à l'eau et nagea plusieurs minutes pour atteindre le bord.

Rageur de ne pouvoir mener lui-même l'exploration, Lemuel dut attendre deux heures que son compagnon ait fait le tour complet de l'île. Il revint avec une poignée de fruits bleu foncé, en forme de goutte.

— Ça a l'air comestible. En tout cas, la peau est sucrée et cela a l'air nourrissant.

— Qui sont les habitants de l'île ?

— Des blattes multicolores, des rongeurs insaisissables, des espèces de cagoines naines, et...

— Des cagoines ?

— Oh... Un animal qui n'existe que sur ma planète. C'est sans importance.

Lemuel mangea un fruit. La chair était pulpeuse, peu aromatisée ; son goût ne rappelait rien de connu. Il eut une agréable surprise : en guise de noyau, les fruits contenaient une poche d'eau centrale, d'une pureté parfaite. Sureau rapporta des branches qu'ils courbèrent pour fabriquer des paniers, dans lesquels s'empilèrent des centaines de fruits.

Ils quittèrent leur mouillage.

Le courant s'étalait, les poussant avec moins de force. Une semaine passa avant que la terre – la véritable terre – n'épaississe enfin la ligne d'horizon. Dans l'intervalle, Lemuel jouait aux échecs avec le Claudiqueur, à l'aide de bouts de bois arrachés aux paniers et d'arêtes de poissons. Il lui parlait des arcologies... et peu à peu, sa sympathie à son égard augmentait. Dans le même temps, Sureau infléchissait son jugement sur les biones. Lemuel le remarquait à de subtils changements d'attitude. Changements probablement dus aux épreuves passées ensemble. Il pensa à en plaisanter, mais jugea que son commentaire ne ferait que mettre en éveil le sens religieux de son compagnon. Mieux valait ne pas contrarier l'amollissement de ses principes... même s'il ne s'agissait pas d'un renoncement mais d'un simple ajournement.

La terre se précisait : une contrée de collines basses, aussi régulières que des dômes. Des arbres peu branchus, épais comme des colonnes, hérissaient la plaine. De curieux entablements punctuaient le paysage, qui faisaient une touche de fantaisie dans cet ordonnancement idéal. Les ondes sismiques du choc avaient disloqué les tables rocheuses et ouvert des crevasses sur les rives d'un affluent, qui formait à présent un petit delta. Ils approchèrent de l'embouchure du fleuve. Celui-ci faisait une tranchée droite, se nivelant jusqu'à une quinzaine de mètres de profondeur, sur trois cents mètres de large. L'eau avait lessivé le sol recouvert d'à peine un pied d'humus, et coulait sur la croûte de

soubassement composée du matériau même de Firmajo, ce quartz noir vitreux. Malgré la souffrance dans ses genoux, Lemuel se pencha et trempa la main.

— Froide... Le fleuve refroidit la mer. Il descend de cette chaîne de montagnes, là-bas. Il faudrait le remonter.

— Si l'affluent coulait dans le bon sens..., ironisa Sureau.

Lemuel soupira. Les bionos marins auraient pu les tirer. Avec ses genoux, ce serait plus douloureux.

— La bordure n'est plus si loin, cinq cents kilomètres à peine. L'horizon se surélève de façon perceptible. Je pense que nous avons parcouru les deux tiers de la distance, par rapport à notre point de chute.

— Tu comptes faire cinq cents kilomètres dans ton état ? En marchant, tu aggraves ton cas. Tu risques de ne plus jamais remarcher. Nous pouvons nous permettre d'attendre.

Lemuel fut touché par la sollicitude de son compagnon. Lui-même n'aurait pas la patience d'attendre, il le pressentait.

— Ces arbres là-bas peuvent fournir le bois pour des attelles. Ce sera un jeu d'enfant de les fabriquer.

Sureau fit une moue qui signifiait qu'il désapprouvait cette décision.

— Allons. Pour une fois, accepte d'avoir tort. Ce dont tes jambes ont besoin, c'est de repos. C'est un conseil d'ami.

Lemuel sursauta. Ses yeux bleus s'attachèrent aux prunelles sombres.

— Considères-tu que nous sommes amis ?

Le visage de Sureau rougit.

— Et puis, qu'importe après tout. Tu es tellement têtu ! Fais ce que bon te semble.

Conscient d'avoir manqué de tact, Lemuel n'insista pas. D'ailleurs, leur esquif arrivait au terme de son périple.

Ils accostèrent. Lemuel s'entoura de plusieurs mètres de fibres racinaires, prit le Claudiqueur dans ses bras et descendit du radeau, bloquant instinctivement ses articulations quand ses pieds touchèrent l'eau. Néanmoins, il lâcha un juron d'arcologien pour masquer le brusque pic de douleur. Il se traîna jusqu'à la berge. Le tapis molletonné qu'il foulait ressemblait à de l'herbe dense, mais était en réalité une variété de mousse arborescente. Cela ne faisait pas grande différence.

Il déposa le Claudiqueur sur le sol, resta debout en attendant que la brûlure s'atténue. Puis, avec précaution, il se transporta vers l'arbre le plus proche. À mi-parcours, Sureau le rejoignit en grommelant, et le saisit par une épaule.

— Si tu tombes, tu ne te relèveras pas. Il vaut mieux que je t'assiste.

— Ne me diminue pas plus que je ne le suis déjà... Mais j'apprécie ton aide... Tu vois que je ne suis pas si têtu.

Sureau le regarda, puis éclata de rire.

— Ma parole, tu es susceptible ! Eh, je n'ai jamais trouvé personne d'aussi têtu que toi. Mais bien que tu n'aies aucun embryon de sentiment religieux, que ton esprit biscornu et ta morale n'aient rien

d'humain à mon sens et que... je dois reconnaître que tu as tes bons côtés.

La surprise fit manquer un pas à Lemuel, et il dut s'accrocher de tout son poids à son ami. Jusqu'ici, quoi qu'il ait appris, Sureau s'était arrangé pour organiser son savoir de façon qu'il confirme ses données de départ : il avait plié la réalité à son dogme. Lemuel n'osa lui demander s'il avait senti ses convictions vaciller.

— Toi aussi, croassa-t-il. Tu as tes avantages... Mais qui sait si je n'apprécie pas mieux tes mauvais côtés : cela doit être une particularité de mon esprit biscornu.

L'autre eut un soupir. Puis une moue équivoque flotta sur ses lèvres minces. Arrivé au premier arbre, Sureau élagua les branches les plus basses sans difficulté : celles-ci ne faisaient pas partie du tronc mais s'y emboîtaient à la manière de fémurs. Il suffisait de tirer assez fort pour les déboîter – impression fort désagréable au demeurant. De plus, elles étaient fines et d'une souplesse de ressort. Lemuel s'assit, les jambes allongées, et ils fixèrent deux tiges de chaque côté de ses genoux, à l'aide de la corde que Lemuel avait pensé à emporter. La position neutre était légèrement fléchie. Lemuel fit quelques essais. Sa démarche chaloupée manquait de grâce et ses pas d'amplitude, mais ses attelles le soulageaient d'une partie du poids comprimant ses genoux.

— Alors ? demanda Sureau.

Ses dents grincèrent de frustration.

— Cela me soulage, mais je ne pourrai pas marcher toute la journée avec.

Une nouvelle fois, il enrageait de son impuissance, et enviait son compagnon. À eux deux, ils formaient un être complet, de force et de volonté.

— Ça ne fait rien, lança-t-il. Il nous reste les flotteurs de l'île. Elle va nous servir une dernière fois.

Il lui exposa son idée, et Sureau assembla un mini-radeau sur le bord du drain-affluent, agglomération de flotteurs sur laquelle il déposa les deux couvertures indéchirables. Le restant de corde servit à confectionner une longue laisse permettant à Sureau de le tracter. Lemuel se coucha dessus, et ils se mirent en route, le Claudiqueur trotinant aux côtés de Sureau.

Peu à peu, ils s'approchaient des montagnes constituant l'enceinte du monde.

CHAPITRE XIII

À mesure que les contours de la plus proche bordure se précisaient, la couleur de limite entre le ciel et la terre glissait vers l'indigo. Le bord du monde n'était plus qu'une question de jours.

Tant qu'ils restaient le long du fleuve, ils se sentaient en relative sécurité. Par endroits, des bouquets de joncs fleurissaient ; en les arrachant, ils récoltaient des bulbes comestibles – même s'ils donnaient l'impression de mâcher du carton. Au moins, cela leur remplissait l'estomac. Les forêts recelaient des bêtes sauvages qui pouvaient s'avérer dangereuses. Au cours des dix jours qui suivirent, de gros félins dotés de deux pattes antérieures surnuméraires ressemblant à celles des mantres religieuses les suivirent jusqu'à l'orée de la forêt. Au grand soulagement des deux hommes, aucun ne fit mine d'attaquer.

À demi allongé sur le radeau de fortune, Lemuel essayait de discerner des traces éventuelles de biones terrestres. Ils croisèrent diverses pistes, déjà anciennes. Sureau s'échauffait en songeant aux hommes qu'ils allaient rencontrer. Lemuel se montrait plus sceptique.

— Je préférerais des biones. Au moins, nous savons qu'ils sont pacifiques. En ce qui concerne les hommes, rien n'est moins sûr.

Lemuel crut voir Sureau lever les yeux au ciel, mais ce dernier ne répondit pas. Sur quelques centaines de mètres, le fleuve avait quitté son lit, pour inonder la forêt alentour. Il reprenait plus loin. Ils durent s'engager entre des troncs d'arbres nouveaux et bardés d'épines. Ils devaient sinuer, Lemuel armé d'une perche repoussait le radeau quand celui-ci s'approchait trop près d'un arbre. En passant à proximité d'un buisson à demi immergé, une explosion retentit. Sureau eut le réflexe de plonger dans l'eau. Lemuel, qui sommeillait, faillit basculer du radeau.

— On nous tire dessus !

Une autre explosion résonna, à quelques mètres de là.

— Approche-toi, fit Lemuel.

— Tu es fou ! Ne vois-tu pas...

— C'est toi qui ne vois pas. Ce ne sont pas des hommes qui nous ont tiré dessus.

Constatant que son compagnon ne bougeait pas, il se mit debout dans l'eau et marcha jusqu'au buisson d'où le bruit avait jailli. Une autre explosion, encore plus assourdissante, l'obligea à se boucher les oreilles. Puis un grand plouf.

— C'est un crapaud... Il a voulu nous faire peur. Là, il s'est sauvé.

Il se tourna vers Sureau, qui se relevait, dégoulinant.

— Mais je constate que tu n'as pas non plus une confiance aveugle dans les hommes que tu espères tant.

Sureau éternua.

— Je dois l'admettre, fit-il, avec comme une fêlure dans le regard. Mais ce sont des hommes qui pourront nous renseigner si nous pouvons sortir d'ici. C'est quelque chose que les biones sont

incapables de faire.

Au cours des jours suivants, d'autres crapauds les surprirent. L'écosystème qu'ils traversaient était dominé par des limaces et des escargots siffleurs couverts de moisissures fluorescentes. Les escargots n'hésitaient pas à plonger sous l'eau pour aller brouter des touffes d'algues ; les moisissures gonflaient, emprisonnant de l'air pour la respiration de leur logeur.

Les plaines avoisinantes laissaient voir des traînées sombres, pareilles à des traces de suie. À basse altitude glissaient des nuages d'encre grasse. L'une des traînées s'étendait jusqu'au rivage, et Lemuel put y goûter : c'était bel et bien de la suie. Les nuages errant lourdement étaient les résidus d'incendies gigantesques qui avaient sévi, et sévissaient peut-être encore, par-delà les collines, à des centaines de lieues. Lemuel supposait qu'un des impacts terrestres en était l'origine.

En deux jours, les genoux de Lemuel dégonflèrent. Il put remarcher à nouveau. Il était temps, car le fleuve faisait un coude qui les obligeait à s'en éloigner.

D'immenses prairies vallonnaient à perte de vue, couvertes de fleurs blanches pareilles à des bourres de coton juchées au sommet de tiges dures, d'un mètre quarante de hauteur. Les limaces s'en gavaient, les attrapant avec une langue gluante, interminable. Prudent, Lemuel effleura l'un de ces globes duveteux afin de vérifier s'ils n'étaient pas irritants... ou s'ils ne se rétractaient pas, tels des anémones de mer. Ce bref contact suffit à le détacher, et Lemuel se demanda comment ils avaient fait pour ne pas avoir été emportés par la tempête ayant succédé au choc des trois météorites. Quelques instants après l'envol de la fleur, un bourgeon émergea de la tige, comme poussé de l'intérieur. Lemuel saisit le bourgeon. Sous la pression de ses doigts, la mince coquille végétale céda, libérant une bourre de coton compressée.

Sureau le devança. Il se retourna et lui lança :

— Nous n'avons pas le temps de faire de la botanique.

Ils s'engageaient dans une vallée encaissée. Les plus gros animaux ne dépassaient pas la taille de bioness terrestres. Lemuel repéra une ligne de plantes étranges, sur une éminence.

— Saint Nom... Toi, tu ne changes pas.

— Ce n'est pas bien de jurer, plaisanta Lemuel. Et nous avons le temps : le monde ne va pas s'effondrer d'ici demain... en principe.

— S'il te plaît, épargne-moi tes tentatives d'humour. Elles sont peut-être bonnes pour des bioness, et encore.

Sous la raillerie perçait l'impuissance, mais l'arcologien l'avait bien cherché, et il consentit à sourire. Sureau le suivit en soupirant.

C'étaient de gros champignons plats, de trois mètres de circonférence, en plastique poreux, fissuré par l'âge. Lemuel les identifia très vite.

— Des pollinisateurs artificiels. Le premier indice d'écoformation par ensemencement que je vois. Et ils sont très vieux.

— Qu'est-ce que tu en déduis ?

— Je n'imagine pas des planétologues yuweh faire ce travail eux-mêmes. Mais des hommes, si : les colons des bordures. Ces objets sont des antiquités, mais le groupe qui les a posés est peut-être

encore dans les parages.

Il ne se trompait pas. Des traces d'anciennes cabanes marquaient la plaine, le long d'un sillon rectiligne s'ouvrant telle une balafre jusqu'au matériau d'armature de Firmajo : un fleuve asséché. Ils n'avaient qu'à le remonter. Le paysage s'aplatissait, les forêts disparurent pour laisser place à une savane où il ne pleuvait jamais.

L'enthousiasme de Lemuel, suite à la découverte du village abandonné, fut tempéré par Sureau : rien ne prouvait, disait ce dernier, que le Centre de Planification qui était leur but final ne se trouvait pas à des centaines de kilomètres en aval ou en amont de leur position. Lemuel haussait les épaules. C'était possible, mais ils ne pouvaient influencer sur la distance qu'il leur restait à parcourir : autant ne pas s'en préoccuper avant que le problème ne se pose vraiment.

À l'horizon, l'air vibrait sur une note grave. Toutes les dix-neuf heures, le basculement du jour dans le crépuscule, puis l'inverse, provoquaient des phénomènes d'aurore boréale intermittents – les couleurs décomposées d'Ophiüs –, dans l'espace gauchi des champs de confinement atmosphérique. La barre floue d'air ionisé emplissait tout le champ de vision. L'énergie produite par minute se chiffrait en décennies de dépenses énergétiques d'une arcologie moyenne. Lemuel n'était pas conditionné pour raisonner sur d'aussi vastes échelles. Il préférait ne pas laisser son imagination s'emballer.

Il apprit à marcher la tête baissée. Et lorsqu'il la releva, trois jours plus tard, son regard se heurta à un mur.

*

* *

Le spectacle faisait tourner la tête. Une paroi de plusieurs kilomètres se dressait devant eux, lisse et nue. Elle s'étendait de gauche à droite, sur une distance astronomique. Le bord du monde... Ils ne l'avaient pas imaginé si abrupt. Au-delà, il n'y avait que le vide spatial. Le néant des légendes de mondes plats.

Lemuel n'en finissait pas de rehausser son regard. La masse d'Ophiüs éclairait uniformément la surface de Firmajo, noyant toute ombre permettant d'estimer le défilement des heures. Au pied de la montagne d'enceinte, ils avaient cependant l'impression qu'une ombre les recouvrait tant elle les dominait. Ils s'arrêtèrent à environ deux kilomètres des contreforts, trop raides pour être escaladés. Le paysage n'était plus qu'une bande de désert, où affleurait le matériau vitreux de soubassement.

— Je dirais... une douzaine de kilomètres de hauteur, commenta Sureau. De la même composition que les Losanges, ou le plancher de Firmajo. Il n'y a rien de vivant, que cette mousse bleue qui pousse en charpie.

Son compagnon dut se faire violence pour s'arracher à la contemplation de l'ensemble. Se focaliser sur des détails était plus facile.

— En effet, dit-il, la voix pâteuse. Il y a des taches bleu foncé, sur environ un kilomètre. Rien plus haut. Ce doit être une volonté des Yuweh, ces montagnes abiotiques.

— Peut-être... Je ne vois pas d'indice de passage, un tunnel qui permettrait de se rendre en dessous. Es-tu certain que l'enceinte est creuse ?

Lemuel hocha la tête, évitant ainsi de répondre qu'avec les Yuweh, on ne pouvait être sûr de rien.

Ils s'entendirent pour longer l'enceinte sur leur droite – à l'est. C'était par là qu'ils avaient le plus

de chance de rencontrer des humains.

Ils rencontrèrent d'abord un groupe de biones, avec lesquels Lemuel discuta de longues heures : la plupart connaissaient le langage humain. Leur morphologie était identique aux biones terrestres, mais leur façon de marcher différait subtilement : leurs pattes se posaient avec plus de délicatesse sur le sol, comme le ferait un faucheur.

Ils s'intéressaient surtout au Claudiqueur, et lui proposèrent de se joindre à eux. Lemuel le vit hésiter longuement, avant de refuser.

— Es-tu fidèle à ton clan ? lui demanda-t-il en le prenant à part.

— /Cette notion /doit être définie dans le temps. /[Généralisation.]/ /Les biones ne forment pas des clans, /ils forment des réseaux de compréhension mutuelle. /Je suis attaché à mon clan /s'il offre de grandes possibilités d'interaction. /Ce groupe est intéressant, /mais votre voyage n'est pas terminé. /Je continue avec vous.

Lemuel se sentit soulagé.

— Très aimable à toi, dit-il en souriant. Il est réconfortant de savoir que Sureau et moi, nous conservons ton intérêt.

Il avait une foule de questions à poser aux biones.

D'autres bandes vivaient en bordure – des « Fousseurs ».

— Et les hommes ? demanda Sureau. Y a-t-il des êtres humains près d'ici ?

Les biones s'étonnèrent qu'ils ne les aient pas croisés plus à l'ouest. Les deux hommes comprirent qu'ils auraient dû suivre la bordure dans le sens opposé. Il ne leur restait plus qu'à faire demi-tour.

Ils prirent congé, et retournèrent sur leurs pas. Lemuel était songeur. Il avait eu tout le temps de penser aux cabanes abandonnées. Les quelques restes suggéraient une technologie proche du zéro absolu.

Et cela expliquait bien des choses. Pour quelle raison, en premier lieu, les Yuweh avaient laissé s'implanter une communauté humaine. C'était prendre un gros risque, et ils étaient bien placés pour savoir que partout où l'homme s'installait, la diversité des espèces chutait et l'intégrité du biotope n'était plus respectée. Ceux-là n'étaient pas dangereux pour les écosystèmes yuweh, pour la simple et bonne raison qu'il s'agissait de primitivistes, des hommes ayant renoncé au mode de vie technologique et retournés à l'état sauvage. Les constructeurs de l'île artificielle engloutie par le tsunami étaient des dissidents, descendants des premiers, qui avaient renoué, comme ils pouvaient, avec la technique. Ils avaient pris le nom de Savants. Voilà pourquoi l'île leur avait paru de facture si grossière. Naï les avait traités de Fils-de-Yuweh, en pensant probablement maudire les deux hommes venant interrompre son agonie : c'était à ces villageois qu'il avait fait allusion.

Il n'eut pas à livrer le fruit de ses réflexions à son compagnon, dès lors qu'il vit sa mine tourmentée : celui-ci était arrivé aux mêmes conclusions par lui-même. Lemuel devinait son désarroi et sa consternation. C'étaient des semblables qu'il recherchait, non des primitivistes. À plusieurs reprises, il ouvrit la bouche pour parler, mais rien ne sortit.

Ils découvrirent le clan au bout d'une semaine de marche forcée, alors qu'ils commençaient à désespérer.

Ce fut pire que ce à quoi ils s'attendaient.

CHAPITRE XIV

Lemuel avait prié le Claudiqueur de rester en retrait, afin de ne pas les effrayer. Deux hommes et un bione surgissant de nulle part étaient un spectacle inopiné, peut-être inquiétant. Le bione s'exécuta de bonne grâce.

La tribu se montait à plus de deux cents individus. Bruns et râblés, ils vivaient nus, dans le plus extrême dénuement. Ils se nourrissaient de mousse bleue, qu'ils traitaient dans de grands chaudrons de terre cuite disposés au centre du village. Lemuel avait déjà goûté celle qui poussait sur les Losanges : il la trouvait aussi fade et coriace que du plastique. Les chaudrons devaient l'attendrir, mais qu'utilisaient-ils pour lui donner du goût ? La mousse était récoltée grâce à des échafaudages de bois appliqués contre le mur d'enceinte. Les deux hommes en avaient trouvé trace à un quart d'heure de marche en amont : des constructions branlantes, qui tenaient debout par miracle. Certaines s'élevaient à plus de cent mètres de hauteur, en appui sur quelques étais. Une saute de vent pouvait les décoller sans peine.

Des gamins annoncèrent leur arrivée par un concert de piailllements avant de déguerpir. Le temps d'un battement de cils, Lemuel se demanda si ces enfants n'utilisaient pas le langage des biones, constitué de couinements. Mais cela n'avait rien d'articulé.

Une femme énorme se porta à leur rencontre, tandis que les autres habitants se terraient dans leurs cabanes. Elle n'était recouverte que d'un pagne de mousse tressée sur lequel débordait sa chair avachie. En les apercevant, sa bouche veule se tordit et elle hurla quelque chose. Puis, elle ramassa un objet, qu'elle leur lança.

— Le message est clair, fit Sureau en regardant le projectile s'écraser à une dizaine de pas. Une boule d'excrément. Nous sommes indésirables ici.

À présent, des hommes sortaient des huttes, de jeunes adultes qui prirent des postures avantageuses tandis que d'autres se baissaient et ramassaient des bouts de bois, dans le but évident d'imiter la grosse femme qui continuait de lancer des imprécations. Encore heureux que le terrain soit dépourvu de cailloux, se dit Lemuel qui commençait à reculer.

— Attendez ! criait Sureau en exhibant ses mains vides. Nous venons en paix, ne nous repoussez pas, ne sommes-nous pas tous frères ?

Sa voix était couverte par les piailllements des enfants. Des hommes s'avançaient, menaçants. Des projectiles volèrent vers eux. Pas encore dangereux, mais...

— Cela tourne au vinaigre, marmonna Lemuel. Mieux vaut nous en aller, et en vitesse.

Une nouvelle fois, ils devaient rebrousser chemin. Tant pis, ils contourneraient le village par l'intérieur, quand il serait hors de vue.

La femme exhortait la foule à les poursuivre. Sureau ne bougeait pas, cherchant désespérément à toucher ces hommes. Lemuel tira son compagnon par le bras.

— Dépêchons-nous avant que cette folle ne les monte vraiment contre nous. À force de se replier sur eux-mêmes, ils ne supportent quiconque n'appartient pas à leur univers. Je comprends pourquoi

les habitants de l'île flottante ont fui cette communauté. La catastrophe des météorites n'a sûrement pas arrangé leur état d'esprit.

Des bouts de bois volaient autour d'eux. Lemuel dut sauter de côté pour les éviter. Ils firent retraite, de plus en plus rapidement car un petit groupe les suivait en vociférant. Lemuel espéra qu'il ne devrait pas courir pour sauver sa vie. Ses muscles avaient beaucoup forci depuis son arrivée sur l'artefact, mais face à des indigènes nés sous gravité, il ne faisait pas le poids.

Mais il se retrouva en train de courir, devant Sureau. Au passage, il récupéra le Claudiqueur en l'attrapant par la carapace.

— /Que se...

— Tout à l'heure !

Il devint vite manifeste que les poursuivants n'abandonneraient pas leurs proies. Par groupes de trois, ils les bombardaient de bouts de bois. Les deux hommes ne pouvaient répliquer, car les autres continuaient à courir. Lemuel envisageait le combat au corps à corps comme une issue inévitable. Il n'entendit pas l'avertissement du Claudiqueur. Une décharge électrique lui secoua le bras, le forçant à le lâcher.

— Bon sang !

— /En dessous.

Le bione savait écourter ses phrases lorsque la situation l'exigeait. Lemuel et Sureau le suivirent sans discuter.

Le bione disparaissait dans l'entrée d'un souterrain. Une plaque avait été déplacée, c'est pourquoi ils ne l'avaient pas vue quand ils étaient passés dans l'autre sens, la première fois. Quatre biones anormalement gros gardaient le passage. Sans hésiter, Lemuel se plia en deux et pénétra dans un tunnel plongé dans la pénombre.

Il aspira un air sensiblement plus froid. Le bruit de ses pas se répercuta loin devant.

Il se retourna à temps pour voir les quatre biones remettre la plaque en place. Dehors, les hommes s'étaient arrêtés, indécis. Au moment où la plaque retomba, il aperçut le premier rang faire demi-tour. Ils abandonnaient la partie.

— Saint Nom, où sommes-nous ?

— Dans le sous-sol de Firmajo, répondit Lemuel d'une voix étouffée.

Ils marchaient le long du tunnel rectiligne, semblable à l'intérieur d'une conduite : le lit souterrain d'un fleuve qui n'existait plus ? D'après la direction, ils se dirigeaient vers l'enceinte. L'un des fousseurs qui avaient refermé la dalle les suivait, un autre les précédait. Rasséréné, Lemuel souffla à Sureau :

— Au fond, tu avais raison. C'est bien grâce à des hommes que nous sommes arrivés ici. S'ils ne nous avaient pas pourchassés, les biones fousseurs n'auraient pas eu l'idée de nous sauver en nous faisant pénétrer dans leur territoire.

Sureau grimaça pour toute réponse.

Le Claudiqueur communiquait avec le bione de tête dans son langage sifflant, plus rapide que le langage humain.

— Bon sang, c'est gigantesque.

Le tunnel débouchait sur une salle dont les proportions auraient peut-être permis à Elikale, l'arcologie de Lemuel, d'y tenir... Non, sans doute pas. Mais elle mesurait au moins un kilomètre cube. Une lueur diffuse émanait du plafond.

Les murs étaient faits du matériau de construction du géo-artefact. Ils comportaient de mystérieuses rainures, qui ne reproduisaient aucun langage écrit connu, mais évoquaient plutôt, par la redondance des motifs, la vision grossie d'un circuit imprimé antédiluvien. Le sol était rayé, comme si des engins extrêmement pesants étaient régulièrement passés par là, reliquat d'un trafic fantôme.

Le bruit de leur respiration ne se réverbérait pas sur le mur opposé. La salle était trop vaste. Lemuel hésita à crier, afin d'estimer l'écho qui lui reviendrait. Il y renonça.

Ainsi qu'ils s'en rendirent compte avec stupéfaction, ce n'était que la première salle d'un complexe démesuré, les Entrepôts. Les fousseurs habitaient les galeries communiquant avec l'extérieur. Ils connaissaient à la perfection la topographie.

— J'ai l'impression d'être un microbe égaré dans un entrepôt vide, grommela Sureau. Pas toi ? Au moins, la gravité reste stable, ce qui prouve que nous restons sur un même plan. Où ces biones nous emmènent-ils ?

Lemuel l'ignorait, et le Claudiqueur ne se montrait pas disposé à se répandre en explications. Probablement n'en savait-il pas beaucoup plus que ses compagnons humains.

Plusieurs passages s'ouvraient au niveau du sol ; d'autres, à plus de deux cents mètres de hauteur, inaccessibles. Pour des machines volantes : le moyen de transport des Yuweh, quand ils sortaient de leurs vaisseaux-fleurs ? La salle cyclopéenne ne comportait pas de fenêtre ni de baie. À quoi bon, puisqu'ils se trouvaient au cœur même de l'enceinte ?

Les dimensions de l'architecture paralysaient quelque peu les facultés de raisonnement de Lemuel. Il éprouvait un sentiment croissant de claustrophobie.

Sureau désigna de l'index le bione fousseur en tête du cortège.

— Peut-être ces biones vont-ils nous apprendre où se trouve le Centre de Planification, s'il existe.

— Il existe.

— Un simple astroport me conviendrait tout à fait... avec un orbiteur à quai, naturellement.

Lemuel ne sourit pas à l'ironie. Plus il progressait, plus une terreur irrationnelle contaminait son esprit. Il était sur le territoire des Yuweh, et cela le mettait mal à l'aise. Il n'avait aucun sentiment d'adoration pour la caste des terraformateurs : seulement de l'admiration pour leurs dons de techniciens. Les Yuweh avaient suscité – continuaient de susciter – des cultes partout dans l'univers habité, qui faisaient d'eux des semi-divinités : quoi de plus normal, pour des créateurs de mondes ? Lemuel savait qu'il s'agissait d'hommes modifiés obéissant à une philosophie, non de divinités. Du moins, sa part rationnelle le savait.

Il parvint à cacher son trouble.

Une galerie rectangulaire, puis un autre Entrepôt, pareil au premier. Il n'y avait de mousse bleue nulle part. Pas assez d'apport organique, sans compter que les fousseurs devaient faire le ménage.

— Si toute la bordure est trouée comme un gruyère, glissa Sureau, ce labyrinthe n'a pas de fin, et il nous faudra plusieurs vies pour trouver ce que nous cherchons. Je me demande pourquoi ce complexe

est atmosphérisé, puisqu'il ne sert à rien.

Lemuel fit un effort de concentration. Répondre offrait une dérivation à ses frayeurs. Et cela peuplait le silence.

— Il était peut-être plus simple de tout atmosphériser. Cela évite les mécanismes de pressurisation des sas, la compartimentation. Et cela permet aux fouisseurs de vivre ici. Les Yuweh les ont autorisés à occuper les locaux, à condition, je suppose, qu'ils fassent office de gardiens.

— Pourquoi nous ont-ils laissé passer, en ce cas ?... Eh, qu'est-ce que c'est ?

Une masse sombre encombrait un coin de l'Entrepôt. Ignorant les avertissements des deux fouisseurs, il courut vers l'objet. Il y avait bien trois cents mètres à franchir.

— C'est peut-être un orbiteur ! cria-t-il.

Lemuel en doutait. Et quand bien même, cela ne changerait pas grand-chose à leur situation : il n'y avait rien pour le remorquer jusqu'à un éventuel dock donnant sur l'espace. Il lui emboîta tout de même le pas, aiguillonné par la curiosité, et un peu honteux de son accès de frayeur qui ne semblait pas toucher son compagnon.

L'objet n'était pas un orbiteur, mais un engin terrestre doté de plaques de répulsion en guise de roues. Il pesait au bas mot cent tonnes. Sa fonction était inconnue. Une intense impression de vétusté se dégageait de lui, et malgré sa masse on n'avait pas envie de le toucher, de peur qu'il ne s'effrite.

— Un engin yuweh, s'exclama Sureau. Il doit avoir des siècles.

— Plus de cinq, s'il remonte à la fabrication de Firmajo. Je pense savoir la raison pour laquelle les fouisseurs nous ont sauvés, tout à l'heure : parce que nous étions en danger de mort. Ils se sont rendu compte que nous étions différents des villageois. Ils ont réagi sur-le-champ, ce qui signifie qu'ils nous surveillaient depuis un moment.

— /Exact.

Le Claudiqueur se décidait enfin à parler.

— Que leur avez-vous dit ? demanda Lemuel.

— /Je les ai informés de /votre nature //vos buts. /Ils sont intéressés. /En échange de jeux et/ou /de problèmes, /ils nous mèneront au Débarcadère.

— Le Débarcadère ?

— /La traduction la plus juste possible.

— Où se trouve le Débarcadère ?

— /Je ne sais pas. /Nous rejoignons le groupe de fouisseurs.

Ils s'enfonçaient toujours. Le Débarcadère... C'était trop beau pour être vrai. Ils traversèrent en enfilade trois autres Entrepôts, de dimensions comparables aux deux précédents. Seules les galeries d'accès, de taille raisonnable, suggéraient que cette construction n'avait pas été faite pour des géants. Les yeux des deux voyageurs s'accommodaient à la faible luminosité. D'autres engins croupissaient en accumulant de la poussière. Ils ne dégageaient plus l'aura magique de leur première découverte. Lemuel tendait l'oreille, tâchait d'entendre les machines inductrices de champs de confinement qui devaient se trouver au-dessus de leur tête. Mais nul vrombissement. Ou elles se trouvaient beaucoup plus haut, à des kilomètres en altitude, ou elles étaient totalement silencieuses.

— On ne va pas tarder à arriver au bord de l’artefact, réalisa Lemuel. Nous avons déjà parcouru huit ou neuf kilomètres. La bordure n’est pas très épaisse.

Il avait raison. Les biones les firent contourner deux Entrepôts fermés (que contenaient-ils ?), puis ils arrivèrent dans une salle éclairée différemment, et dont le mur opposé était d’un noir profond... piqueté d’étoiles. Les biones stoppèrent.

— L’espace, murmura Lemuel. Nous avons traversé l’enceinte. Est-ce cela, le Débarcadère ?

Il avait failli reculer, comme si la décompression risquait de le happer s’il avançait trop près. La paroi vitrée était si transparente que l’impression de se trouver devant une cavité ouverte sur l’espace était frappante.

La baie ne perçait pas le mur dans sa totalité. Lemuel estimait sa taille à trois cents mètres de large, sur deux cents de haut. S’approcher à moins de dix pas de la vitre suffisait à se croire entouré par le vide.

En levant la tête, on apercevait une portion de l’arc ophiusien. À la surface de Firmajo, le globe de l’étoile avortée était visible dans son ensemble, au point d’envahir le ciel. Ici, son image n’était pas filtrée par l’atmosphère ou altérée par les champs de confinement. Ophius apparaissait dans toute sa splendeur.

Et l’espace. Les larmes aux yeux, Lemuel s’approcha de la baie et y appuya le front. La matière avait le même toucher que les murs. Il remarqua qu’il n’y avait aucun joint entre la fenêtre et le reste de la paroi. La baie vitrée était de la même matière : probablement un polymère de carbone, assez résistant et léger pour former le plancher de l’artefact. Le procédé qui le rendait doué de contractibilité restait mystérieux, mais la science des Yuweh était capable de faire ce genre de miracle.

Il remarqua à peine la main de Sureau se poser sur son épaule.

— Tu penses aux tiens, n’est-ce pas ?

Lemuel répondit du tac au tac.

— Les miens logent au fond de ma mémoire, mais je ne les invoque pas en vain. Je me suis interrogé si un jour je retournerai dans l’espace, en impesanteur où est ma vraie place. Et le pourquoi de notre voyage. Nous avons atteint le point extrême, et que gagnons-nous ? Je suppose que cela en valait la peine. Je me demande si j’en serai jamais sûr, un jour.

— Oui, cela en valait la peine. Crois-moi sur parole. Le temps n’est peut-être pas linéaire comme le dicte le dogme nomi. S’il est circulaire, nous quitterons ce monde qui n’est pas fait pour nous. Rester n’est pas souhaitable.

Lemuel détourna les yeux de la baie, pour les poser sur son compagnon. Il n’imaginait pas que Sureau ait pu changer à ce point. Il esquissa une accolade, mais sa main retomba. Les fousseurs partaient vers la gauche en les invitant à les suivre par des ululements doux.

— Avec quoi partirons-nous ? Il n’y a pas d’orbiteur ici. Tu l’as dit toi-même, ce monde n’est pas fait pour les êtres humains. Essaieras-tu de convaincre les fousseurs de nous construire un vaisseau ?

Sureau eut un sourire amusé.

— Voilà une excellente idée.

CHAPITRE XV

Le clan de biones fouisseurs avait élu domicile à deux Entrepôts de la salle à la baie vitrée. Toutes les salles en contact avec le bord de l'artefact étaient pourvues de ces lucarnes ouvertes sur l'espace. Au cours des jours suivants, Lemuel en visita une dizaine. En s'écrasant le nez sur la vitre, il apercevait de grands trous qui semblaient être disposés sur tout le pourtour du géo-artefact. Un fouisseur interprète lui apprit qu'à intervalles plus ou moins réguliers, des jets lumineux étaient crachés par ces trous. Ces jets pouvaient mesurer un kilomètre de long. L'espace devant les vitres se mettait alors à briller, avec une telle intensité qu'il éclairait plusieurs Entrepôts. De l'hydrogène enflammé, en déduisit Lemuel. Les trous étaient des tuyères d'un système de régulation orbitale ceinturant l'artefact. D'ailleurs, au moment de la catastrophe, les fouisseurs avaient assisté, suite aux trois tremblements de terre dus aux impacts météoritiques, à une poussée extraordinaire de jets d'hydrogène, une suractivité qui n'avait jamais eu d'équivalent dans leur mémoire collective. Cela avait duré cinq jours sans discontinuer, puis l'intensité des jets avait diminué avant de s'éteindre. Depuis, il n'y avait eu aucun signe de regain d'activité. Les réservoirs étaient taris, songea Lemuel.

Il fallait le temps au système d'écopage situé sous l'artefact – sur sa face non atmosphérisée – de capturer suffisamment d'atomes d'hydrogène chauds échappés d'Ophiüs.

L'arcologien avait repris sa quête de renseignements contre l'apprentissage de jeux et l'exposition de problèmes ou de paradoxes qui amusaient tellement les biones. Les fouisseurs se montraient plus intelligents que les biones rencontrés jusqu'à présent, et assimilaient les jeux beaucoup plus vite. Leur position privilégiée les mettait en contact avec les Yuweh. Leur niveau d'intelligence effective s'en ressentait. Dans leurs échanges, le Claudiqueur ne se montrait pas toujours à la hauteur... et Lemuel non plus. Mais il ne semblait pas s'en formaliser. Le jeune homme comprenait pourquoi le Claudiqueur avait longuement hésité avant de décliner l'offre des fouisseurs de se joindre à eux.

Ils se chargeaient également de l'approvisionnement en nourriture et en eau.

Question : comment prenaient-ils connaissance de l'arrivée imminente des Yuweh ?

Réponse : les Constructeurs arrivaient, voilà tout.

Question : y avait-il un lieu précis où abordaient les vaisseaux yuweh ? (Là, Lemuel dut expliquer ce qu'était un vaisseau spatial.)

Réponse : les Débarcadères abondaient. Ce pouvait être là, ou ailleurs. On ne voyait pas les vaisseaux aborder, cela se passait hors du champ de vision des fenêtres ouvertes sur l'espace. Les Constructeurs apparaissaient par une des portes interdites.

— Considérez-vous les Constructeurs comme vos dieux ? demanda Sureau.

— /Le concept dans sa globalité /entre en conflit avec notre interprétation du monde, lui répondit-on. /Les Constructeurs nous ont faits. /Nous aimons interagir avec eux.

Sureau n'insista pas. Avec le Claudiqueur, Lemuel entreprit de glaner des informations sur un Centre de Planification. Se trouvait-il dans un des Entrepôts condamnés ? Lemuel avait essayé d'en forcer une porte, mais celle-ci, du même matériau que les parois, était inaltérable. Les fouisseurs n'avaient pas apprécié sa tentative.

— Est-il possible de les ouvrir ? demanda-t-il un soir.

Ils répondirent par la négative. Du reste, les Entrepôts interdits contenaient peut-être le carburant pour les propulseurs de régulation orbitale. Ouvrir la porte signifierait alors voir se déverser de l'hydrogène liquide... et mourir tout de suite après.

Un Entrepôt différent des grottes artificielles habituelles se trouvait à environ deux cents kilomètres d'ici. Ses contours étaient octogonaux, et il était quatre fois plus grand que les autres salles.

— Quatre kilomètres cubes au minimum, fit Sureau avec un sifflement admiratif. Un vaisseau yuweh y tiendrait à l'aise. L'une de ses faces donne-t-elle sur l'espace ?

— /Oui, confirma leur interlocuteur fouisseur.

Un Débarcadère. Sans se consulter, les deux hommes convinrent qu'il fallait à tout prix y aller. Les fouisseurs ne se montrèrent pas réticents, offrirent même leur concours. Six d'entre eux furent dépêchés à la surface, pour ramener du bois dont ils se servirent pour fabriquer des cadres. Ils tendirent dessus les deux couvertures indéchirables – c'était tout ce qui restait aux deux voyageurs en guise d'affaires personnelles. Ils n'avaient plus qu'à s'installer sur ces litières : huit biones placés dessous supportaient le tout. Un cortège d'une dizaine de biones les suivait, chargés de provisions.

Ils prirent place sans délai.

Les fouisseurs avaient une constitution plus robuste que leurs congénères terrestres. Leur équipage filait à une trentaine de kilomètres heure à travers les Entrepôts. Certains étaient vides, d'autres remplis de machines mortes. Lemuel aurait aimé poser des questions relatives à ces engins, mais tout ce qu'il voyait des biones, c'était un grouillement de pattes sous le cadre recouvert de sa couverture.

Il leur fallut dix heures pour arriver à destination : huit heures de trajet et deux heures de pause. Les biones aussi connaissaient la fatigue. Durant cette période, aucun des deux hommes ne parla, et le Claudiqueur respecta leur silence.

Quand ils arrivèrent devant l'Entrepôt spécial, la tension était à son comble.

— Regarde cette porte, s'exclama Sureau... le signe gravé dessus.

— Un Y surmonté d'une barre. La lettre qu'utilisent les Yuweh pour se désigner. J'ai vu plusieurs de ces signes dans des articles de téléthèques qui leur étaient consacrés. Cela n'a rien de secret.

— Mais il n'y en a pas ailleurs. Cette salle est sûrement le Centre de Planification.

— Même si ça ne l'est pas, c'est tout ce que nous trouverons. Il faut que nous passions de l'autre côté de cette porte. Mais je ne vois aucun mécanisme d'ouverture, ou quelque chose qui ressemble de près ou de loin à un sas.

Les fouisseurs n'en savaient pas plus qu'eux. Quand les Yuweh venaient les visiter, ils utilisaient ce passage de préférence.

— Il y a forcément un sésame.

— Si c'est un dock, il n'est sans doute pas pressurisé.

— Mais il doit y avoir des compartiments servant de tampons. Une salle de contrôle, ou autre chose.

Pendant deux jours, ils campèrent au pied de la porte monumentale ornée du signe yuweh. Lemuel

entreprit de faire le tour de la salle, ce qui représentait un nombre appréciable de kilomètres. Il savait que leurs réserves de nourriture et d'eau n'étaient pas extensibles à l'infini. Il leur faudrait bientôt rebrousser chemin.

Il trouva le sas presque par hasard, en contournant un engin de terraformation parké dans le coin d'un Entrepôt adjacent. La prudence le poussa à refouler son désir de pénétrer tout de suite à l'intérieur. Il partit avertir ses compagnons.

— Un sas on ne peut plus banal, fit Sureau en le détaillant. Un peu plus grand qu'un sas-passager d'orbiteur, mais il n'a rien d'extraordinaire.

— Ce qu'il y a derrière risque d'être moins commun, se contenta de dire Lemuel.

Ils déverrouillèrent le sas manuellement. Sureau avait raison, le système d'ouverture était celui qui existait de tout temps sur les orbiteurs... en deux fois plus grand.

Les fousseurs refusèrent de les suivre. Leur territoire s'arrêtait là... ainsi que leur curiosité.

Ils découvrirent une enfilade de salles séparées les unes des autres par des baies transparentes. Des blocs sombres pareils aux Losanges saillaient au centre des pièces. Sur les parois, des instruments plus reconnaissables : les blocs de contrôle des centrales énergétiques d'alimentation pour les champs de confinement. Des systèmes de sécurité inviolables empêchaient de les dérégler.

Il y avait aussi des quartiers d'habitation, ainsi que de vastes salles communes ceinturées d'écrans inertes, de longs couloirs aux allures d'avenues. Une véritable petite ville – mais pouvait-on appeler cela une ville ? Les Yuweh étaient des hommes, même s'ils altéraient leur forme et leur physiologie au point de perdre, parfois, complètement leur aspect humain. Les éléments de survie – sanitaires, blocs hospitaliers, etc. – étaient prévus pour leurs particularités anatomiques. Presque tous les éléments étaient surdimensionnés, et des cuves s'alignaient le long des murs : certainement des endroits pour les Yuweh ne respirant plus le mélange d'air commun aux êtres humains. Pour le moment elles étaient vides. Lemuel remarqua les réservoirs cryologiques qui les jouxtaient. Mais la plupart des machines leur demeuraient inconnues.

— Ces installations ne doivent pas accueillir plus d'une centaine de Yuweh, releva Sureau.

— Nous n'avons pas tout visité.

— Mais dans l'ensemble, cela ne doit pas excéder ce chiffre de beaucoup, non ?

— En effet, reconnut Lemuel.

Ils auraient voulu accéder à un niveau différent, mais les accès – des passes informatiques – leur refusèrent la priorité.

Le Claudiqueur s'était absenté pendant leur visite. Il revint en trotinant. Ses pattes arrière frottaient contre sa carapace, signe de trouble extrême.

— /Un conseil : /venir voir ce qui se passe.

Autres signes, il ne perdait pas de temps à construire ses phrases, et le débit de ses paroles était anormalement élevé.

— Quelque chose de grave est arrivé ? demanda Sureau.

Lemuel constata avec satisfaction que les altérations de comportement du bione ne lui avaient pas échappé. Sa façon de s'inquiéter n'était pas celle de quelqu'un s'interrogeant sur le dysfonctionnement d'une machine.

— /Vous devriez me suivre, répéta le Claudiqueur.

Ils sortirent de la ville, rejoignirent le sas et en franchirent la porte. Juste à côté, une salle donnait sur l'espace. Les fouisseurs s'étaient rassemblés devant l'immense baie vitrée, pour regarder ce qui approchait.

— Par le Saint Nom.

— /Voici les Constructeurs, déclara un fouisseur.

Ce n'était pas un, mais trois, quatre vaisseaux-fleurs qui arrivaient de front. À chaque fois que des Yuweh venaient pour prendre contact avec une des trois arcologies en orbite autour d'Ophius, il n'apparaissait qu'un vaisseau. Jamais deux. Mais un tel rassemblement... Jamais on n'avait observé plus de deux vaisseaux-fleurs ensemble, à tel point que des légendes s'étaient forgées, à propos de leur nombre supposé. Certains prétendaient qu'il n'y en avait pas plus d'une dizaine dans tout l'univers humain.

— Il y en a plus, fit Lemuel tout haut. Au moins vingt, et ils nous entourent... La fenêtre n'est pas assez vaste pour les percevoir tous.

Sureau hochait mécaniquement la tête.

— J'ai vu des documents de téléthèques à leur sujet. Il faut les voir pour de vrai. C'est magnifique.

D'autres apparaissaient dans leur champ de vision, formant un collier féerique autour de Firmajo. L'un d'eux se dirigeait vers leur position. Il avait la forme d'un de ces étranges objets mathématiques, qui ne se rencontrent pas dans la nature. Lemuel dut se faire violence pour l'appréhender dans sa totalité. Le vaisseau ressemblait effectivement à une fleur d'un kilomètre de rayon, dont les deux ou trois rangées de pétales (?) sombres tournaient avec lenteur autour du pistil vert pâle. L'impression d'altérité absolue qu'il dégageait donnait le vertige. Ses formes élégantes, liées à sa masse, n'avaient rien à voir, même de loin, avec la lourdeur des cargos orbiteurs transitant ordinairement par les Portes de Vangk.

En le voyant approcher, Lemuel eut la conviction qu'il s'agissait d'un être vivant. Une espèce faite pour l'espace. Les pétales étaient reliés au reste de la structure par des arches dont la matière craquelée évoquait la porcelaine... ou plutôt le cartilage. Des modules bulbeux s'agglutinaient dans leur ombre, le long du tronc central.

— Il ne va pas tarder à aborder, fit Sureau. Nous avons eu raison de venir ici. C'est un de leurs ports d'attache.

Lemuel sortit de l'espèce de transe qui le tenait immobile.

— Nous avons été stupides de penser à un Centre de Planification. Une construction aussi vaste n'a pas de centre de contrôle unique.

En s'approchant, les vaisseaux-fleurs s'écartaient les uns des autres pour gagner leur port. Ils disparurent. Les deux hommes repassèrent par le sas. Les Yuweh arrivaient.

Une subite panique s'empara de Lemuel. Pour la première fois, son aspect le préoccupa. Il était sale, ses vêtements depuis longtemps à l'état de guenilles. Il n'était pas tellement différent des primitivistes qui peuplaient l'artefact. Les Yuweh croiraient-ils à leur histoire, ne penseraient-ils pas qu'ils avaient affaire à des individus venus de l'île flottante de Naï, décidés à partir dans les étoiles ?

D'ailleurs, cela avait-il de l'importance ? Les Yuweh pouvaient décider de les laisser ici, à leur gré. Sureau, lui, ne manifestait aucune angoisse. Pour lui, ils n'étaient pas des dieux. Son dieu était ailleurs.

Une heure plus tard, les machines des quartiers d'habitation se mirent en route. Des cuves se remplirent, des courants d'air naquirent tandis que la pression se modifiait imperceptiblement. Dans les grandes salles, les écrans s'allumèrent.

Un visage inconnu s'incrusta. Une voix jaillit de haut-parleurs invisibles. Elle s'adressait à eux.

CHAPITRE XVI

Ce fut le seul Yuweh auquel ils eurent affaire. Il dit s'appeler Drelaba-Iriu. Ils ne virent que son visage, à travers des écrans vidéo – un visage somme toute ordinaire, bien qu'un peu bouffi. Ainsi qu'une main, dotée d'un second doigt opposable. Jamais ils ne virent son corps au complet. Il paraissait porter des lunettes enveloppantes... jusqu'à ce que Lemuel s'aperçoive qu'il s'agissait d'yeux artificiels réduits à une barre noire débordant sur les tempes. Une xénogreffe lui conférant un champ visuel élargi.

Sureau dissimula sa déception à son ami. Il avait escompté voir le Yuweh en personne. Il sentait que celui-ci ne se montrerait pas. Une allégorie nomi lui revint en mémoire : la Fraude, cachant son corps monstrueux, terminé en queue de serpent, ne dévoilant que son visage hypocritement aimable et doux. Mais celui de Drelaba-Iriu lui parut insondable, pour ne pas dire indifférent – et il se dit que, bien que d'origine humaine, cet être lui était plus étranger que les biones.

Ce n'étaient pas les fousseurs qui les avaient mis au courant de la présence des intrus, mais des détecteurs placés dans la porte du sas. S'ils s'étaient montrés agressifs ou s'ils avaient porté des armes, même dissimulées, elle ne se serait pas ouverte.

— Je viens d'Elikale, dit Lemuel après avoir décliné son identité et celle de son ami. Nous avons parcouru tout ce chemin pour essayer de fuir Firmajo.

— Pourquoi le fuir ? Il vaut bien n'importe quelle planète, non ? Oh... Pardon. Vous vouliez finir votre vie entourés d'humains, bien entendu. Et le clan de primitivistes ne vous a pas satisfaits.

— Il nous fallait partir, c'est tout, dit Sureau. Firmajo pouvait basculer, nous précipiter tous dans le vide. Sans aucun instrument de calcul à notre disposition, c'était une supposition plausible. Nous avons vu l'attaque en direct. Les forces dégagées étaient phénoménales.

Il laissa planer un silence, qui s'éternisa jusqu'à ce que Drelaba-Iriu se décide à répondre.

— Nos capteurs de surface ont tout enregistré. Il n'est d'ailleurs pas compliqué de reconstituer ce qui s'est passé. Mon vaisseau-hôte est en train d'analyser les résultats, cela prendra un peu de temps. Personnellement, je n'ai rien vu d'aussi beau depuis le dépassement de la limite de Chandrasekhar par une naine blanche. Une beauté fatale, puisque des centaines d'espèces sont mortes au cours de l'attaque. Nous devons les réimplanter.

Il se montra très intéressé par leur histoire : contre leur récit et en réparation du préjudice subi, il leur assurait de les déposer sur la planète, ou la spatiocénose de leur choix.

— C'est tout ? chuchota Sureau, incrédule, à l'oreille de Lemuel. Une simple histoire en échange d'un orbiteur et de la quantité de carburant pour accéder à la Porte de Vangk ?

Manifestement, oui. Les Yuweh allaient les endormir, les emmener avec eux, et leur confier un petit orbiteur programmé pour se rendre où ils voudraient.

— Combien de temps allez-vous rester ici ? demanda Sureau.

— Le temps d'opérer certaines rectifications. Le soubassement doit être consolidé, mais nous constatons qu'il a absorbé la majeure partie des chocs frontaux et que l'auto-réparation est presque

achevée. Une bordure a été touchée, c'est ce qui reste le plus difficile à traiter. Un peu plus, et le champ de confinement n'aurait pu être maintenu. Nous n'avons pas encore fait l'évaluation de tous les dégâts, et des déséquilibres engendrés. Cela prendra environ cinq cents heures.

Deux semaines, calcula mentalement Lemuel, qui déclara :

— Notre récit sera plutôt long, et il nous manque les éléments essentiels. Comment se fait-il que vous soyez arrivés ici, en si grand nombre ? Qui étaient nos agresseurs, que s'est-il passé exactement ?

— Je peux vous le montrer, répondit le Yuweh dont l'image s'effaça pour être remplacée par Ophius vue de la Porte de Vangk.

La grande explication, enfin.

L'écran montrait une reconstitution informatique élaborée sans souci de détail. La Porte de Vangk en gros plan, Ophius au second, et le fond étoilé. La Porte clignote sept fois, ouvrant le passage à sept orbiteurs. Ceux-ci foncent vers la naine brune. L'un d'eux, en forme de tube, crache un chapelet de noyaux – les cœurs d'astéroïdes. Trois percutent Firmajo. Les autres vaisseaux s'égaillent autour d'Ophius, afin de profiter de sa masse pour retourner le plus vite possible devant la Porte. Sauf un, armé de missiles, qui incurve son orbite pour lui faire croiser celles des trois arcologies. Le temps s'accélère. Trois éclairs blancs, c'en est fini. La caméra subjective revient vers la Porte de Vangk, le lieu du piège. Un orbiteur a répandu un nuage d'hydrogène à l'entrée de la Porte. Un second arrose le nuage à l'aide d'un rayon laser destiné à arracher les électrons à leur noyau, transformant le gaz en nuage de plasma chaud. Trois autres vaisseaux plus petits, bardés de propulseurs et de plaques de blindage, se tiennent prêts, de chaque côté de la Porte. Ils attendent que le piège se déclenche.

— Nous savons tout cela, murmura Lemuel. Que s'est-il passé ensuite ?

...Et le piège fonctionne. La Porte clignote, un vaisseau-fleur se matérialise. Entraîné par sa vitesse, il passe dans le nuage de protons chauds. Des traînées enflammées enrobent d'une longue chevelure les pétales, qui s'arrêtent de tourner autour du pistil, comme si le mécanisme qui autorise leur rotation s'était brusquement enrayé. Le vaisseau-fleur paraît comme frappé à mort.

Le champ s'élargit, et les trois pirates embusqués embrasent leurs propulseurs à plasma. Ils foncent vers le vaisseau yuweh désarmé. À une centaine de kilomètres, les propulseurs se renversent et ils freinent pour se mettre au diapason de leur cible. Dépense inutile d'énergie, mais ils ont pour mission de ne pas perdre de temps en balistiques économiques.

Alors qu'ils sont à moins de dix kilomètres, soudain, les pétales frémissent. Et, d'entre les pétales, quelque chose est éjecté. Quelque chose qui enfle en se déployant. Cela ressemble à un filet, replié sur lui-même. À moins d'un kilomètre du premier vaisseau d'abordage, le filet s'étend déjà sur deux ou trois hectares. Il est immense.

— Une CMI ! s'exclama Sureau malgré lui.

Son compagnon avait déjà compris. Et anticipé ce qui allait advenir. Les Communautés Moléculaires Intelligentes, ces filets de macromolécules qui enveloppaient les astéroïdes de cocons et en extrayaient les atomes de métal, par dissociation mécanique. La matière première de Firmajo avait été fournie par ce moyen.

Pour le filet de CMI, l'orbiteur est un noyau d'astéroïde extraordinairement riche. Il le prend dans son étreinte mortelle. Il ne le disloque pas, mais entreprend plutôt de le désintégrer couche par

couche. La digestion est d'une rapidité hallucinante. Un groupe de scaphandres essaie de sortir, mais trop tard. La plate-forme d'interception qui lui sert d'abri est absorbée avec le reste. Par bonheur, la vision s'écarte de leur fin horrible.

Le deuxième orbiteur ne se laisse pas prendre au dépourvu. Avant que le deuxième filet CMI ne l'ait recouvert de son linceul vaporeux, il tente d'en griller la plus grande partie à l'aide de ses moteurs orientables. Les jets de plasma pratiquent des trous de centaines de mètres carrés... mais les mailles intelligentes s'écartent du trajet destructeur. Le même sort l'attend.

Le troisième orbiteur pirate parvient à prendre la fuite, le filet CMI se perd dans l'espace. Le vaisseau-fleur garde ses pétales recroquevillés.

Fin de la reconstitution. Lemuel comprit que le raid est terminé. Les agresseurs avaient échoué.

— Qui étaient-ce ? demanda Sureau.

La réponse n'intéressait pas vraiment Lemuel. Il l'écouta par politesse.

— Un groupement d'intérêts spécialement créé pour l'occasion par quatre éco-nations impérialistes, les informa le Yuweh dont le visage était revenu sur l'écran géant. À l'heure actuelle, il n'existe plus.

Lemuel se souvenait des spéculations de Sureau. Il n'avait pas eu tort à propos des commanditaires de cette opération. Elle avait dû leur coûter une fortune, et ne leur avait rien rapporté. Ils devaient être ruinés.

— Qu'est-il advenu du vaisseau-fleur touché ? A-t-il été... blessé ?

Le Yuweh ne releva pas le terme utilisé pour désigner un vaisseau spatial.

— Le *Realeckaptivo* a été long à récupérer. Le plasma l'a brûlé sur toute la surface.

— Est-il venu ?

— Non. Inutile de parler de cela.

Ce qui était une manière de mettre un terme à la conversation.

Au cours des jours qui suivirent, les deux hommes s'installèrent dans une des salles mises à leur disposition par Drelaba-Iriu. On les pourvoyait en nourriture, ils avaient accès aux téléthèques. Lemuel fit des recherches. Nulle part ne se trouvait mention d'une attaque contre Firmajo. Le géo-artefact demeurait hors de la sphère d'informations des multimondiales. En revanche, des rapports semi-confidentiels signalaient la résiliation d'accords commerciaux privilégiés entre un groupe quadri-planétaire. Sur les planètes, des révoltes s'étaient déclarées. Sur l'une d'elles, les dirigeants avaient été déposés ; sur une autre, le gouvernement avait imposé de lui-même. Les deux dernières avaient vu le pouvoir se replier sur lui-même, dans une logique de répression systématique qui ne pouvait conduire qu'au pire.

Lemuel ne ressentait aucune satisfaction. Il ne croyait pas à la vengeance. La justice aurait été qu'il ne soit rien arrivé à Elikale. Les morts de son arcologie ne ressusciteraient pas.

Au moins était-il vivant.

La perspective de se séparer conditionnait les rapports des deux hommes. Ils apprenaient à se déshabituer l'un de l'autre. Ils dormaient dans des chambres éloignées, et au bout de trois jours,

Lemuel commença à prendre ses repas tout seul. Il sentait poindre le spectre de la solitude – mais en réclamant la présence de Sureau, il ne ferait que retarder l’inéluctable, rendre les choses encore plus dures. Sureau avait pressenti que son compagnon ne l’accompagnerait pas sur Mavrin, son monde natal.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-il, curieux. Te voilà libre d’aller où bon te semble.

Lemuel haussa les épaules.

— Je suppose que je vais rejoindre une autre arcologie. Mon patrimoine génétique et les quelques compétences dont je dispose me permettront de m’intégrer sans trop de mal. Je pourrai enseigner ce que je sais sur les cultures cryologiques.

Sureau hocha la tête sans répondre.

Plus tard, ce fut le Claudiqueur qui les quitta. Sureau lui proposa de l’accompagner sur Mavrin, mais le bione désirait retourner voir les siens. Drelaba-Iriu avait passé de longues heures de discussion avec le bione, au point d’éveiller la jalousie du planétaire.

— On dirait que ce bione l’intéresse plus que nous.

Lemuel ne put s’empêcher de sourire.

— N’oublie pas que les Yuweh sont humains, à la base. Pour ce qui est des biones, tout reste à découvrir. Cela ne m’étonne donc pas que les biones intéressent davantage les Yuweh que les êtres humains... mais pourquoi tiens-tu à l’emmener sur Mavrin ?

Sureau fronça les sourcils.

— Bah... Pourquoi s’attache-t-on à un chien ?

Lemuel était certain que la raison était plus profonde que cela, mais il se tut. À l’inverse de ses congénères, le Claudiqueur manifesta du regret de partir. Peut-être s’était-il “humanisé”. Il réfléchit une minute avant de prononcer, d’une voix on ne peut moins solennelle :

— /Vous avez apporté beaucoup d’informations //agrandi mon univers de perceptions. /L’intérêt que je vous porte /ne s’éteindra pas avec votre départ /de Firmajo.

La gorge contractée de Lemuel étouffa sa formule d’adieu. Sureau était aussi ému que lui. Sous le coup d’une impulsion, il s’accroupit, et saisit le bione à bout de bras.

— Toi aussi, murmura-t-il, tu as ouvert mon champ de perception.

Il le reposa aussitôt, sachant que le bione avait horreur de se trouver sans appuis. Le bione pivota sur lui-même et s’éloigna vers le sas en trotinant.

ÉPILOGUE

Les Yuweh tinrent parole. Ils tenaient toujours parole. Le mini-orbiteur mis à la disposition de Sureau franchit la Porte de Vangk en direction de Mavrin II une semaine après leur conversation avec Drelaba-Iriu. La séparation s'était faite sans effusions apparentes – du moins au début.

— Bonne route, dit Lemuel.

— Bonne chance à toi. Quelqu'un m'attend sur Mavrin. Dis-toi que si personne ne t'attend plus, moi je tiens à toi.

Lemuel hocha la tête.

— Alors, l'espace ne sera jamais vide, dit-il d'une voix éraillée.

Il avait espéré rire de sa plaisanterie, mais ce rire resta bloqué dans sa bouche. Ils se serrèrent longuement la main à la manière des planétaires. Puis, Sureau se détourna et partit.

Drelaba-Iriu orienta l'un des écrans vers la Porte de Vangk, afin que Lemuel puisse observer le bref flash du passage. Celui-ci regarda sans ciller. Il savait qu'il ne le reverrait plus jamais.

Quant à lui, son sort demeura incertain quelque temps. Puis, les informations générales des téléthèques annoncèrent qu'une arcologie, du nom de Juminé, projetait d'essaimer dans les plus brefs délais vers un système binaire dépourvu de planètes, mais riche en astéroïdes habitables. L'essaimage permettait de ramener à l'équilibre une arcologie en période d'essor exponentiel, en se débarrassant de sa population et de son énergie excédentaires. Au cours de son histoire, Elikale n'avait jamais eu recours à l'essaimage.

C'était l'occasion de reprendre la vie en impesanteur. Son corps endurci par la gravité redeviendrait tendre. Il lui faudrait se souvenir du sens supplémentaire qui permet d'appréhender la troisième dimension. Mais surtout, l'aventure le tentait.

Drelaba-Iriu se déclara satisfait de sa décision.

— Nous envisageons de partir bientôt. Je vais te préparer un mini-orbiteur, grâce auquel tu pourras rejoindre la colonie d'essaimage. Un choix devenait nécessaire car nous ne voyageons pas en compagnie... même en la tienne.

Les Yuweh étaient des individus admirables à beaucoup d'égards. Mais parfois, se dit Lemuel en souriant pour lui-même, ils manquaient vraiment de tact.

FIN

Achevé d'imprimer en octobre 1997 sur les presses de Cox & Wyman Ltd (Angleterre)

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : novembre 1997
Imprimé en Angleterre

-
- 1 Les arcologiens, comme tous ceux qui vivent en impesanteur, n’ont pas pour coutume de se serrer la main – à l’origine pour des raisons pratiques faciles à imaginer. La poignée de main est donc un geste de politesse à l’égard des étrangers.
- 2 Plante à l’aspect de mousse, qui remplit un rôle important dans le recyclage de l’air des arcologies et autres milieux autonomes.



Laurent Genefort vit en région parisienne. Lauréat 1995 du Grand Prix de l'Imaginaire, c'est l'une des voix de la SF française. A 29 ans, il a produit près de vingt romans. De livre en livre, il ne cesse d'affiner l'exploration de ses mondes foisonnants, toujours prétextes à l'aventure et au voyage. Dans *Le continent déchiqueté*, il met en scène deux Robinson perdus aux frontières du néant.

Le continent déchiqueté

Ils sont deux. Seuls rescapés d'une attaque qui a détruit le monde-astéroïde en orbite autour d'un continent artificiel, unique dans l'Univers. Deux hommes échoués sur cette plateforme en perdition, bombardée de noyaux de météorite.

Tout oppose le natif de l'espace et le planétaire. Pourtant, leur survie passe par la communication. Entre eux, mais aussi avec les étranges habitants du mystérieux monde flottant.

ISBN 2-265-06340-1



9 782265 063402

INÉDIT

34 FF